GUITARIST

Acoustic

#71

UNPLUGGED

ISSN : 1951-8229





PÉDAGO

ETUDE DE STYLE

GRAEME ALLWRIGHT

PAR MICHEL HAUMONT

28 PAGES DE PARTITIONS

Jazz manouche - Ragtime - Chanson - Blues - Bossa Nova - Classique

INTERVIEWS

Al Di Meola
Jonathan Wilson
Kevin Seddiki
Marie Baraton

DOSSIER

COVID-19
Bas les masques !
Confiné, mais non muet, le monde de la musique témoigne

TRIBUTE

GRAEME ALLWRIGHT

Le semeur à la six-cordes

GLOBE-TROTTER

MATHIAS DUPLESSY
Les mystères de l'Est

MATOS

Pierre Bertrand Modèle Archtop
Exclusif ! 3 modèles Builder's Edition au banc d'essai. 2020, l'année Taylor ?
Boucher HG-66 - Breedlove Premier Concerto E - Blackstar Sonnet 120 - TC Electronic Plethora x5

ÉDITO
SOMMAIRE

Distanciation musicale

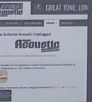
Etrange numéro que celui-ci. Réalisé et publié en pleine période de confinement, at home, loin des studios. Avec une question au bout des lèvres : comment faire entendre ce qui tend à s'estomper ?

Puisque de toute part, des médias au Président de la République, on nous invite à nous "transformer", les musiciens ont dû trouver de nouvelles scènes pour diffuser leurs œuvres. Pas simple. S'il est un art qui se joue en live, en partage, c'est bien la musique (comme le théâtre et les arts de rue). Face au désert culturel, les réseaux sociaux apparaissent comme une vitrine précieuse, une caisse de résonance par écran interposé. Un spectacle vivant ? Dès lors, comment vivre, et non juste voir, ces étranges concerts-canapés ? Quelle place donner au corps face à ces shows dématérialisés ? Dans la famille de la guitare acoustique, on le sait : le rapport à l'instrument est tactile, physique, organique ; une "école du son" tout autant qu'une recherche de l'espace. Comment se mettre, à la fois, à nu et à distance ?

Gageons que chacun - musicien comme spectateur/auditeur - trouvera une parade pour monter le son ou, comme on a pu le voir dans certaines villes, jouer ensemble par balcons interposés. D'ailleurs, en ouvrant les fenêtres, quelques notes se font entendre de-ci, de-là, sur les boulevards qui s'endorment, comme si elles émergeaient d'un long silence. A 20h, beaucoup d'entre nous applaudissent les soldats de la Santé, chaîne stéréo à fond, car, on le sait, les communions finissent toujours en chanson. En ce mois de mai, remettons l'imagination et la musique au pouvoir.

La rédaction

TOUTE VOTRE PEDAGO EN LIGNE
ATTENTION PAS DE CD AUDIO DANS CE NUMERO



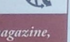
En raison de difficultés rencontrées pendant cette période, nous ne sommes pas en mesure de vous proposer de CD pour accompagner ce numéro.
Vous pourrez retrouver toutes les vidéos et les audios de nos leçons pédagogiques sur notre chaîne Vimeo créée pour vous et dont l'accès est extrêmement simple.

POUR VISUALISER ET ÉCOUTER LA PEDAGO EN LIGNE, RENDEZ-VOUS SUR
www.guitaristmag.fr/pedago
(inscrivez-vous et renseignez le mot de passe « AC71spring » si nécessaire)



Directeur de la publication : Georges Fonseca
Directrice de la rédaction : Valérie Duchâteau (06 03 62 36 76)
Coordination éditoriale : Benoît Merlin
Création et réalisation maquette : Guillaume Lajarige
Rédacteurs : Valérie Duchâteau, Jacques Balmat, Olivier Rouquier, Alexis Sénart, Romain Decoret, Philippe Langlest, Max Robin, Milo Green, Julien Gaisne, Youri.
Cahier pédagogique : Valérie Duchâteau, Eric Gombart, François Sciortino, Chris Lancry, Jimi Drouillard, Idhai, Nicolas Hoch, Gwen Cahue, Adrien Moignard, Norberto Pedreira, Michel Haumont.
Partitions et tablatures : Jean-Philippe Watremez
Images, prises de son et montage vidéo : Max Robin & Philippe Cabaret
Photographe : Romain Bouet
Photo couverture : Graeme Allwright © Nicolas Landemard / Dalle
Chef de publicité : Sophie Folgoas - sophie.folgoas@guitarpartmag.com – 06 62 32 75 01
Guitarist Acoustic/Unplugged est une publication trimestrielle éditée par la SARL La Rosace au capital de 1 000 euros.
RCS Chantilly : 830 643 797 00012. ISSN-1957-8229 / N°71, avril 2020
Gérant : Georges Fonseca - **Siège social :** 2, Chemin rural du Moulin à Vent - 60390 Berneuil-en-Bray
Tél. 06 03 62 36 76 (acoustic@editions-dv.com)
Abonnements : Guitarist Acoustic Unplugged Magazine / La Rosace, 9, rue Francisco Ferrer - 93100 Montreuil
Ventes et réassorts (dépositaires uniquement) :
Mercuri Presse – 9 et 11, rue Léopold-Bellan, 75002 Paris. Numéro Vert : 0 800 34 84 20
La rédaction n'est pas responsable des textes, dessins et photographies qui n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.
Les documents ne sont pas rendus et leur envoi indique l'accord de leurs auteurs pour leur libre publication.

Impression : Centre Impression (43, rue Ettore Bugatti 87280 Limoges). Commission paritaire 0410K86315. (Printed in France)
Origine papier principal de la revue : Allemagne. Taux de fibre recyclé utilisé : 0%. Certification des papier : PEFC.
Indicateurs environnementaux : P TOT : 0,016 kg/t.





GIVE AWAY N°70

Le gagnant du concours Sigma (AC#70) est Michel Allinant, résidant au Lude (72800)

BREVES

Dans son nouvel album, *Rock Bottom Rhapsody* (New West Records), sorti courant avril, **Pokey Lafarge** chronique son retour à la vie : "*En 2018, je me suis installé à Los Angeles et j'ai laissé les démons, les mauvais esprits et la morbidité diriger ma vie. La réalité, c'est que j'avais touché le fond et que je ne m'en suis sorti qu'en enregistrant les chansons qui décrivent ce que j'ai vécu.*"

Bob Dylan, un biopic… électrique. C'est l'acteur français Timothée Chalamet qui est pressenti pour incarner le rôle de Dylan dans le prochain biopic du réalisateur James Mangold. *Going Electric* retracera l'ascension de Dylan, notamment quand l'icône folk décida d'opter pour un son plus électrique et plus rock, lors du festival de Newport en 1965. Un choix apparemment validé par Bob Dylan, producteur exécutif du film. Le tournage devait débuter à partir de fin mai, mais sera malheureusement reporté. Sortie prévue en 2021.

Avec son nouvel album, *Blacktop Run*, **Sonny Landreth**, le virtuose cajun du slide, signe quelques-unes de ses meilleures compositions actuelles, enregistrées en studio près de Lafayette

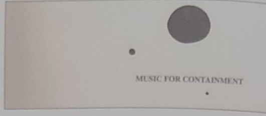
Hanni El Khatib revient aux affaires avec un nouvel album, *Flight* (Because Music), avec une sortie prévue le 15 mai.

Dionysos a sorti fin février son 9e et nouvel album, *Surprisier* (Columbia/Sony). Mathias Malzieu, le prolixe leader du groupe, a également réalisé son second long métrage, *Une sirène à Paris* (en salle depuis le 11 mars), l'adaptation sur grand écran de son dernier roman du même nom, publié en 2019.

The White Buffalo a sorti son nouvel album, *On The Widow's Walk* (Snakefarm Records/Caroline Int.) le 17 avril.

MUSIC FOR CONTAINMENT

La B.O. du confinement



33, comme l'injonction du médecin qui vous demande de tirer la langue ? Non, comme le nombre de musiciens regroupés pour composer la compilation de la quarantaine, sous la direction de Molécule, l'iconoclaste DJ et compositeur d'électro-dub - un type capable d'enregistrer un disque sur un chalutier en haute mer (concept-album *60°43' Nord*) ou dans une cabane au Groenland durant 36 jours (album *-22,7C*). Il y a là Alex Gopher, Arthur H, Bertrand Belin, Bertrand Burgalat, Dominique Dalcan, Étienne de Crécy, Malik Djoudi, Nosfell, Petit Fantôme, Requin Chagrin, Rone, Salem, etc.

Intitulée *Music for containment* (sortie début avril sur le label Mille Feuilles), cette compilation planante de titres électro tendance "ambiant", à l'esthétique minimaliste, propose une forme d'évasion en ces temps confinés. A noter que les bénéfices des ventes seront reversés à la Fondation de France. *"Ce projet coule de source, il faut participer, aider les plus démunis le plus rapidement possible. Soyons solidaires"*, s'est justifié Molécule. Pour Arthur H, *"ce n'est pas vraiment une époque propice à la création, on est anxieux, et puis il y a le respect pour tous les gens qui souffrent. Mais Molécule nous a contactés en nous parlant de voyage intérieur, mais aussi de musiques qui donnent de grands espaces. Cette compilation est un geste beau, créatif, simple."*

Plus qu'un simple album, un manifeste, à en croire Molécule : *"C'est le message que j'ai envoyé aux artistes : on a un rôle important à jouer dans cette période, on doit être vigilants, porter la parole des scientifiques pour proposer un changement, sans être politique"*.

BROUWER CHALLENGE

Thibault Cauvin
Etudes de la quarantaine

© Franck Loriou

Pas de répit pour les élèves du conservatoire confinés, ainsi que tous les guitaristes amateurs d'ailleurs : mi-mars, au début du confinement, le concertiste pas si classique que ça lance un *"petit jeu"*, comme il le qualifie, sur Instagram : chaque jour, il poste une étude de Leo Brouwer, tirée des *Estudios Sencillos*, courtes pièces du compositeur cubain, de difficultés variables et qui ne durent jamais plus de 45 secondes. Cauvin lance le défi à deux autres guitaristes qui devront livrer leur meilleure interprétation de ladite étude, avant de défier à leur tour deux autres guitaristes et ainsi de suite. Rapidement, ce Brouwer Challenge fait boule de neige : des milliers de versions de ces études sont postées sur Instagram par des amateurs, mais aussi des concertistes de renom, comme Thibault Garcia, Gabriel Bianco, l'Américaine Gohar Vardanyan, le Russe Vladimir Gorbach et le Brésilien Luis Leite. Consécration : l'université de Peabody à Baltimore, réputée comme étant l'une des plus grandes écoles de guitare du monde, a inscrit le challenge dans son cursus !


© DR

DANS LA FAMILLE WILLIAMS,

je voudrais… Sam, le petit-fils

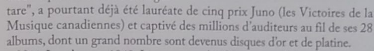
© DR

Comment vit-on le fait de porter le nom de Williams quand on fraye dans la musique country? Petit-fils d'Hank, Sam Williams, 22 ans, s'est lui aussi lancé dans une carrière de songwriter. Il revient sur ce lourd héritage : *"Honnêtement, c'est parfois oppressant au point de définir ma vie. D'autres fois, je l'oublie et je vis de manière complètement normale. J'ai la possibilité de le faire parce que je suis gémeaux, une double personnalité. Et j'ai eu l'exemple de mon frère aîné Hank III, qui n'a évité aucun des pièges de notre héritage génétique : révolte, dope, etc. J'ai aussi été aidé par mon père qui m'a expliqué que l'important est de jouer ma propre musique, même s'il n'est pas forcément en phase avec mes goûts personnel. Le piège serait de nous contenter de reprendre les chansons de Hank Sr, c'est un chemin semé d'embûches. Il y a le bien et le mal. D'un côté, nous avons ce "drive" qui nous fait accéder aux étoiles et nous différencie, mais il y a aussi une longue ligne de démons auxquels il faut résister. Heureusement, il y a des gens, comme mes sœurs, qui me protègent."*

Propos recueillis par Romain Decoret

LIONA BOYD

Un nouvel award et un peu plus d'amour pour la "Première dame de la guitare"


© Henry Grossman

Fin février, le National Guitar Museum, basé à Orlando en Floride, a décerné à la guitariste canadienne Liona Boyd un prix récompensant l'ensemble de sa carrière. Elle rejoint ainsi quelques géants tels B.B. King, Glen Campbell et Bonnie Raitt.

Peu connue en France, cette concertiste classique et folk lady, surnommée "la première dame de la guitare", a pourtant déjà été lauréate de cinq prix Juno (les Victoires de la Musique canadiennes) et captivé des millions d'auditeurs au fil de ses 28 albums, dont un grand nombre sont devenus disques d'or et de platine.

Né à Londres en 1949, Liona a grandi à Toronto et débute la guitare à l'âge de treize ans. Elle se plonge dans l'étude des œuvres d'Andrès Segovia, Alirio Diaz, Eli Kassner, Narciso Yepes et de sa première idole, Julian Bream. Diplômée de l'université de Toronto, elle se rend à Paris pour étudier avec Alexandre Lagovia. Liona Boyd sort son premier album en 1974, sobrement intitulé *The Guitar*, produit par Eleanor Koldofsky. L'année suivante, elle donne un récital au Carnegie Hall, À New York. Présent dans la salle, Andrès Segovia lui fait parvenir un message : *"Grâce à votre beauté et à votre talent, vous allez conquérir le public, philharmonique ou non"*.

Naviguant aussi bien dans le monde classique que dans le répertoire folk et picking, elle a partagé la scène et le studio avec Chet Atkins (elle fait partie du First Nashville Guitar Quartet de Chet Atkins, John Knowles et John Pell), mais aussi Eric Clapton, David Gilmour et Yo-Yo Ma sur son album *Persona* (1986), et s'est produit en concert privé devant plusieurs chefs d'État, dont Pierre Trudeau (avec qui elle vécut une romance), la Reine Elizabeth II et le Duc d'Édimbourg, Fidel Castro et Ronald Reagan. Au fil de ses enregistrements et de ses expérimentations crossover, Liona Boyd a flirté avec le rock, la pop et la musique expérimentale, contemplative, voire méditative. En 2015, elle sort un album pour nuits calmes, *Relaxing Guitar for Insomnia, Dreaming & Romance*, sur son propre label Moston Records. Souffrant malheureusement d'une dystonie focale à la main, la concertiste développe alors d'autres aspects de la musique, notamment la composition et le chant, à l'image de son album *Liona Boyd Sings Songs of Love* (2009).

© Robert Vavra

Dans son dernier opus, *Remedy for Love*, qui a été accompagné d'une autobiographie, la musicienne décrypte ses amours pour la planète, les animaux et son goût de la romance. Comme le rappelle le titre de cet album, Liona a fait sienne cette citation d'Henry David Thoreau : *"Il n'y a qu'un remède à l'amour : aimer davantage"*.

+ d'infos : https://lionaboyd.com

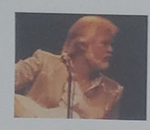
ED O'BRIEN

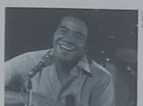
Chronique de la contemplation

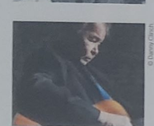

© Eliot Lee Hazel

"J'étais dans une ferme du Pays de Galles, en haut d'une colline ; je me préparais une tasse de thé puis je descendais à la rivière, je lisais mon bouquin Leaves of Grass *du poète Walt Whitman. C'est là que j'ai trouvé mon inspiration."*

Confidence d'Ed O'Brien, guitariste de Radiohead, à l'occasion de la sortie de son premier album solo, *Earth*, sous le nom EOB, dans lequel sa guitare acoustique se mêle aux sonorités électroniques.







P… DE PRINTEMPS AMÉRICAIN

Outre-Atlantique, en plus du confinement et des frasques de Donald, nombre d'Américains doivent digérer le départ de trois légendes qui composèrent la bande-son des années 60 et 70.

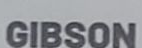
Kenny Rogers, l'acteur et légende de la musique country, s'est éteint le 20 mars, à l'âge de 81 ans. Star des ballades country acidulées dans les années 70 et 80 ("Lucille", "Lady", "We've Got Tonight", "Islands in the Stream", avec Dolly Parton, etc.) et des couplets aux allures de sermons version Bible Belt (son titre "Coward of the County" raconte le dilemme d'un bon chrétien qui se demande s'il doit pardonner aux trois violeurs de sa femme), après avoir frayé au début de sa carrière dans le rock psychédélique avec son premier groupe The First Edition, le play-boy à la barbe blanche laissa des tubes par dizaines, dont le succès planétaire "The Gambler", une leçon de vie dispensée par un vieux joueur de poker à un paumé.

Le 30 mars, c'est **Bill Withers** qui raccrochait définitivement le micro, lui aussi à l'âge de 81 ans. Star de la soul music, il composa les hymnes "Ain't no Sunshine", "Use Me" et "Lean on Me", sans oublier "Harlem". Né en 1938 dans la petite ville minière de Slab Fork (Virginie-Occidentale), le jeune William grandit dans une famille ouvrière et perd son père à l'âge de treize ans. Il s'engage dans la marine, puis alterne les petits boulots dans la mécanique, travaille dans une usine Ford le jour et joue dans des juke joints la nuit, lui qui, gamin, était atteint de bégaiement. Après une riche carrière débutée en 1971 (avec la sortie de son premier album, *Just as I Am*), Bill Withers avait quitté le monde de la musique en 1985. Clairement, le soleil a fichu le camp quand il est parti…

Le 7 avril, **John Prine**, légende de la folk américaine, est décédé des suites du Coronavirus, à l'âge de 73 ans. Surnommé le "Mark Twain des paroliers", admiré par Bob Dylan (qui déclara en 2009 : *"Les chansons de Prine, c'est de l'existentialisme proustien pur"*), Prine fut repéré par Kris Kristofferson à la fin des années 60. Fine lame du bluegrass et des ballades country folk, Prine avait également une plume bien trempée, à l'image de sa protest song contre la guerre du Vietnam, " Your Flag Decal Won't Get You into Heaven Anymore". Il mena le combat également contre l'industrie musicale qui, selon lui, exploitait les artistes, en lançant en 1981 son propre label, Oh Boy Records, à Nashville. En juin 2019, il fut intronisé au panthéon des compositeurs, le Songwriter's Hall of Fame.

DU MATOS DE RÊVE POUR S'ÉVADER !

L'année 2020 s'annonce particulièrement riche en belles nouveautés, comme nous avons pu le voir lors du dernier Namm Show. Voici trois pépites qui vont garnir les rayons des magasins au fil de ces douze mois. Alexis Senart



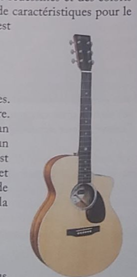
GIBSON

Custom Shop 60th Anniversary 1960 Les Paul Standard

Après les 60 ans de la Les Paul 1959, célébrés l'an dernier, Gibson allume les 60 bougies la LP… 1960 ! Ce n'est pas un, mais trois modèles qui seront proposés en cours d'année pour suivre au plus près l'évolution connue par la Les Paul en cette année 1960, notamment dans le façonnage du profil du manche. La version 1 s'apparente à une 59, la version 2 diffère légèrement avec son manche un peu plus étroit, ses boutons de potards redessinés et des coloris éclaircis. Enfin, le 3e modèle s'avère le plus spécifique côté manche, pour un ensemble de caractéristiques pour le reste similaires à la V2. Griffée "Historic Collection", la Les Paul 1960 60th Anniversary est une série limitée.

MARTIN

SC-13E



Avec la SC-13 E, Martin abat les frontières entre guitares acoustiques, électro et électriques. C'est en effet une électro-acoustique étonnante qui promet un confort de jeu extraordinaire. Cette Martin, table massive en épicéa et caisse en koa lamellé, présente également un pan coupé inédit. Grâce au système de manche breveté, le talon a été supprimé, offrant ainsi un accès complet aux vingt frettes, avec un confort identique sur toute la touche. Le modèle est aussi marqué par un corps asymétrique qui lui apporte un volume équilibré, mais permet aussi d'obtenir plus de gain tout en réduisant le risque de larsen sur scène. Malgré sa grande modernité, Martin nous assure qu'en usage acoustique, ça reste une… Martin ! Avec la sonorité idoine, donc. Vendue en étui Soft-Shell.

TAKAMINE

LTD 2020 Peace

Il faudra attente le mois de juin pour voir cette remarquable guitare folk en magasin. Nous avons eu la chance de la prendre en main et de la jouer quelques heures. Quelle expérience ! Son esthétique est sublime, avec une magnifique finition translucide verte du meilleur effet, mais surtout des incrustations de manche qui transforment cette édition limitée 2020 en œuvre d'art. La thématique - pacifiste - de l'année est délicieusement illustrée. Entièrement massive, c'est de notre point de vue la plus magistrale de toutes les LTD annuelles présentées jusqu'alors par Takamine depuis vingt ans ! Electro-acoustique et livrée en étui.



MORGANE **IMBEAUD**
LA FÉE ÉLECTRO-FOLK

Bomber le torse, tomber le masque. *Amazone.* Dans son premier album solo (sorti chez Roy Music), Morgane Imbeaud se livre sans concession, sans maquillage. Photographe à ses heures perdues, la musicienne a changé sa focale : oui, il est loin le temps où la jeune fée folk courait ses premières scènes avec le duo Cocoon. Les cocons, elle les fuit dorénavant. Pour ce projet, la compositrice s'est exilée en Norvège, seule, loin des autres, plus proche d'elle. Son constat : malgré une première partie de carrière bien remplie (au sein de Cocoon, Peaks et Orage, nombreuses collaborations avec Jean-Louis Murat, Julien Doré, Elias Dris, sans oublier son conte musical *Les Songes de Léo*), Morgane a toujours officié en duo. Besoin d'avoir un allié, d'être épaulée ; à vingt ans, les aventures se partagent et le renfort rend fort.

Au Nord toute, à l'image de la chanson qui ouvre cet album baigné de décors scandinaves. Des claviers sobres, un Rhodes hypnotique, quelques lézardes de guitares électriques, une voix au premier plan, sans effets, le dépouillement tout au long des portées. "Less is more" pourrait être le credo de cet album cathartique, riche en clairs-obscurs, en aurores musicales.

Qu'est allée faire la fée Morgane au pays des Vikings ? *"Je voulais partir seule, moi qui ai longtemps eu peur de la solitude"*, confesse-t-elle. L'Amazone sort de sa zone de confort et prend le premier billet d'avion. Va pour la Norvège, dans les glaglas de novembre. Sur place, lors d'une balade sur l'île de Gressholmen, au large d'Oslo, elle vit *"un rare moment de plénitude."* Gravé dans son corps, son cœur et désormais sur sillon : la chanson éponyme sera sa déclaration d'indépendance : *"Loin des miens / Non, plus rien ne peut m'atteindre / Je n'ai plus peur de dire / Que sans vous, tout va bien"*. Au fil des chansons, la route de l'Amazone se précise : aux premiers décors scandinaves, riches de fjords, de montagnes immergées, succèdent peu à peu les plongées intérieures. Morgane s'est mise à nu et en mode guerrière donc : à l'image de sa musique, elle a épuré le propos et durci le ton. *"Durant la phase d'écriture, je me posais cette question : qu'est-ce qu'être féministe en 2019 ? S'il est essentiel, ce combat repose pourtant sur une absurdité : le droit des femmes n'est-il pas celui de chaque être humain avant tout ? Les femmes ont toujours été rabaissées, car elles terrorisent les hommes. Nous sommes obligées de marcher avec notre tête."* Elle a beau fuir tout ce qui est frontal, Morgane Imbeaud n'est pas du genre à lever les poings sans rien y mettre dedans : *"Je suis de celles qui se lèvent / Je suis de celles qui règnent"*, écrit-elle dans la chanson "Amazone".

LES MONDES DE MORGANE

Amazone est un album solo, non solitaire. Il y a là un duo avec Marina Hands ("Messenger"), un autre avec Chris Garneau pour un dialogue cotonneux à l'esthétique glam-rock down tempo ("Je t'en veux"). Mais aussi un texte écrit par Mickey 3D ("Je ne vous oublierai jamais") sur une mélodie easy listening et sweet sixties, où la encore, l'auteure règle la mire : *"Je n'ai jamais su voler dans le vent / J'ai trafiqué mon cerveau bien trop longtemps"*. Morgane joue en équipe sur la parabole pop "Si l'amour est un sport", écrit par l'ami auvergnat Jean-Louis Murat à propos des tacles incessants qui cassent les guiboles et les projets d'avenir des amants. Et puis, il y a Renaud Brustlein de H-Burns, le réalisateur d'*Amazone*, parfois compositeur. L'âme sœur. *"Renaud m'a aidé à m'assumer, à lâcher-prise, notamment sur la voix. Je n'essaie plus de chanter comme une petite fille…"*, avoue-t-elle. Comme sur la complainte "Rien ne dure", simple et vertigineuse à la fois, avec son intro a cappella, ses mélopées a minima, l'émotion à fleur de peau. Qu'elle se rassure, les Amazones sont immortelles.

Ben

JONATHAN **WILSON**
DIXIE BUT CHIC

Avec son 4e album solo, *Dixie Blur* (Bella Union), Jonathan Wilson continue une carrière remplie de succès, aussi bien comme producteur de Dawes, Conor Oberst ou Father John Misty, que comme guitariste et chanteur dans le style americana. Mais sous le vernis, ce natif des Caroline est aussi le neveu d'un guitariste de bluegrass de Bill Monroe et a récemment tourné avec Roger Waters.

Quelle était l'inspiration de départ de ce nouvel album ?
Je voulais d'abord évoquer mes racines de Caroline du Nord, sans pour autant faire de la parodie ou quelque chose qui appartiendrait au Country Hall of Fame ; mon oncle et mon père ont fait cette musique quand c'était le moment. Ensuite, j'ai participé à une émission radio de bluegrass, *eTown*, où j'ai joué avec Steve Earle. Il m'a dit que si j'avais des chansons écrites, je devais aller Nashville pour les enregistrer à l'aveuglette, car cette ville est remplie de top musiciens de studio. C'est ce qui m'a donné le titre de l'album *(Dixie Blur : Vision Brouillée de Dixie, ndlr)*. Je suis donc parti pour Nashville afin de retrouver ce son, avec lequel je suis né.

Comment et où avez-vous enregistré ?
J'ai appelé mon vieux copain Pat Sansone de Wilco qui a accepté de me produire. Nous avons enregistré au Studio A de Sound Emporium, le studio de Cowboy Jack Clement. J'avais ce concept d'un fiddle comme partie intégrante de l'album et dans mon esprit, le meilleur était Mark O'Connor qui a d'abord refusé parce qu'il n'avait pas joué en studio de puis 1990. Je l'ai tanné jusqu'à ce qu'il dise oui, et il a fini par accepter, à condition que ce soit live avec le groupe, sans overdubs. Il m'a dit que c'est à cause des overdubs qu'il avait arrêté le studio. Il déteste tout ce qui est digital, électronique et informatique parce que ça ne marche pas. Il n'a pas tort ; il me citait cette voiture sans chauffeur ayant causé un grave accident en grillant un feu rouge qui venait d'être installé, donc le GPS ne pouvait pas le prendre en compte…

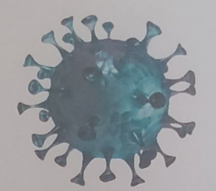
Quel souvenir en gardez-vous ?
Jouer avec ces musiciens de Nashville m'a rappelé le feeling que j'avais quand j'étais un gamin, avec les groupes de bluegrass. Il y a une magie à ce niveau de musicalité, ils ont fait tellement de séances avec des gens dix fois plus célèbres que moi… C'était vraiment fun de jouer quelques-uns de mes titres les plus "Stoney Canyon" comme "69 Corvette" ou "Korean Tea", et de les voir suivre leurs chartes Nashville avec des numéros, symboles et losanges. Ils appellent cela "l'arithmétique Hillbilly".

Votre parcours est étourdissant. Comment avez-vous commencé ?
Je suis né en 1974 à Forrest City, un village de Caroline du Nord. J'ai grandi en écoutant les Beatles, le rock des années 60 et 70, le reggae, la musique country et le bluegrass. Mon oncle, Bob Spencer, faisait partie des Bluegrass Boys de Bill Monroe. Mon père avait un groupe de rock, The Idol Movement, mais il jammait souvent avec des musiciens locaux, avec banjo, mandoline et des harmonies vocales fantastiques. Je les suivais sur ma guitare. Un des meilleurs amis de mon père était le directeur musical de la Carolean Gospel Church, où mon grand-père était prêcheur et aussi un mandoliniste renommé. Puis j'ai appris la batterie, les cuivres, la flûte, le piano et la guitare. Mon prof de cuivres était Harold Alexander, un grand jazzman. Après avoir joué dans un groupe de R&B, j'ai formé Muscadine, mon propre combo. J'ai aussi été luthier puis producteur.

Romain Decoret

© Louis Rödiger

COVID-19



BAS LES MASQUES !

Musique mutée. Jamais cette expression n'a été aussi vraie. Salles de concert fermées, festivals annulés, magasins de musique bouclés à double tour… A l'image de la société, l'industrie musicale a dû se mettre en chômage plus que partiel pour enrayer la pandémie de Covid-19. Les chiffres sont démentiels, les scénarios jamais vus, si ce n'est dans les films catastrophe.

Alertant l'opinion publique sur l'*"effondrement de l'activité culturelle et de divertissement à travers le monde affectant les concerts, les festivals, les expositions et les principales plateformes où les œuvres créatives sont utilisées"*, Jean-Michel Jarre, président de la Confédération internationale des sociétés d'auteurs et compositeurs (Cisac) a demandé *"aux gouvernements d'agir à l'échelle mondiale pour aider les créateurs à survivre à la crise actuelle et, à terme, à contribuer à la reprise."* A-t-il été entendu ? Lundi 6 avril, le ministère de la Culture a créé une cellule d'accompagnement des festivals prévus en 2020, pour faire face à la crise du Coronavirus.

Beaucoup s'inquiètent d'un printemps pourri, d'un été quasi-meurtrier et de lendemains qui déchantent, certains réfléchissent déjà à la manière de composer autre chose qu'un requiem. Tous se demandent comment vivre cette quarantaine, eux qui sont habitués à partager leur art, en live, à l'unisson des fosses et des foules sentimentales. Ainsi, malgré l'annulation de sa tournée anniversaire, intitulée *XXV*, Tryo a tout de même joué, le 13 mars, au beau milieu d'un AccorHotels Arena… totalement vide. Drôle de scène.

Comment faire en sorte, la nuit, d'entendre autre chose que des sirènes ? De nombreuses initiatives "déconfinement" ont vu le jour : les concerts à la maison se généralisent ; le groupe anglais Metronomy a lancé sa propre chaîne télé sur Instagram et diffuse tous les soirs, à 20h15, une émission pour le moins ludique, présentée par le leader Joseph Mount. Au programme : scolarisation à domicile avec Olugbenga Adelekan (bassiste du groupe), méditation avec Oscar Cash (saxophone, claviers), apprentissage du portugais avec Anna Prior (batterie), mais aussi cours de cuisine, dessin et lancé de fléchettes !

Dans le milieu de la techno, on imagine de nouvelles "trêve parties" : les "cloud rave" pullulent (DJ-sets à suivre derrière son écran) ; un C-19 Music Festival s'est déroulé du 6 au 12 avril dans les champs numériques ; des Italiens ont lancé Covid-Room, une déclinaison de la Boiler Room destinée aux DJs confinés avec leurs consoles. Rassemblement à distance encore avec le festival #Je reste à la maison, qui a programmé 95 artistes lors de ses Facebook live, du 1er au 7 avril.

Facebook, Instagram, Snapchat… En quelques jours, les réseaux sociaux se sont imposés comme les nouvelles scènes musicales, explosant un peu plus leurs cadres virtuels : ces vitrines soi-disant sociales sont devenues de véritables caisses de résonance. Programmateurs malgré eux, sans avoir à débourser le moindre euro ou dollar, Mark Zuckerberg et consorts se frottent les pognes hydroalcoolisées.

Alors, révolutionnaire et musical, ce printemps 2020 ? A la rigueur avec un masque FFP2 sur les yeux et un casque sur les oreilles. Car on ne participe plus à un concert, on le regarde. Si ces spectacles en ligne donnent une visibilité bienvenue aux musiciens, ils ne peuvent remplacer le lien physique, propre au live. Dans ce nouveau stade de la dématérialisation de la musique, que devient le corps de l'auditeur/spectateur durant ces canapés-concerts ?

Voir par écran interposé un musicien faire le show à la maison, serait-ce là la seule alternative ? Pas selon James Blunt, qui posta ce message sur Twitter le 25 mars : *"Pendant le confinement, alors que de nombreux artistes donnent des mini-concerts depuis chez eux, j'ai pensé vous rendre service en ne le faisant pas… Chanter* "J'ai vu ton visage dans un endroit bondé" *(parole de son tube 'You're Beautiful', ndlr) semble soudain un peu dépassé"*, s'est-il justifié avec humour.

QUI CONFINE, CONSOMME ?

On pensait que la quarantaine permettrait aux gens d'écouter plus de musique (comme c'est le cas pour le cinéma). Bizarrement, les plateformes musicales (Spotify, Deezer, Apple Music) ne se gavent pas : selon les chiffres d'Alpha Data (le fournisseur de données du magazine *Rolling Stone*), le nombre de streamings enregistrés la semaine du 13 au 19 mars était de 20,1 milliards aux États-Unis, soit une chute de 7,6 % du volume d'écoutes. Une explication ? Pour l'instant, on réécoute ses anciennes playlists ou ses vieux vinyles plutôt que de découvrir de nouveaux sons. Comme un repli sur soi salutaire en ces temps de repli chez soi.

Certaines plateformes tirent néanmoins leur épingle du jeu, à l'image de Qwest TV, fondée par le légendaire producteur de musique Quincy Jones, en collaboration avec le programmateur français Reza Ackbaraly. Cette web-télé jazz vraiment cool, surnommée le "Netflix du jazz", a proposé l'intégralité de son contenu gratuitement pendant trente jours. Résultat : plus 25% d'abonnés !

Jackpot également chez Soundcloud. Début avril, dans un communiqué pompeusement intitulé "Rien n'arrête la musique", la plateforme suédoise a annoncé une hausse de 50 % de ses téléchargements et a promis, dans la foulée, de débloquer 15 millions de dollars pour soutenir les artistes indépendants. Un cadeau, vraiment ? Dans l'enveloppe : création d'un bouton sur le profil des artistes pour que les fans puissent se connecter plus facilement aux divers modes de paiement, soutien promotionnel gratuit (sans préciser le type d'aide), accès au nouveau service de marketing (Repost by Soundcloud)… Ou comment s'aider soi tout en aidant les autres.

Si rien n'arrête l'écoute de musique, la pandémie frappe de plein fouet le spectacle vivant, les intermittents perdant leurs cachets et se retrouvant dans l'impossibilité de remplir leur quota d'heures. Face à l'urgence, les ministères du Travail et de la Culture ont promis d'indemniser les intermittents en fin de droits et sans avoir leurs 507 heures, et de geler toute la période de confinement. Les intermittents bénéficieront ainsi d'une prolongation d'une durée équivalente à celle du confinement pour effectuer leurs heures. Si les syndicats ont salué ces mesures rustines, tous les professionnels se demandent comment relancer la machine culturelle au lendemain de ces semaines de silence radio. Le monde de la création devra se réinventer, encore.

En attendant des jours meilleurs, chacun tente de contrer le Coronavirus par celui de la musique. Confinés, mais non muets, les musiciens. Comment vivent-ils cette quarantaine inédite ? Comment parviennent-ils à diffuser leur musique ? A défaut de micro, ils prennent la parole.

Ben

LES MUSICIENS MONTENT LE SON

MORGANE IMBEAUD

Comment diffuses-tu ta musique actuellement ?
J'ai plein d'idées, mais il sera difficile d'en mettre certaines en place. J'ai fait mon premier direct live sur Instagram le 28 mars pour le Spring Home Festival, organisé par des amis musiciens, Augustin et Mathilda. J'ai trouvé cette idée très belle, car elle réunissait beaucoup d'artistes au même endroit, c'est une belle initiative.
Sinon, j'enregistre des chansons à la maison, je les poste et je continue à faire des live en étant invitée sur des comptes Instagram ou bientôt en live Facebook. Enfin, j'invite les gens à découvrir mon album qu'ils peuvent écouter sur toutes les plateformes avant d'aller pouvoir l'acheter chez leur disquaire dès la fin du confinement.
Qu'est-ce qui est le plus dur pour toi en ce moment ?
Pour l'instant, la nature me manque beaucoup. Les beaux jours arrivent et j'ai plus que tout l'envie de grimper l'une de nos montagnes pour arriver au plus vite au sommet et regarder au loin. Le sommet du Puy-de-Dôme a toujours été un refuge incroyable et apaisant. Peu importe ce qu'il se passe dans votre vie, ce moment de plénitude, personne ne peut vous le prendre. En tant que musicienne, le plus frustrant est de ne pas faire de concerts et de ne pas voir mon équipe de tournée.
Cette épreuve te changera-t-elle ?
J'espère qu'elle changera l'esprit des gens pour, qu'enfin, on revienne à l'essentiel. Elle ne me changera pas, car depuis longtemps, j'ai l'impression d'être consciente du monde dans lequel on évolue, et qui ne me plaît pas beaucoup. Cette épreuve m'aidera à oser encore plus suivre ma voie.
Quelle serait ta bande-son du confinement ?
Je crois que je suis en train de la faire petit à petit. Je recommence à composer des morceaux au piano : ils racontent tout ce que je ressens. Je vous conseille d'écouter Jean-Michel Blais, Alexandra Stréliski et les solos piano de Chilly Gonzales.

Dernier album, Amazonie (Roy Music), sorti en janvier 2020

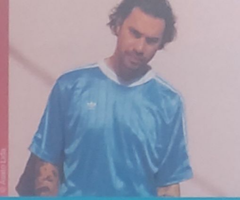
MAMADOU "BAINY" DIABATE

GUITARISTE DU GROUPE FUNK-ROCK MALIEN BAMBA WASSOULOU GROOVE

Comment vis-tu cette période de confinement ?
Ici, à Bamako, c'est dur... Plus rien ne bouge, tout est bloqué, il n'y a plus de travail pour les musiciens. Malheureusement, le groupe ne peut plus partir en tournée en Europe en mai prochain, mais on diffuse notre musique sur le net et les réseaux sociaux.
A titre personnel et en tant que musicien, quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres actuellement ?
Moi, je ne vis que de la musique ; or il n'y a plus de concert, pas d'argent et il faut nourrir les familles... Le monde est frappé parle Coronavirus mais ici, nous avons en plus le Konkon virus. Konkon, ça veut dire la faim...

Prochain album, Dankélé (Lusafrica), sortie courant mai 2020

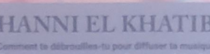




LIONEL - THE LIMIÑANAS

Où et comment vis-tu cette période de confinement ?
Marie et moi, nous habitons à Cabestany dans le sud de la France. On a une petite maison dans le centre du village. Le rez-de-chaussée est consacré à la musique ; j'ai tout le backline du groupe et un petit studio rempli de matos jusqu'à la couenne. On a des guitares électriques, des folks, des amplis à lampes, des instruments traditionnels (bouzouki, etc.), et aussi pas mal d'orgues italiens, de synthés et de percussions. Donc, je fais ce que je fais d'habitude, mais sans sortir acheter de charcuterie chez Madame Creus ni prendre une petite bière au troquet. Je me lève à 4h30, je bois un litre de café et travaille sur un scénario de BD, un projet avec notre ami dessinateur Elric Dufau. J'essaye de lui envoyer deux à trois pages de scénario tous les jours. Ensuite, je bosse sur un podcast que l'on vient de monter avec Marie et qui s'appelle "Migas 2000". L'idée, c'est de faire passer aux camarades enfermés de la musique, des extraits de films, d'interviews, des choses qui nous touchent, nous font marrer, dans l'univers de la musique, la BD et le cinéma. On essaie d'en faire deux par semaine, le mardi et le vendredi. Le reste du temps, on travaille au studio sur le disque de Nicolas Comment qui va être super ! Et là il faut que je me remette à bosser sur l'album des Limiñanas.
Comment diffuses-tu ta musique ?
On utilise soundcloud, mais uniquement pour le podcast. Il y a des dizaines de solutions pour faire circuler la musique, mais les outils restent les mêmes qu'avant cette histoire, le live en moins... On bosse avec le label Because et les disques sont disponibles sur toutes les plateformes en attendant que les magasins rouvrent.
A titre personnel, quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres actuellement ? Et en tant que musicien ?
La tournée s'est arrêtée net. Dans le groupe live (musiciens et les techniciens), tous les gars sont intermittents. Moi, j'écris des chansons, je touche des droits d' auteurs et je m'en sors. Le souci, c'est pour les gars sur le terrain, ceux des salles, le staff des tournées, de la maison de disques...
En quoi cette épreuve te changera-t-elle ?
Je pense être plus musclé pour aller à la plage cet été grâce à mon vélo d'appartement ultra perfectionné et mon impossibilité à aller acheter des cochonneries toutes les cinq minutes. Là, on a du temps et on fait du sport quotidiennement. Si la musique devait s'arrêter, je tenterais peut-être une carrière dans le culturisme sur internet.
Si tu devais composer la bande-son de cette période de confinement, quelle serait-elle ?
Elle irait de la variété italienne des années 60 aux Stooges. Au milieu, je rajouterais des interviews de Marcel Gotlib, Goscinny, des chansons de Sam Cooke, Frankie Valli et des Wampas.

Dernier album, I've Got Trouble in Mind vol.2 (Because), sorti en novembre 2018
Album Diabolique (A Recordings/Berreto/Em.s Productions) du groupe L'Épée, sorti fin 2019.
B.O. du film de Pierre Creton, Le bel été, sorti en novembre 2019

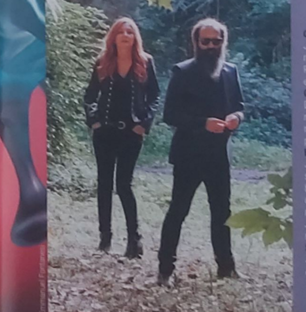


HANNI EL KHATIB

Comment te débrouilles-tu pour diffuser ta musique ?
J'ai sorti les nouveaux singles de mon prochain album sur des sites de streaming. Peu de choses ont changé à cet égard, nous progressions toujours comme prévu. Cependant, maintenant que je suis à la maison, à Hollywood, et que je fais constamment de la musique, je suis moins inquiet de partager le processus sur lequel je travaille via Instagram et d'autres plateformes. Je pense que c'est cool de montrer aux gens un nouveau travail, même si c'est juste une idée jetable.
Quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres en cette période de confinement ?
Outre le fait que l'aspect spectacle vivant est complètement mort et que l'industrie est très incertaine quant à la façon dont nous allons gagner notre vie pendant cette période, je me sens très inspiré et créatif. En toute honnêteté, cette période de confinement a été incroyable pour ma créativité et ma productivité. Grâce au net, j'ai pu enregistrer et travailler avec des artistes du monde entier. Je suis en fait au milieu de trois nouveaux projets en ce moment, et comme nous sommes tous pris au piège à l'intérieur, tout va beaucoup plus vite que d'habitude. J'espère être plus enraciné et connecté à moi-même et à mes proches.
Quelle serait ta bande-son du confinement ?
L'émission radio "Chances with Wolves" que j'écoute sur Soundcloud (Chances with Wolves était une émission de radio diffusée sur une petite station de l'Est des États-Unis, aujourd'hui disponible sur le net, avec pour concept de faire écouter une sélection de vinyles et vieux sons disparus, ndlr).

Prochain album, Flight (Because Music), sortie prévue le 15 mai

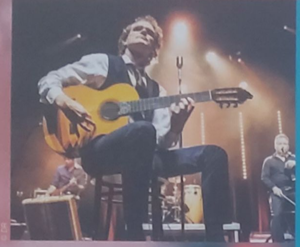




KEREN ANN

Où et comment vis-tu cette période de quarantaine ?
Je suis à Paris, avec ma fille. Cours, ateliers, activités artistiques, cuisine... Le matin, on écoute de la musique qui nous fait du bien : Nat King Cole, Billie Holiday, Christophe, Frank Sinatra, Bruce Springsteen, Paul Simon, Françoise Hardy... Je lis et j'écris tôt le matin ou tard le soir, quand elle dort. Nous sommes entre nous. Nous sommes bien toutes les deux.
Comment fais-tu pour diffuser ta musique ?
Depuis le début du confinement je suis en direct sur Instagram Live, tous les soirs à 22h. Je fais de la musique et je lis des messages de confinés à des êtres chers confinés loin d'eux. Ils m'envoient leurs messages à l'adresse **daysofconfinement2020@gmail.com** , c'est un rendez-vous quotidien qui nous permet de passer un moment ensemble.
En quoi cette épreuve te changera-t-elle ?
Je suis dans un nuage constant de chagrin anticipé, je pense à ma mère qui a 80 ans (confinée avec ma sœur et ses enfants depuis des semaines), je profite de ma fille, je suis en état de gratitude, car j'ai beaucoup de soleil à travers ma fenêtre, mais aussi d'inquiétude alors que j'ai une nature très sereine d'habitude. La peau de mes proches me manque. Je veux être là pour ma communauté, mon quartier, mes amis... Je renifle les cheveux de ma fille à longueur de journée, je pense à ceux qui sont seuls. Je pense qu'un jour, dans un futur proche, nous pourrons poser notre tête sur une épaule qui saura nous réconforter et nous rappeler que cette situation est temporaire.
Si tu devais composer la bande-son de cette période de confinement, quelle serait-elle ?
Je crois que je l'ai déjà fait il y a longtemps... "Not Going Anywhere" (2003), "The River That Swallows All the Rivers" (2016), "Strange Weather" (2011).

Dernier album, Bleue (Polydor/Universal) sorti en mars 2019



JESSE COOK

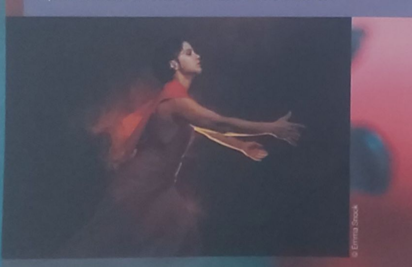
Comment vis-tu cette quarantaine ?
J'habite au Canada et je partage principalement mon temps entre l'enregistrement de nouvelles musiques et l'enseignement à domicile de mes enfants. Dieu merci, YouTube me donne un débouché créatif pour mon travail. Avoir un projet sur lequel me concentrer m'aide vraiment à rester sain d'esprit pendant cette période effrayante.
Comment appréhendes-tu ton futur de musicien ?
Une des plus grandes tournées de ma carrière, celle du 25e anniversaire, vient d'être annulée... Cette nouvelle a été assez difficile à encaisser, pour moi-même et pour toutes les personnes avec qui j'ai le privilège de travailler (musiciens, techniciens, direction, agents, etc.). La musique est notre art, notre passion, mais elle met aussi de la nourriture sur la table. Je suppose que c'est quelque chose que la planète entière vit en ce moment.
Quelle serait ta bande-son du confinement ?
Mon titre "Social Distance - Improvisation"... (mis en ligne le 24 mars : www.youtube.com/watch?v=q1ELVxth7Os&feature=youtu.be)

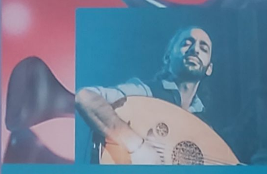
Dernier album, Beyond Borders (eOne Music), sorti en 2017

EMEL MATHLOUTHI

Où et comment vis-tu ce confinement ?
Je suis à Tunis, dans la maison où j'ai grandi. J'essaie de passer du bon temps avec ma fille de 5 ans et mon père, 85 ans. Avec ma fille, on joue un peu dans la maison ou le jardin, au ballon, à cache-cache et on fait des compétitions de dessin, de peinture, un peu d'arabe et de français, et de la pâtisserie... Je cuisine beaucoup, je revisite tous les classiques de la cuisine tunisienne en ce moment pour le grand bonheur de mon père autour de discussions sur l'histoire, son enfance ou la politique, la bêtise humaine... Je joue de la guitare les soirs, je fais beaucoup de reprises ces jours-ci pour mon propre plaisir et, de temps en temps, je fais des lives Facebook ou Instagram. Je compose parfois des petits airs et je rouvre mes boîtes à souvenirs pleines de fantômes.
Comment parviens-tu à promouvoir ta musique ?
Ce que j'ai toujours fait : YouTube, Facebook, Intagram et Twitter. J'ai récemment sorti un nouveau clip "M'errouh", tourné cet hiver au nord de New York. En ce moment, j'ai l'impression que l'écoute est plus attentive sur les réseaux sociaux, ce qui est assez positif. Comme c'est mon seul auditoire ces temps-ci, chaque contenu est important, j'y mets beaucoup de cœur.
Qu'est-ce qui est le plus dur à vivre en ce moment ?
Je suis loin de mon mari, c'est assez dur émotionnellement. Du coup, je suis la seule source de distraction et de réconfort pour ma fille, la seule à subvenir à ses besoins. Il est assez difficile de trouver du temps pour soi et rentrer dans un mood de créativité. Or, il est très important pour ma santé mentale de me connecter à mes émotions et de trouver l'inspiration. J'essaie donc de diviser la journée en deux, tant bien que mal, pour m'occuper de ma fille et de moi.
En quoi cette épreuve te changera-t-elle ?
Je pense que cette expérience me fait sentir vulnérable, réaliser que le monde est vulnérable. J'ai perdu plusieurs êtres chers ces derniers temps, parfois je me sens perdue et ça me donne envie d'arrêter de faire de la musique... Je ne sais pas comment je ressortirai de tout ça, mais rien ne sera plus jamais comme avant, c'est certain.
Quelle serait ta bande-son du confinement ?
Elle serait à l'image du morceau "Go Home" de h hunt que j'écoute en ce moment : très mélancolique, mais euphorique à la fois, des vocaux retenus et minimalistes, des jolies mélodies répétitives et sans structure, quelque chose de faussement calme pour que les choses changent, à jamais. Qu'il s'agisse de notre regard sur soi, sur ses proches, le monde, la réalité, la musique, le système... Tout doit changer!

Dernier album, Everywhere We Looked Was Burning (Partisan Records), sorti en 2019.
A voir son Concert à la Maison, depuis Tunis, pour Arte Concert/ Sourdoreille, daté du 2 avril :
https://www.facebook.com/sourdoreille/videos/1096927080687831/





ADNAN JOUBRAN

Comment fais-tu pour faire vivre ta musique ?
C'est compliqué, car Wissam vit à Paris, Samir à Ramallah et moi à Londres. Les médias sociaux sont la seule source désormais présente dans la société, non pas pour des raisons financières bien sûr, mais pour offrir aux amis et à la société quelques minutes de musique, ce qui pourrait les éloigner du stress et des problèmes auxquels ils pourraient être confrontés. Même si, quand je me réveille, je me dis qu'il y a plus urgent que la musique, que les gens sont bien plus inquiets de trouver de la nourriture et des besoins de base... Mais nous avons tous besoin d'un souffle, d'un élan... Les gens sont toujours allés vers notre musique en guise de thérapie, car c'est une projection, elle raconte leurs propres histoires.
Que vis-tu le plus difficilement actuellement ?
Pris dans une logique de production, j'étais assez ambitieux au début, j'allais enfin avoir ce temps que je ne trouve jamais quand je suis en tournée pour composer. Mais, de façon réaliste, je suis chez moi au quotidien, et mes inspirations sont très limitées, car je dois m'occuper des contingences, comme aller chercher de la nourriture. J'ai tout de même composé et partagé le titre "Chased" sur mon site et les réseaux sociaux ; je l'ai également "ouvert" à la collaboration avec d'autres musiciens et des fans, car je sentais que ce n'était pas un projet personnel mais un élan commun.

Et puis, je relativise : en revenant sur l'histoire du peuple palestinien, nous vivons cette situation depuis plus de 70 ans! A maintes reprises, nous avons vécu le couvre-feu, où les chars étaient face aux portes de nos maisons, craignant d'être bombardés par des tanks ou des F16, vivant des mois sans nourriture... Gaza est sous couvre-feu depuis des années, la faim et la pauvreté se propagent sans raison, et nous nous demandons si le reste du monde en a vu ou vécu assez pour comprendre notre histoire.
Cette épreuve te transformera-t-elle ?
Je pense que c'est comme une touche "reset" : cliquez pour moi, et pour beaucoup d'autres! Nous commençons enfin à voir la valeur des petites choses, celle du silence, du soleil, de la paix, de l'unité, l'importance d'une communauté unie... J'espère que cela permettra à l'humanité de faire un pas en avant.
Quelle serait ta bande-son du confinement ?
Un titre à l'atmosphère troublée, mais où l'on voit la lumière au bout du tunnel, c'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans mon titre "Chased". (https://adnanjoubran.bandcamp.com/album/chased)

Dernier album du Trio Joubran, The Long March (Cooking Vinyl Limited), sorti en octobre 2018

MATTHIS PASCAUD

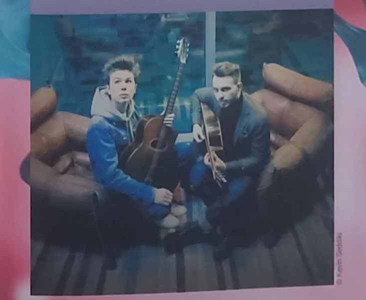
Comment vis-tu cette période de confinement ?
Je suis à la campagne avec ma famille en Charente, sur mes terres natales, car juste avant le confinement, je jouais à la Nef (Angoulême) ; j'ai décidé de rester plutôt que de revenir à Paris. Rester entre les quatre murs de mon petit appartement aurait été dur à vivre et d'ailleurs, je pense beaucoup aux gens qui n'ont pas eu cette option, je me trouve chanceux.
Comment fais-tu pour diffuser ta musique ?
Pas évident de faire de la promotion ou d'inciter les gens à venir écouter ta musique vu l'actualité... J'ai donc proposé une alternative lors de la seconde semaine de confinement : un album à écouter par jour avec une petite anecdote concernant sa conception. Cela m'a permis de faire découvrir aux personnes qui me suivent sur les réseaux sociaux mes influences ou la musique qui me transporte et me suit au quotidien. Et de ce fait certains ont eu envie de réécouter mon dernier album ou tout simplement de le découvrir.
Quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres en ces temps d'isolement ?
La plus grande difficulté est de rester à la maison alors que je devais partir en tournée avec différents artistes. De belles dates en prévision, des concerts avec mon groupe, tournée aux États-Unis et en Europe avec Moonlight Benjamin, quelques concerts en France avec Hugh Coltman, Anne Paceo, etc. Bref, du jour au lendemain, tout s'arrête et on doit trouver comment s'occuper et ne pas stresser sur l'avenir, qui parait bien sombre pour la culture. Néanmoins, on s'en sort et puis, tant que je ne suis pas malade ou que personne ne souffre autour de moi, c'est le plus important.
En quoi cette épreuve te changera-t-elle ?
Elle me changera sur le fait que, premièrement, on ne maîtrise pas forcément tout et qu'il faut accepter et accueillir les événements qui arrivent sans forcément lutter contre ces derniers, mais essayer de composer avec eux. Deuxièmement, j'ai enfin du temps pour faire plein de trucs que je remettais à demain depuis des mois ou des années, comme composer beaucoup plus de musique, écrire quotidiennement, ce qui est une hygiène artistique géniale. Bref, prendre le temps dans un monde où, d'habitude, on doit être à 1000 km/h pour rester dans le match.
Si tu devais composer la bande-son de cette période de confinement, quelle serait-elle ?
Je crois que ce serait une bande-son contemplative, une musique qui prend le temps, qui donne envie de regarder la vie passer. Un truc qui vous enivre et qui vous laisse songeur... Pas de tempo rapide, pas d'envolée fulgurante sur ma guitare, juste un truc simple et profond.

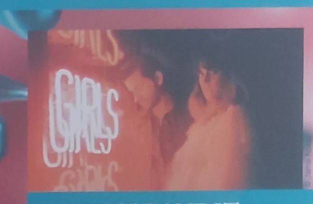
Dernier album, Clap Clap (Shed Music/Absilone), sorti en octobre 2019

ANTOINE BOYER & SAMUELITO

Comment diffusez-vous votre musique dans ce contexte particulier ?
Antoine : En ce moment, je travaille sur des vidéos et participe à quelques live.
Samuelito : Ma musique est présente sur YouTube et sur toutes les plateformes d'écoute. Pour garder un contact avec mon public, je fais régulièrement des concerts live sur Instagram et Facebook.
Quelle est la plus grande difficulté que vous rencontrez actuellement ?
Antoine : Jusqu'ici, ça va, on s'adapte.
Samuelito : Je ne vis pas de difficulté particulière. Ayant beaucoup tourné et travaillé ces dernières années, j'apprécie de pouvoir être au calme, de prendre le temps de lire, jouer, respirer...
En quoi cette épreuve vous changera-t-elle ?
Antoine : A prendre le temps de faire les choses.
Samuelito : Je ne sais pas encore... Ce qui est sûr que cette "épreuve" me permet de me reconnecter à un certain calme intérieur. J'imagine que cela changera ma manière de gérer le stress lorsque je reviendrai à ma vie active.
Si vous deviez composer la bande-son de cette période de confinement, quelle serait-elle ?
Antoine : Ce serait certainement une musique calme et remplie d'espace.
Samuelito : J'espère que vous avez du budget, parce que composer une bande-son de plusieurs semaines, c'est du boulot!

Dernier album, Sonámbulo (Viavox), sorti début février 2020





BANDIT BANDIT

Comment diffusez-vous votre musique ?
Via nos réseaux sociaux. Nous avons demandé aux gens s'ils étaient intéressés par l'idée d'un live, nous avons reçu beaucoup de réponses positives, alors nous l'avons fait. Nous avons eu l'impression pendant 45 minutes de ne plus être seuls, c'était cool.
A titre personnel, quelle est la plus grande difficulté que vous rencontrez en ce moment ?
D'avoir dû arrêter tous nos projets. Nous étions en tournée et nous avons appris sur la route, en allant au concert suivant, que le spectacle du soir et toute la tournée étaient annulés! Nous sommes très frustrés que le Printemps de Bourges 2020 n'ait pas lieu, car nous faisions partie de la sélection Inouïs de ce festival. Nous avons également dû déplacer notre sortie d'E.P. physique (vinyle et CD) à juin, ainsi que notre release party au Point FMR à Paris, et nous avons peur qu'en plus de cela, les festivals d'été où nous devions nous produire soient annulés. On a un peu l'impression que le monde de la musique est complètement tributaire des annonces du gouvernement.
En quoi cette épreuve vous changera-t-elle ?
On pense qu'elle va nous inculquer la patience. Nous sommes deux gros caractères et on a ce besoin de faire une multitude de choses en même temps, tout le temps. Quand cette histoire sera terminée, on n'appréciera plus encore d'être sur scène, de profiter d'un repas entre amis ou en famille, de sortir en centre-ville et d'être en terrasse au soleil. Toutes ces choses "normales" que l'on aimait déjà n'en seront que plus précieuses désormais.

Release party le 16 juin au Point Ephémère (au lieu du 24 mars).
Sortie CD en édition limitée Bandit Bandit le 19 juin, vinyle le 20 juin

PAROLES DE PRO



JEAN-MICHEL PROUST

DIRECTEUR ARTISTIQUE DU FESTIVAL GUITARES AU BEFFROI

Quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres actuellement, en tant que professionnel de la musique ?
Un festival, c'est un an de boulot avec une équipe formidable, qui ne compte pas ses heures, et dont le modèle, pour exister, repose sur quatre jours de rentabilité. En dehors de ces difficultés financières, ma principale obsession, comme celle de mes homologues, est de continuer à faire vivre et à partager la musique.

Le Festival Guitares au Beffroi a malheureusement été annulé. Quel est l'avenir de ce bel événement ?
Pour le moment, nous travaillons à maintenir l'équilibre financier de l'association tout en honorant autant que possible nos engagements auprès des artistes, des prestataires et des salariés. Si la situation financière en fin d'exercice nous le permet, nous envisageons de rebondir de plus belle en 2021 ! Depuis huit années, le festival international Guitares au Beffroi et son Salon de la Belle Guitare s'engagent pour soutenir et promouvoir la lutherie, les guitaristes, les professionnels de la musique et, plus largement, toutes les filières impliquées dans cet artisanat d'art. Il est important que cet événement perdure. La commune de Montrouge est à nos côtés et nous avons l'intention de développer ce festival sur un format à la fois plus large et plus populaire, tout en confortant notre cœur d'activité. Notre niveau de motivation n'a pas été atteint.

Quelles alternatives mettre en place pour continuer l'aventure après le confinement ?
Les spectateurs de Guitares aux Beffroi n'ont pas tous demandé le remboursement des places de concert en signe de solidarité. Qu'ils en soient remerciés ! Certains luthiers, avec ce même élan à notre égard, ne se sont pas fait rembourser intégralement leur mise de fond pour leur stand. Qu'ils en soient également remerciés. D'autre part, nous lançons un appel aux dons au travers des réseaux sociaux et de notre site internet. Avec certains artistes amis, nous allons proposer des concerts de soutien (live sessions)... Je crois que le sentiment qui domine est l'envie d'être ensemble et solidaire.

En quoi cette épreuve changera-t-elle l'industrie musicale ?
La culture est mise à mal depuis des années : il n'y a quasiment plus de magasins de disques, de moins en moins d'accès à la musique acoustique avec de vrais musiciens ; les magasins d'instruments ferment les uns après les autres... Nous comptons sur les aides de l'État, mais nous craignons que la culture au sens large mette du temps à s'en remettre. Le rapport au temps, à l'espace, à l'autre que nous réapprenons en ces temps de confinement aura certainement un impact sur les comportements à moyen terme. On peut imaginer qu'à l'issue de cette crise, il sera difficile de repartir immédiatement dans une culture du tout-festif ou de négliger l'impact écologique du spectacle vivant. Dans le meilleur des cas, l'industrie musicale et les publics reviendront à des comportements plus mesurés en terme de coûts, de moyens, de proximité, d'humilité, de rapport à l'écologie... Dans le pire des cas, les petites structures auront disparu dans la crise et les publics se feront rares, craintifs à l'idée de se rassembler à nouveau...

http://guitaresaubeffroi.com



at(h)ome

STÉPHANE LAICK

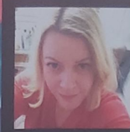
CODIRECTEUR DU LABEL AT(H)HOME

En tant que directeur de label, quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres actuellement ?
Travailler confiné, sans sortir, sans contact direct avec l'équipe, les artistes, les ingés son, les gens des médias, ce n'est pas évident. La musique, c'est un métier profondément humain, de contact, de relationnel et de concerts ; tout ça s'est arrêté d'un coup le 16 mars. Pour le label, les deux choses qui ont été importantes pour nous, c'est :
1-Organiser au plus vite la structure en télétravail, dès lundi midi nous étions opérationnels, et pour le moment, nous parvenons à maintenir l'activité et les postes de tout le monde.
2-Conserver un lien et un esprit d'équipe. Pour ça, on utilise à fond des outils qui nous servaient déjà avant comme le groupe WhatsApp du label et on a mis en place deux points quotidiens en visio pour débriefer rapidement des dossiers en cours, et accessoirement, se marrer un peu ensemble.

Quelles solutions At(H)ome a-t-il trouvées pour continuer à diffuser la musique de ses artistes ?
On ne chôme pas : on identifie les médias encore actifs, car la période est très difficile pour eux et on travaille à fond le digital. On aide les artistes à garder le lien avec leur public en organisant des événements sur les réseaux sociaux. On fait des DJ sets avec La Phaze, des petits live avec Volo, on a même organisé un "Béchebook live" avec Alex Toucourt, où on pouvait le voir bêcher son jardin en direct avec sa musique en fond.
Pour les sorties décalées ou à venir, après avoir pris le vent du boulet, comme tout le monde, on s'est organisé pour poursuivre les sorties, voire les amplifier. Un clip de Clarika vient de sortir, un E.P. de la Phaze arrive, et même un nouveau titre de Tagada Jones le 17 avril, annonceur de la sortie de leur nouvel album à l'automne. Ne ratez pas leur clip de confinement, pour lequel ils ont en demandé à leur public de se filmer sur un extrait du titre. Résultat : 200 000 affichages et plus de 3500 vidéos ! A découvrir sur leur chaîne YouTube.

Quelles alternatives mettre en place pour continuer l'aventure après la période de confinement ?
Le public écoutera toujours de la musique et les artistes en créeront aussi. Ce qui va être important, c'est l'action des pouvoirs publics. Déjà, d'un point de vue de solution sanitaire et de gestion du déconfinement. Plus les choses seront encadrées correctement, le public convenablement informé et protégé, plus l'activité pourra reprendre rapidement. On doit pouvoir sereinement retourner en concert ou pousser la porte d'un magasin.
Ensuite, tout le secteur de la musique va avoir besoin d'un soutien spécifique pour la sortie de crise. Les labels indépendants, les distributeurs, les magasins, les salles de concert, les festivals, les tourneurs, les éditeurs, les médias spécialisés, les studios, les artistes, les techniciens... Toute la chaîne est durement impactée, il faut un soutien sans faille de l'État pour que cela ne le soit pas durablement. Il va y avoir de la casse, on le sait ; si on veut conserver une diversité musicale dans ce pays, il va falloir la contenir au maximum. C'est important, car c'est un secteur très éclaté, qui passe souvent sous le scope des plans de soutien. Or, si on fait la somme de l'activité produite par tous ses acteurs, c'est un secteur très important en terme économique, en plus d'être essentiel en terme culturel.

Si tu devais produire la bande-son de cette période de confinement, quelle serait-elle ?
Personnellement, ça m'évoque ce titre de R.E.M. : "It's the End of the World As We Know It (And I Feel Fine)". A la fin, on s'en sort !





SYLVIE DURAND

ATTACHÉE DE PRESSE
SD COMMUNICATIONS

A titre personnel et en tant qu'attachée de presse, que vis-tu le plus difficilement actuellement ?
La suppression des émissions de radio et des parutions de certains journaux culturels, la fermeture des magasins FNAC et autres lieux de distribution physique de la musique, ce qui repousse la sortie des disques et, bien sûr, le confinement qui rend impossible les concerts et donc la promotion des sorties d'albums. Plus de rendez-vous "physiques" avec les journalistes ou programmateurs, eux aussi confinés. A titre personnel, devoir sortir pour faire des courses et risquer d'être contaminée.

Quelles solutions as-tu trouvées pour continuer à défendre et diffuser la musique de tes artistes ?
Je travaille comme d'habitude, j'ai même envoyé des albums par la Poste, qui ne sont pas tous arrivés malheureusement. Sinon : mailings, relances, appels, peut-être plus de réseaux sociaux que d'habitude.

En quoi cette épreuve changera-t-elle ton activité, voire l'industrie musicale ?
L'annulation probable de la plupart des festivals et les reports à la rentrée de tous les projets musicaux, embouteillage monstre à prévoir pour le dernier trimestre 2020. Financièrement, pas de revenus pendant plusieurs mois, aide dérisoire de l'État... La fermeture de lieux de concerts, des distributeurs indépendants et des artistes sans salaires risquent de survenir et de faire mourir tous les petits acteurs de l'industrie musicale, dont je fais partie.

Si tu devais sélectionner la bande-son de cette période de confinement, quelle serait-elle ?
"The Ballad of Fred Hersch" de Charlotte Lagarde et Carrie Lozano. C'est un film qui donne la force de continuer.
(https://vimeo.com/145825359?fbclid=IwAR29R8N3v_mPT1HByxPevMa4hahs2k3gbL34Kwnv1R6CVcLoWZ4ev38mVg)

www.sdcommunication.fr





JEAN-ALAIN QUERE

PRÉSIDENT DU FESTIVAL DES CORDES SENSIBLES, QUI DEVAIT SE DÉROULER LES 13 & 14 MARS DERNIER À SAINT MÉDARD-EN-JALLES.

Le Festival de Cordes Sensibles a malheureusement été annulé. Quel est l'avenir de ce beau rendez-vous ?
L'association Accords et à Cordes reste motivée pour assurer une nouvelle édition l'année prochaine, en mars. Il est probable que la programmation sera la même, les musiciens ayant tous été déçus de n'avoir pu participer par la force des choses. Nos sponsors habituels, la municipalité et les partenaires privés, se disent aujourd'hui disposés à nous suivre. Mais cette hypothèse devra être consolidée dans quelques mois, en fonction des conséquences économiques du Covid-19, qui s'annoncent désastreuses. A mon avis, les aides matérielles devraient être reconduites, type mise à disposition de locaux (très coûteux), mais les aides financières vont encore s'amenuiser.

Quelles alternatives mettre en place pour continuer l'aventure après la période de confinement ?
Je m'attends à un budget en baisse pour l'an prochain. Au niveau de l'organisation du festival, nous serons peut-être amenés à réduire la voilure, soit au niveau du nombre de musiciens invités, soit au niveau de leur notoriété, ce qui serait regrettable dans les deux cas. L'important, à mon sens, est de maintenir l'esprit du festival, intégrant luthiers, prestation des élèves de l'école de musique, scène ouverte et masterclasses.

En quoi cette épreuve changera-t-elle l'industrie musicale ?
Ça aura peut-être du bon sur certains points... Les conséquences économiques post-coronavirus risquent d'être énormes au niveau mondial dans tous les secteurs. L'industrie musicale au sens large ne sera certainement pas au cœur des priorités financières du grand public. En ce qui concerne les festivals/concerts, domaine que je connais un peu mieux, le business model actuel lié notamment au cachet de certains musiciens devrait être revu. Pour ne pas rendre vulnérables les entités organisant les événements, notamment les associations, et dans le but de toujours proposer des prestations musicales haut de gamme au public, il faudra revenir à une valeur ajoutée raisonnable de certains métiers (managers , producteurs, agents), sous peine de voir les festivals disparaître.

http://accordsetacordes.saintmedardasso.fr/cordes-sensibles/cordes-sensibles-2020/



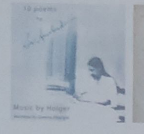
CARINE CHEVANCHE

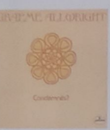
ATTACHÉE DE PRESSE INDÉPENDANTE

Quelle est la plus grande difficulté que tu rencontres actuellement ?
A titre personnel, et a la fin de cette 3e semaine de confinement, les relations sociales, les concerts et les rencontres fortuites de la vie me manquent. Professionnellement, tous les efforts fournis ont été anéantis, les plannings prévus pour les artistes avec qui je travaille bouleversés... D'autres secteurs d'activité sont totalement à l'arrêt et les difficultés majeures rencontrées par les héros de la Santé sont encore plus préoccupantes. En tant qu'attachée de presse, il me tient à cœur de maintenir un lien avec le monde extérieur et, bien évidemment, avec les personnes avec qui je collabore depuis tant d'années. Le contact est essentiel.

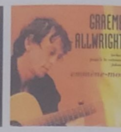
Quelles solutions as-tu trouvées pour continuer à défendre la musique de tes artistes ?
Les conséquences du confinement sur les artistes et les acteurs du monde culturel - comme les festivals, je collabore depuis cinq ans avec We Love Green -, sont dramatiques d'un point de vue économique. Je m'appuie sur des infos tangibles (nouvelles dates de sortie, reports des tournées, nouveaux clips, etc.) afin d'essayer de faire exister des projets artistiques malgré le contexte actuel. Depuis le début du confinement, je suis en relation avec des musiciens avec qui je collabore, qui nous concoctent des mix, sessions et playlists, diffusés via différents médias, qui développent de nouveaux formats. Cela se traduit par une avalanche d'offres musicales sur les réseaux sociaux, essentielles selon moi pour les acteurs du monde de la musique, dont les tournées et les projets se sont arrêtés brutalement.

En quoi cette épreuve changera-t-elle ton activité, voire l'industrie musicale ?
Cette épreuve amène son lot de réflexions déjà amorcées, dans des contextes radicalement différents, par la crise du disque et l'avènement d'Internet en son temps, la crise de la presse (les fusions, rachats, le scandale Presstalis, etc.) et des médias, la mutation de la consommation de la musique... Comment va-t-on continuer de promouvoir des projets culturels, avec toujours des sorties de singles, d'E.P. ou d'albums en streaming, dans un environnement médiatique étranglé, sans revenus publicitaires et avec des salles de spectacles fermées ? Je refuse cependant l'idée de vivre dans un monde sans culture, où il serait impossible de la laisser vivre et s'exprimer.









GRAEME ALLWRIGHT
LE SEMEUR À LA SIX-CORDES

Décédé le 16 février dernier en Seine-et-Marne, à l'âge de 93 ans, le pionnier de la musique folk et des protest song à la française a révolutionné le paysage musical hexagonal au début des années 60. A l'image de Woody Guthrie, l'une de ses principales influences, dans ses mains, cette drôle de machine qu'est la guitare tua bien des fascismes.

Pete Seeger, Woody Guthrie, Leonard Cohen, Peter, Paul & Mary, Tom Paxton… Ils sont tous passés sous la plume (stylo et guitare) de Graeme Allwright. On le qualifia d'adaptateur, il fut un porte-voix pour bien des Français, qui découvrirent grâce à ses chansons tous ces hymnes humanistes qui appelaient au grand soir et aux lendemains qui chantent. Contrairement à Hugues Aufray qui popularisa majoritairement les complaintes de Bob Dylan, Allwright sema les graines de la contestation en traduisant les protest singers tous azimuts. Au premier rang desquels, son ami Leonard Cohen, qu'il rencontra dans les loges de l'Olympia en 1973. Le Canadien lui donnera même certaines de ses chansons à traduire, comme "Suzanne, "Les Sœurs de la Miséricorde", "L'étranger", etc.

Colette Magny ne s'y trompa pas lorsqu'elle lui mit le pied à l'étrier en le présentant à Mouloudji et en produisant son premier 45-tours, "Le Trimardeur" (une adaptation de "Hard Travelin'" de Woody Guthrie), en 1965. Magny la militante qui fustigea tout ce qui, à ses yeux, débloquait d'Est en Ouest (guerre du Vietnam, essais nucléaires français, grèves des chantiers navals de Saint-Nazaire, etc.) et la crème Graeme, plus discret que la donneuse de baffes… Un duo qui mit en musique l'imagination au pouvoir. Soutien des révolutionnaires cubains et des manifestants parisiens, celle qui fut de tous les meetings à la Mutualité lors des révoltes de Mai 68 trouva en Graeme un camarade de lutte. *"Il a donné des hymnes aux gauchistes, aux scouts, aux pochtrons, aux punks à chien, aux centristes de gauche…"*, a résumé sur Twitter le journaliste Bertrand Dicale.

GRATTEUR D'IDÉES

Accords et désaccords. Contrairement au faux documentaire de Woody Allen, qui raconte la vie d'un guitariste de jazz, Graeme Allwright a pleinement vécu les soubresauts des années 60 et 70. Proche de la philosophie spirituelle de Sri Aurobindo, adepte de la non-violence, mais fervent opposant à Valéry Giscard d'Estaing et à ses essais nucléaires dans le Pacifique ("Pacific Blues"), partisan de la désobéissance civile, notamment lors de la lutte du causse du Larzac (qui lui vaudra la censure de certains journaux), le chroniqueur franco-néo-zélandais ne cessa de combattre les injustices sociales. Quand, en 2005, la loi Fillon impose d'apprendre les paroles de "La Marseillaise" à l'école, le citoyen du monde, épaulé de Sylvie Dien, choqué par ces paroles *"belliqueuses et racistes"*, corrige la charge de l'officier Rouget de L'Isle en lui collant dans les mains un *"étendard d'espoir (…) de justice et de paix"*. Allwright ne rêve pas de révolution, mais d'une évolution des consciences, à sa manière, en mariant la rudesse des cordes en fer et la douceur du nylon. Presque malgré lui, le poète humaniste compose la bande-son de Mai 68 ; on défile au son de "Jusqu'à la ceinture" (reprise de Pete Seeger), de "Qui a tué Davy Moore ?" (Bob Dylan), des "Petites boîtes"







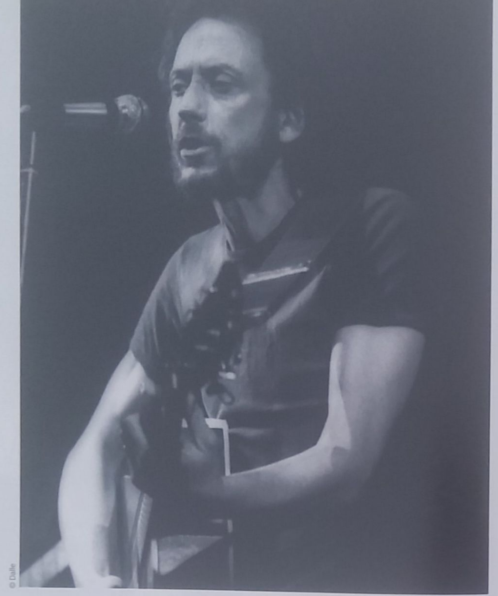


"IL A DONNÉ DES HYMNES AUX GAUCHISTES, AUX SCOUTS, AUX POCHTRONS, AUX PUNKS À CHIEN, AUX CENTRISTES DE GAUCHE…"
BERTRAND DICALE

© Dalle

(Malvina Reynolds) ou du "Jour de Clarté" (Peter, Paul & Mary). Chants de bataille.

Lever le poing, mais rentrer en dedans. Chroniquer la société en refusant d'en être un porte-parole, tel est le paradoxe de cette étoile qui refusait la starification. Entre deux refrains, l'artiste baissait le son, préférant les mises au point aux coups de poing. *"C'était un chanteur engagé pour la justice sociale, un chanteur un peu hippie en marge du show-business, qui a refusé des télés"*, résuma l'un des fils de l'artiste, Christophe Allwright, dans une interview accordée au *Monde*. Finalement, Graeme Allwright ressemblait à l'un de ses camarades de pavé, Leny Escudero, l'auteur du disque *Vivre pour des Idées*. Musicien d'origine gitane, débarqué en France dans un camion de la Croix-Rouge et biberonné aux idées libertaires par des parents républicains espagnols ayant fui le franquisme, Escudero fit de la scène une tribune, même s'il se méfiait des estrades. Lui aussi plaqua le showbiz pour courir les pays du Tiers-Monde et les alternatives au consumérisme et au capitalisme ambiants. Rebelle et romantique.



© Dalle

LE DON QUICHOTTE DE LA DÉSESCALADE

Né à Wellington, Nouvelle-Zélande, le 7 novembre 1926, le jeune kiwi lorgne rapidement les planches de théâtre. Direction Londres - il s'engage comme mousse sur un rafiot afin de payer sa traversée - pour intégrer la compagnie du théâtre Old Vic. C'est là qu'il rencontre sa femme, la comédienne Catherine Dasté, une enfant de la balle (petite-fille de Jacques Copeau, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier). En 1948, le couple s'installe à Pernand-Vergelesses, sur la Côte d'Or française, village de la famille Copeau. Graeme alterne le théâtre et les petits boulots. Mais Paris et ses cabarets sont déjà dans sa ligne de mire.

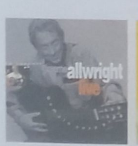
Il est loin le temps des églises, dans lesquelles le gamin Graeme chantait en famille. C'est à l'âge de quarante ans qu'il se lance dans une carrière musicale, au début des années 60. Avant, il a été ouvrier agricole puis de bâtiment, apiculteur, machiniste, mousse, professeur d'anglais, comédien… Il a vécu mille vies, alternant les arpèges mélancoliques et les accords plaqués avec rage, la musique déjà dans un coin de la tête. *"L'idée a peut-être germé dans mon esprit lorsque j'ai interprété quelques chansons de Brassens et Ferré, au cours d'une tournée avec une pièce de Brecht trop courte (…). J'ai pris ma guitare et je suis parti chanter des folk songs américaines et irlandaises au cabaret de la Contrescarpe, sept soirs sur sept pour des clopinettes"*, expliqua-t-il. Dans la capitale, entre les cabarets du Quartier Latin et la Ruche (fief d'artistes à Montparnasse), le jeune artiste se produit avec le guitariste stéphanois Genny Detto. C'est le période des virées au fameux Centre Américain de Raspail, le rendez-vous des adeptes des honnetannies, ces tremplins acoustiques où les arpèges folk imaginent le monde de demain. Paris monte le son acoustique, navigue entre les songwriters américains et Chet Atkins, via le jeune virtuose Marcel Dadi. Protest singers et pickers font cause commune : au chant ou à la guitare, on sort la voix en s'accompagnant de cordes sensibles ou subversives.

Malgré le succès, Graeme se sent à l'étroit, bancal, sur les planches hexagonales. Baroudeur, guitare en bandoulière, Allwright bourlingue en Éthiopie, en Égypte, en Inde, s'installe un temps à la Réunion… Il sera de l'aventure Auroville, la cité expérimentale créée en 1968 à quelques kilomètres de Pondichéry par Mirra Alfassa, alias "La Mère" et compagne de Sri Aurobindo. Graeme revient régulièrement à Paris, donne quelques concerts, mais repart dare-dare se réfugier dans des contrées moins matérialistes et toxiques à ses yeux. Non, pour Graeme, tout n'était pas "all wright". La preuve dans sa discographie : album *De passage* (1975), chansons "Il faut que je m'en aille" (1976) et "La chanson de l'adieu" (1979)… Dès le début de sa carrière, Allwright évoque un possible départ, lui qui se considéra toujours comme un "Étranger" (adaptation de Leonard Cohen) dans l'industrie musicale.

Artiste anti-système, visionnaire, Graeme Allwrigh défendait la sobriété et militait pour ralentir les tempos cinquante ans avant les courses folles actuelles. Parmi ses milliers de couplets et de refrains, comment ne pas s'arrêter sur les paroles de sa "Ballade de la Désescalade" : *"La douce sérénade de la désescalade / Contre la fanfaronnade de l'absurdité / La désescalade, pourquoi est-ce qu'on tarde ? / Qu'est-ce qu'on attend pour commencer ?"* Et si certaines montagnes se gravissaient en les descendant ?

"Ça me fait de la peine, mais il faut que je m'en aille", chantait-il en 1967. A nous aussi, ça fait de la peine.

Youri



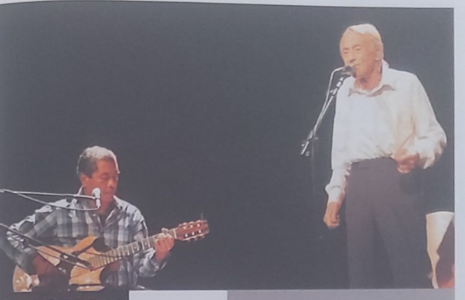




TÉMOIGNAGES

"J'AI PRIS MA GUITARE ET JE SUIS PARTI CHANTER DES FOLK SONGS AMÉRICAINES ET IRLANDAISES AU CABARET DE LA CONTRESCARPE, SEPT SOIRS SUR SEPT POUR DES CLOPINETTES."
GRAEME ALLWRIGHT

© DR



SOLORAZAF

"CERTAINS LE DISAIENT RÉVOLTÉ, MAIS POUR PROTESTER CONTRE LE SYSTÈME ET LE RENDRE MEILLEUR, IL FAUT FAIRE PREUVE D'UNE GRANDE GÉNÉROSITÉ !"

"J'ai rencontré Graeme dans les années 80, via un ami qui avait travaillé avec lui lors de son séjour à la Réunion. Quand ils sont rentrés en France, ils m'ont appelé car ils cherchaient un guitariste pour jouer dans une formule deux guitares-une voix. Je suis arrivé à la période où Graeme commençait à se plonger dans d'autres musiques que le répertoire typiquement folk. Son voyage à la Réunion l'avait beaucoup marqué, il a commencé à "chalouper" un peu plus dans ses chansons *(rire)*. Nous jouions des rythmiques en 6/8, ternaires, plutôt que le traditionnel folk, même si ce répertoire était toujours présent. Musicalement, Graeme était un homme extrêmement curieux, il commençait à être fan de Miles Davis et d'Herbie Hancock, il se tournait de plus en plus vers le jazz. Il appréciait également beaucoup la musique brésilienne. Il était sensible au fait que je sache jouer dans tous ces registres, que je puisse naviguer du folk à la musique brésilienne, en passant par l'Afrique. Cela explique aussi qu'il m'ait confié la réalisation de ses trois derniers albums.

En 2015, il m'a appelé pour l'accompagner sur sa dernière tournée officielle, juste à deux pour quelques dates le nord de la France. C'était un moment émouvant ! Nous n'avons pas fait de répétitions, c'était très improvisé, on se demandait chaque soir ce qu'on allait jouer comme titres… J'étais à la fois son guitariste et son souffleur de textes. *(rires)*

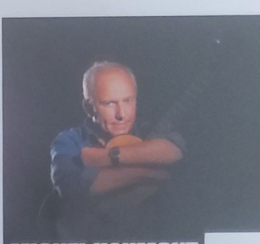
UN HÉRITAGE RICHE ET SILENCIEUX

Pour moi, jouer avec Graeme Allwright était un rêve, j'avais l'impression de participer à un pan de l'histoire de la chanson française. C'était un homme extrêmement généreux, avec un supplément d'âme… Certains le disaient révolté, mais pour protester contre le système et le rendre meilleur, il faut faire preuve d'une grande générosité ! Il irradiait le bonheur autour de lui, que ce soit dans sa musique, avec ses proches ou dans ses actions caritatives, comme la tournée avec Maxime Le Forestier et le concert au Palais des Sports en 1980 pour les enfants du Tiers-Monde *(tous les bénéfices furent versés à l'association Partage pour les Enfants du Tiers-Monde, ndlr)*.

En tant que guitariste, Graeme jouait des accords plaqués diablement efficaces, un peu à la manière de Brassens, c'est-à-dire l'air de ne pas y toucher. Un simple adaptateur du répertoire folk ? Non ! Pourquoi ne pas parler plutôt d'une interface entre les cultures anglo-saxonne et française ? Graeme allait au-delà de l'adaptation, car à travers ces légendaires chansons, il nous permettait de toucher des sentiments profonds, des révoltes… Je rappelle qu'à cette époque, beaucoup chansons anglaises et américaines étaient maladroitement traduites pour les stars d'alors. Rien à voir avec le travail de Graeme ! D'ailleurs, à la fin de sa carrière, il a fait le chemin inverse en adaptant des chansons de Brassens en anglais. Ces allers-retours étaient très intéressants.

Graeme nous laisse un héritage riche et silencieux. A l'image de la chanson "Petit Garçon" que les parents fredonnent à leurs enfants, beaucoup ne savent pas qu'il s'agit d'une composition de Graeme. J'ai une anecdote : un jour, Graeme devait se rendre en train à Dijon, mais je ne pouvais malheureusement pas l'accompagner. Je demande donc à la contrôleuse de prendre soin de lui et de lui rappeler de descendre à Dijon - il avait tendance à s'endormir. Elle me demande son nom. "Graeme Allwright" - "Désole, ça ne me dit tient…" Je lui fredonne le refrain de cette chanson, et là, elle explose de joie et chante avec moi. Graeme fait partie de l'inconscient collectif, il appartient à tout le monde, il est notre patrimoine."

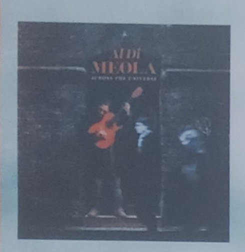
© DR



MICHEL HAUMONT

"En 1968 paraît *Le Jour de Clarté*, album phare de Graeme Allwright qui va lui aussi bousculer beaucoup de choses… Son jeu de guitare, le picking, jusque-là méconnu en France, est à l'époque une révélation. Il sera relayé en 1970 par Roger Mason et Steve Waring, puis en 1972 par Marcel Dadi. Au-delà de cette découverte technique pour les jeunes guitaristes que nous étions, Graeme a toujours été un poète et compositeur inspiré, un exemple de fidélité à ses principes, ce qui le rend admirable pour longtemps.

"Vieux clochard, je vis comme un seigneur…" ("Clochard Américain", adaptation de Woody Guthrie) ; *"Innocents humiliés qui n'avaient pas voulu se taire par amour de la vérité"* ("La Ligne Holworth") ; *"Tes yeux se voilent, écoutant les étoiles, tout est calme, reposé, entends-tu les cloches tintinnabuler."* ("Petit Garçon")… Merci Graeme Allwright, grâce à toi, on sera toujours des petits garçons."



AL DI MEOLA

BEATLEMANIA

Sept ans après *All Your Life : A Tribute to the Beatles*, le célèbre guitariste américain de jazz fusion rend à nouveau hommage aux Fab Four dans un album de reprises instrumentales à la production luxuriante. Contrairement au précédent disque, qu'il avait enregistré simplement avec une guitare acoustique à Abbey Road, c'est chez lui dans son propre studio du New Jersey qu'Al Di Meola en a coproduit les quatorze titres avec son ami guitariste Hernan Romero et son fidèle ingénieur du son japonais Katsuhiko Naito. Comme son nom l'indique, *Across the Universe* voyage à travers un univers d'influences stylistiques, du jazz au rock en passant par la world music, entre instrumentations acoustiques et électriques. Contacté au téléphone à Miami, en Floride, où il passe l'hiver en famille, Al Di Meola, revient sur sa passion pour le groupe qui a contribué à forger le musicien virtuose qu'il est aujourd'hui.

Texte : Julien Gaisne - Photos : Alexander Mertsch

Quand avez-vous songé à enregistrer ce deuxième hommage aux Beatles ?
J'y pensais déjà il y a sept ans, lorsque j'ai enregistré le premier hommage. Je voulais faire un disque avec une production plus élaborée, mais je n'étais allé à Londres qu'avec une guitare acoustique. C'est donc un projet que j'ai repoussé d'année en année, non sans sortir plusieurs albums entre-temps. Quand j'ai proposé à ma maison de disques d'en faire un nouveau, elle s'est montrée davantage en faveur des chansons des Beatles, pensant qu'elles attireraient plus l'attention que ce je fais d'habitude. Le premier avait d'ailleurs très bien marché, malgré un environnement peu propice aux ventes de disques.

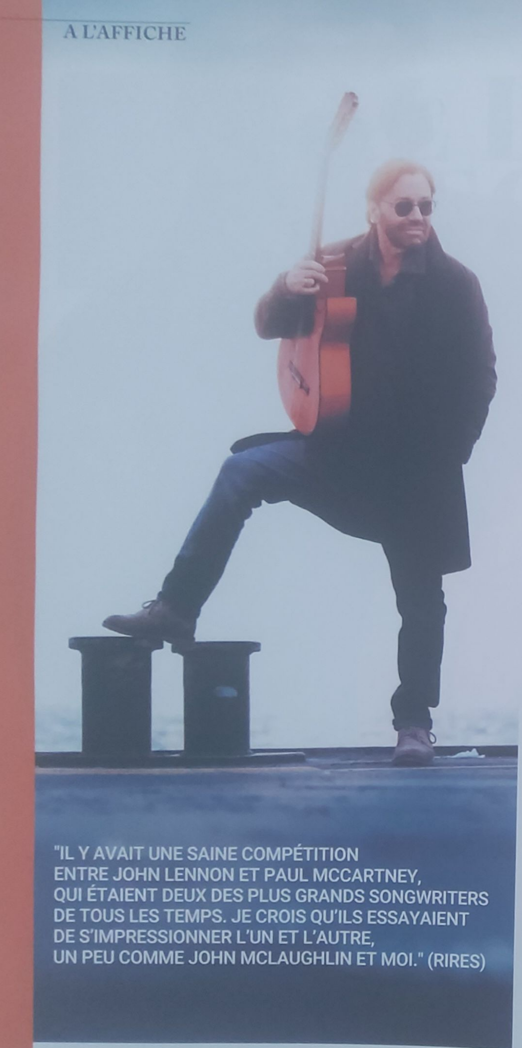
A quand remontent vos premiers souvenirs des Beatles ?
Je devais avoir neuf ou dix ans, ma grande sœur ramenait leurs disques à la maison. La musique était déjà une obsession pour moi. J'en écoutais à la radio et comme la moitié des États-Unis, petits et grands, nous avons tous attendu leur passage à la télévision au Ed Sullivan Show en 1964. Les Beatles ont changé le cours de l'histoire de la pop music. Elle n'a plus rien connu d'aussi énorme après eux !

Avez-vous pu les voir sur scène à l'époque ?
J'aurais bien voulu, mais j'étais vraiment trop petit ! En revanche, je me souviens être allé voir leurs films, quand *Help !* et *Hard Day's Night* sont sortis au cinéma. Les gens criaient comme si les Beatles étaient dans la salle ! J'ai vu deux fois Paul McCartney plus tard, notamment au Yankee Stadium en 2011. J'ai été surpris de voir à quel point c'était bon, avec évidemment une grosse production. Et j'ai également assisté à un concert de Ringo Starr, car Steve Lukather, un de mes bons amis, jouait de la guitare dans son All Stars Band, mais j'aurais préféré qu'ils jouent davantage de titres des Beatles plutôt que ceux de leur propre groupe.

En quoi les Beatles étaient-ils si fabuleux selon vous ?
Ils ont élevé le niveau de l'écriture, des structures et du son des chansons comme personne ! La façon dont leur voix se mélangeaient avec la musique était extraordinaire. Il y avait une saine compétition entre John Lennon et Paul McCartney, qui étaient deux des plus grands songwriters de tous les temps. Je crois qu'ils essayaient de s'impressionner l'un et l'autre, un peu comme John McLaughlin et moi. *(Rires)* Les Beatles n'ont plus été aussi bons en solo après leur séparation. Je les trouvais géniaux quand j'étais enfant, sans savoir à quel point leur musique était si profonde et élaborée, ce que je peux comprendre maintenant, à mon âge. *(Rires)* Lorsque vous bouclez la boucle pour revenir à la source de ce qui vous a poussé dans la musique, c'est comme une célébration de la mélodie. Les musiciens de jazz l'ont complètement oubliée, parce qu'au fur et à mesure, beaucoup d'entre nous se sont dirigés vers une musique plus complexe avec des harmonies de plus en plus profondes, mais ce n'était qu'une excuse pour trouver de nouvelles propositions dans les solos. La simplicité s'avère finalement plus attractive et beaucoup plus esthétique. Si les mélodies des Beatles nous entraînent tellement, ce n'est pas parce qu'elles sont faciles, mais parce qu'elles sont belles.

Pourquoi avez-vous opté par la suite pour une carrière dans le jazz plutôt que dans la pop music ?
Je ne savais pas chanter *(rires)*, ce qui limitait la direction à prendre. Il faut une bonne voix pour faire partie des meilleurs. J'ai donc voulu apprendre la guitare, avant de m'intéresser de plus en plus au jazz avec des artistes comme Miles Davis ou John Coltrane, qui étaient devenus essentiels pour moi. Mon obsession s'était tout simplement orientée vers un autre genre musical, mais j'ai toujours aimé les Beatles. Des années plus tard, après avoir enregistré une trentaine de disques de mon côté, les redécouvrir et analyser leur musique me permet de mesurer combien ils sont remarquables, bien plus que certains groupes d'aujourd'hui.

Comment avez-vous choisi les titres que vous vouliez reprendre sur ce nouvel hommage aux Beatles ?
Je me suis plongé dans les partitions en cherchant quels morceaux seraient de vrais défis à revisiter, aussi bien en termes d'accords que de mélodies. J'ai superposé la mélodie sur les accords pour certains, alors que pour d'autres, ils sont dans la mélodie. C'était très difficile à jouer, car j'ai changé les rythmiques, sachant que les mélodies devaient tomber



"IL Y AVAIT UNE SAINE COMPÉTITION ENTRE JOHN LENNON ET PAUL MCCARTNEY, QUI ÉTAIENT DEUX DES PLUS GRANDS SONGWRITERS DE TOUS LES TEMPS. JE CROIS QU'ILS ESSAYAIENT DE S'IMPRESSIONNER L'UN ET L'AUTRE, UN PEU COMME JOHN MCLAUGHLIN ET MOI." (RIRES)

aux bons endroits. J'ai aussi fait davantage en sorte qu'elles restent proches du souvenir qu'en ont les gens. De plus, j'ai écrit des parties de musique originale pour rallonger les chansons, en me demandant comment elles auraient été si les Beatles étaient devenus un groupe instrumental. Comment faire quelque chose de nouveau avec telle ou telle partie de chanson ? C'était très amusant de les réinventer et de les emmener dans une autre direction. Quand vous éliminez les voix, il faut faire oublier qu'elles ne sont pas là, comme dans "Julia" par exemple. Je ne voulais pas en faire une ballade. La mélodie est toujours là, mais j'y apporte un swing différent au milieu avec un côté gipsy. La version originale de "Norvegian Woods", où les paroles sont très importantes, dure à peine deux minutes. Elle est si géniale que je ne voulais pas la finir si vite ! *(Rires)* Je l'ai vraiment développée, peut-être un peu trop, mais c'est une réelle immersion.

Comment avez-vous procédé pour le choix des arrangements ?

C'était tout l'intérêt de travailler dans mon propre studio entre mes concerts. J'étais comme dans un magasin de friandises ! J'ai pu utiliser beaucoup d'instruments et de guitares comme ma Conde Hermanos, une Martin D-18 de 1948, ainsi qu'une vieille Les Paul que je n'avais pas jouée depuis 1978 ! J'ai retrouvé un vieil ampli Marshall 50 watts, que je croyais ne plus avoir, au fond de mon garage où je garde des piles de matériel. Je pensais qu'il ne fonctionnerait pas, après plus de quarante ans, mais il a produit un son fantastique ! L'idée d'essayer tel ou tel instrument pouvait venir dans la minute. J'en ai donc joué la plupart, dont les claviers, la basse, la batterie et toutes les percussions, à l'exception des tablas indiennes. Il y a un solo de trompette de Randy Brecker sur "I'll Follow the Sun". A l'accordéon sur "Hey Jude" et "Julia", c'est Fausto Becalossi, l'Italien qui joue dans mon trio. Les cordes ont été enregistrées par un orchestre de Budapest. Et j'ai fait quelques chœurs avec l'une de mes filles.

D'ailleurs qui chante sur "Octopus Garden", la dernière chanson de l'album ?

C'est ma petite fille de trois ans. Eva chantait la chanson un jour à l'arrière de ma voiture, et je me suis dit qu'elle le faisait très bien. Je l'ai donc enregistrée sur mon téléphone pendant que je conduisais. Je suis rentré à la maison pour enregistrer le morceau au studio avant d'y superposer sa voix. C'est très émouvant parce qu'elle chante même le solo de guitare. Je suis content que ce moment précieux soit sur l'album.



KEVIN SEDDIKI & JEAN-LOUIS MATINIER

QUARTIER LIBRE

Rivages. Voilà un album qui porte bien son nom. Dynamitant la formule guitare-accordéon pour une *"musique de chambre ouverte sur le monde"*, Kevin Seddiki et Jean-Louis Matinier naviguent entre airs populaires et plongées intérieures, alternant écriture et improvisation, tout à l'introspection, tissant leurs fresques en cordes sensibles et ouvertes aux quatre vents... Un album de dialogues et de carrefours, signé chez le prestigieux label ECM, dans les bacs fin mai. Entretien avec l'ancien lauréat des *Révélations Guitarist Acoustic*, Kevin Seddiki, un musicien plus libre que jamais.

Comment est né ce duo ?

Nous nous sommes rencontrés Jean-Louis et moi à l'Abbaye de Royaumont il y a environ dix ans. C'est un lieu qui a beaucoup compté dans ma vie, où j'ai monté des projets avec Dino Saluzzi, à l'époque où j'étais l'élève de Pablo Márquez, et Bijan Chemirani, entre autres. A l'époque de mon premier album, *Il Sentiero* (2012), j'étais à la recherche d'un bandonéiste ou d'un accordéoniste ; Jean-Louis Matinier étant sur place, nous avons commencé à jouer ensemble, puis plus tard, nous avons renouvelé l'expérience en trio cette fois-ci avec Bijan. Très rapidement, nous nous découvert une connivence musicale ; nous avons tous les deux étudié la musique classique, mais partageons avant tout une approche particulière du son et des rythmes. Nous avons donné une dizaine de concerts en duo et, petit à petit, créé notre répertoire pour cette rencontre entre la guitare et l'accordéon.


© C.Di Pietri

Pourquoi ce choix de formule de duo guitare-accordéon ? C'est un instrument avec lequel tu aimes duetter, notamment avec Lionel Suarez et le bandonéoniste Dino Saluzzi.

Historiquement, la guitare et l'accordéon, ou le bandonéon, ont toujours fait bon ménage, que ce soit en Argentine, au Brésil, en France, en Europe de l'Est, etc. Ce sont deux instruments populaires par excellence, et si la guitare est présente depuis des siècles, et l'accordéon, lui, bien plus récent, il s'est largement approprié le répertoire classique. Avec Jean-Louis, nous cherchions à les marier de manière orchestrale. Le terrain de jeux est donc immense, nous avons exploré beaucoup de pistes tout en cherchant à éviter les "reflexes" ou les directions téléphonées, de cette formule guitare-accordéon.

Comme sur votre ballucinante reprise de "Greensleeves", une version très personnelle dans laquelle le thème n'arrive qu'à la fin. Quelle était votre idée ?

Pour nous éloigner de la reprise classique, nous avons imaginé cet ostinato rythmique à la guitare, qui crée une ambiance qui s'installe lentement, avec le thème qui apparaît vraiment au dernier moment, une seule fois. Nous avons pris le chemin inverse d'un standard de jazz, où l'on commence généralement par exposer le thème avant de partir dans une variation ; là, on a préféré ouvrir sur une atmosphère impressionniste pour illustrer un port, la brume, quelque chose d'assez mystérieux, et ce en modifiant notamment l'harmonie, en utilisant les retards... C'est comme si, tout à coup, le morceau se réassemblait.

"AU FIL DES ANNÉES, JE M'INTÉRESSE DE PLUS EN PLUS AU PROPOS MUSICAL, NON À LA GRAMMAIRE. AVEC JEAN-LOUIS, NOUS ESSAYONS DE DÉPASSER LES PROBLÉMATIQUES INSTRUMENTALES POUR RACONTER DES HISTOIRES."

La note d'intention de l'album qualifie ce projet de "musique de chambre ouverte sur le monde". C'est-à-dire ?

Un des aspects qui nous rapproche dans la musique, Jean-Louis et moi, c'est le sens de l'écoute, de l'équilibre sonore... Nous avons beaucoup travaillé sur les textures, les nuances, les dynamiques, toutes ces choses invisibles, qui peuvent sembler évidentes, mais qui constituent aussi la technique, la plume, du musicien. Quand on parle de technique, on pense souvent à des envolées spectaculaires, alors que le son est, à mes yeux, l'aspect primordial. Quant à cette ouverture sur le monde, elle illustre les diverses couleurs de cet album, car notre ADN musical est composé de nombreuses influences du monde entier, qui ont nourri nos parcours respectifs et donc le répertoire de ce duo intimiste.

Tout au long de l'album, on retrouve ton goût des jeux percussifs, sur les basses, les textures et les rythmes de manière générale. On sent que tu as joué avec toutes les palettes de la guitare, qu'elle soit soliste ou accompagnatrice.

J'essaie toujours d'appréhender la guitare en cherchant des couleurs, la peinture et la photographie sont également une grande source d'inspiration, surtout ces derniers temps... Sur cet album, même s'il y a des passages véloces ou très rythmiques, nous n'avons jamais cherché à être dans une forme de démonstration, mais au contraire à privilégier le discours musical, d'où cette recherche au niveau du son, des textures, des rythmes, etc. Et aussi d'assumer des choses très épurées. Au fil des années, je m'intéresse de plus en plus au propos musical, non à la grammaire. Avec Jean-Louis, nous essayons de dépasser les problématiques instrumentales pour raconter des histoires.

Comment as-tu vécu la signature de ce premier album chez le mythique label ECM ?

Je ne cache pas que j'étais impressionné, à la fois un peu hors du temps et extrêmement concentré. La rencontre avec Manfred Eicher (*producteur, fondateur du label ECM en 1969 et contrebassiste, ndlr*) a été très importante, c'est une chance immense de pouvoir travailler avec un ce producteur qui a déjà laissé une empreinte si forte dans la musique (Keith Jarrett, Chick Corea, Bill Frisell, Anouar Brahem, Dino Saluzzi, Arvo Pärt, etc.) C'est quelqu'un qui est présent à quasiment tous les enregistrements du label, qui a une véritable vision et dont la priorité est toujours la musique, jamais les aspects accessoires... Il m'a fait réaliser beaucoup de choses durant ces deux journées d'enregistrement à Lugano. Il m'a notamment aidé à ouvrir l'espace, à accepter de prendre le temps... Ainsi, la prise de son de guitare est de loin la plus belle que j'aie jamais eue. C'est encore une fois le travail et la qualité du producteur qui sont déterminants.

www.kevinseddiki.com

Ben

© Pierre-André Athané

MARIE BARATON
1, 2, 3... SOLEIL

Elle chante la vie, sans baratin. Artiste et éducatrice spécialisée - notamment aupès des personnes handicapées -, Marie Baraton s'est produite dans les bals avant d'étudier le chant lyrique au conservatoire. Ses albums composent des fresques humanistes, mêlant odes à l'amour et clins d'œil espiègles à la vie d'écolier, les petits jeux de séduction des plus grands et les franches rigolades de cour de récré. Une voix pleine de tendresse. Épaulée du guitariste et compositeur Pierre-André Athané et de Michel Haumont, Marie navigue dans son dernier album, *Marie Baraton en Trio* (sorti en février 2020), entre chanson française, swing et folk western, arpèges délicats et picking sautillant. La vie telle une valse effrénée.

Youri

Comment avez-vous rencontré Pierre-André Athané, qui est votre guitariste et compositeur attitré, et Michel Haumont ?

Pierre-André est mon compagnon à la ville comme à la scène. Nous nous sommes rencontrés il y a dix ans : il était chargé d'une chorale dans un centre de vacances et moi animatrice pour enfants, à l'époque. Nos chemins se sont croisés dans cette chorale. La rencontre avec Michel s'est faite plus tard pour ma part. Pierre-André, lui, le connaissait depuis longtemps, ils collaboraient ensemble sur des projets de musiques de film pour le label Cézame. Il y a en environ sept-huit ans, Pierre-André m'a présenté Michel et nous avons comment à travailler ensemble, notamment sur mon premier album *L'un et L'autre*, sorti en 2013.

Comment avez-vous fonctionné tous les trois sur cet album ?

L'écriture a pris environ deux ans, certaines chansons remontant à longtemps, comme "Les Garçons" ou "La Vie à Deux". De manière générale, nous ne nous imposons aucun délai, nous préférons laisser jaillir l'inspiration. Une fois que nous avions nos neuf titres, nous avons pu commencer la réalisation de l'album et peaufiner les arrangements, partie dont se chargent Pierre-André et Michel. Je n'interviens quasiment pas sur cet aspect, car les lignes mélodiques de ces deux guitaristes sont tellement belles que je n'ai rien à ajouter ni à changer. Puis nous sommes allés enregistrer l'album en Italie, car nous avions envie de quitter Paris, de dépaysement...

Quelle était votre direction artistique sur cet album, qui présente un mariage de la chanson française, du jazz et du répertoire folk western ?

Ça me fait très plaisir que vous ayez cette vision de notre musique car, de notre côté, nous n'avions aucun cahier des charges, aucune direction musicale précise arrêtée… Il s'agit là d'une rencontre naturelle entre les univers de chacun : le picking de Michel, la touche plus classique de Pierre-André et moi qui suis très branchée chanson française, fado et musiques du monde… Sincèrement, je ne sais pas comment définir notre musique, mais au final, je trouve ce mélange assez plaisant *(rire)*.

Pourquoi avoir choisi la formule acoustique ? Serait-ce pour coller à l'intime, aux émotions plutôt qu'aux longs discours ?

Nous sommes des personnes assez humbles, nous voulions proposer des chansons assez simples, ce qui est le plus difficile à composer à mes yeux. Sur le deuxième album, *Ma folie Aime* (2016), nous avions sorti le grand jeu, l'orchestre, mais cela ne nous ressemblait pas beaucoup. Du coup, pour celui-ci, nous avons donc voulu revenir à quelque chose de plus épuré, plus direct, plus authentique.

Tout au long de l'album, vous tournez autour de la thématique de l'amour, les jeux de séduction comme les incompréhensions, comme si la vie était une longue valse sentimentale...

Oui, l'amour m'inspire beaucoup ! *(rire)* C'est une thématique qui, évidemment, fait la part belle à toutes les émotions, qu'elles soient fortes, angoissantes, cachées… Personnellement, je n'ai aucune envie d'écrire des chansons politiques, je suis plus inspirée pas les sujets du quotidien et la poésie que l'on peut en dégager.

Pourtant, votre chanson "Je suis une Elle" pourrait être considérée comme un hymne féministe, surtout en ces temps de libération de la parole des femmes face au harcèlement sexuel et de lutte contre les féminicides.

Ce n'était pas du tout mon intention quand j'ai écrit cette chanson, bien avant l'émergence de #MeToo, mais je suis ravie qu'elle puise s'inscrire dans cette veine féministe, dans ce message. A l'époque, nous avions écrit et composé cette chanson pour la Journée de la femme du 8 mars, dans le cadre d'un concert.

Qu'est-ce qui vous a inspiré le titre "Je n'aime pas les voyages", une sorte d'ode à la vie casanière, à contre-courant de la société actuelle, et dans lequel vous semblez défendre l'idée qu'on peut tout aussi bien voyager en bas de chez soi ?



© Vincent Leclerc



© Dominique Delaye

"PERSONNELLEMENT, JE N'AI AUCUNE ENVIE D'ÉCRIRE DES CHANSONS POLITIQUES, JE SUIS PLUS INSPIRÉE PAS LES SUJETS DU QUOTIDIEN ET LA POÉSIE QUE L'ON PEUT EN DÉGAGER."

C'est la seule chanson de l'album que j'ai écrite entièrement. C'est un véritable problème dans ma vie : j'ai une peur panique des moyens de transport ! J'ai écrit ce morceau un jour où je devais prendre le train, j'en avais ras le bol de cette peur, je me suis dit qu'il fallait que j'utilise cette énergie pour en faire quelque chose de positif. Cela a donné cette chanson plutôt tendre avec mes démons, originale dans la mesure où, de nos jours, les trentenaires ont déjà trois fois le tour du monde. Et, en effet à contre-courant, car nous ne sommes pas obligés à 10 000 kilomètres pour nous sentir bien et découvrir de nouveaux paysages, de nouvelles rues… Mais je vous rassure, je suis bien obligée de voyager pour me rendre aux concerts ! *(Rires)*

J'ai lu que vous aviez suivi une masterclass de Michel Jonasz. Quel souvenir en gardez-vous ?

C'était très intéressant. A cette époque, j'avais envie de présenter au public une chanson, "Ma Petite Main", car je suis porteuse d'un petit handicap à la main gauche. J'hésitais sur le fait de l'inclure dans mon 2e album. J'avais besoin de la confronter à un regard extérieur, d'où l'idée de faire cette masterclass avec un artiste que j'estimais. Au début, Michel était sceptique sur le fait de la présenter, mais à la fin de la masterclass, il est venu me voir et m'a dit : *"En fait, tu as raison, il faut le dire aux gens !"* Depuis, cette chanson est l'une de celles que le public attend le plus en concert, alors que moi, j'ai toujours beaucoup de pudeur à la chanter.

LE CENTENAIRE HENRI CROLLA

Henri Crolla aurait eu 100 ans cette année. Décédé en octobre 1960, à l'âge de 40 ans, Crolla laisse le souvenir d'un merveilleux musicien et d'un homme extraordinaire, s'imposant successivement dans le monde du jazz, dans l'univers de la chanson, puis dans celui du cinéma.

Max Robin

Remerciements à Norbert Gabriel pour sa collection d'archives photos.



Henri Crolla

Dessin d'Alain Antoniett et signature autographe d'Henri Crolla

DE NAPLES À PARIS

Enrico naît dans une famille de musiciens napolitains itinérants, amis de Nino Rota, qui se produisent notamment en Bavière, dans des établissements chics. La Première Guerre mondiale contraint ces artistes à rentrer en Italie, où ils se retrouvent dans une situation précaire. Fuyant la montée du fascisme, la famille Crolla quitte Naples au début des années 20. Elle échouera sur la Zone, porte de Choisy, non loin de la famille Reinhardt.

OCTOBRE

Mandoliniste de rue, le petit Rico va entendre la musique de Django, son voisin, et s'en imprégner. Dès l'âge de 8 ans, il fait la manche avec son banjo dans la rue, aux terrasses des cafés (c'est dans cette posture que le représente le peintre Maurice Savin, sur un des piliers de La Coupole). En 1932-33, Lou Bonin et Sylvain Itkine, hommes de théâtre, le remarquent à La Rhumerie martiniquaise. C'est ainsi que la route du jeune Crolla va croiser celle du groupe Octobre, qui réunit des artistes de toutes disciplines, avec la volonté de porter la culture dans les usines et dans la rue. "Adopté" par Paul Grimault et Jacques Prévert (qui le surnomme "Mille-Pattes"), Crolla y fera "ses universités", sympathisant entre autres avec un autre "môme" du groupe, Mouloudji, comédien débutant, avec lequel il lui arrive de faire la manche. Quelques années plus tard, avant d'être connu comme chanteur, Mouloudji publiera d'ailleurs un récit autobiographique ouvertement dédié à son ami, *Enrico* (couronné par le Prix de la Pléiade en 1944). En attendant, Grimault offre à Crolla sa première "vraie" guitare. Sous l'influence de Django, Crolla adopte la Selmer-Maccaferri…

ALLER-RETOUR

A partir de 1938, on commence à apercevoir notre guitariste dans les clubs de jazz. Il y fréquente Emmanuel Soudieux (futur contrebassiste de Django), les frères Salvador… Mais la guerre va bientôt interrompre ce premier élan. Crolla n'est pas naturalisé, il est mobilisé à Naples, sa ville natale. Il part avec sa Selmer (N°453) et aura la chance de tomber sur un officier compréhensif, auquel il donnera des leçons de guitare pendant un an ! Mais il finit par déserter, se cache à Naples chez des cousins, avant de reprendre la route (à pied), de traverser les Alpes (toujours avec sa guitare !) pour rejoindre Paris. Il renoue alors avec le milieu musical, accompagne l'accordéoniste Tony Murena, enregistre en 1944 avec Joseph Reinhardt (sous le nom de G. Milpat !), en compagnie du violoniste Claude Laurence (alias André Hodeir), avec lequel il composera ultérieurement nombre de musiques de films. *"Le temps n'est pas loin,* écrit ce dernier en 1946 dans la revue Jazz Hot, *où ceux qui regardent Henri Crolla avec condescendance parce qu'il est timide, discret, ne sait pas lire la musique, devront reconnaître sa haute valeur…"* Pour l'heure, on retrouve également Henri aux côtés d'Yves Robert, qui chante au cabaret La Rose Rouge.

Henri Crolla, rue d'Alembert

LE CHEF-D'ŒUVRE DE CROLLA

En 1957, Crolla est au sommet de sa carrière musicale. Après avoir raflé le prix de l'Académie Charles Cros pour son album *Le long des rues...* (paru l'année précédente chez Vega), il enregistre *C'est pour toi que je joue*. *Le long des rues...* illustrait ses talents d'interprète et de mélodiste, sur un répertoire de chansons célébrant Paris (avec accompagnement d'orchestre). *C'est pour toi que je joue* le donne à entendre seul à la guitare, avec sa Selmer. Ce dépouillement va lui permettre à la fois de déployer toute sa poésie, captée ici dans sa plus grande nudité, en orchestrant sa vision la plus large de l'instrument. Le guitariste fait appel à toutes ses ressources (sensibilité, virtuosité, polyphonie...), en n'hésitant pas à recourir aux innovations technologiques (utilisation du re-recording). En 2009, Universal a eu la bonne idée de rééditer ce chef-d'œuvre en coffret double CD (*Henri Crolla, Le long des rues*, coll. Jazz in Paris, Hors Série 04), assorti de précieux inédits ("esquisses pour le cinéma"), où l'entend Crolla "au naturel" bâtir de merveilleuses architectures sonores (à la guitare et au chant), en toute liberté. Un album pour l'éternité !

LE QUINTET DE MONTAND

En 1947, Crolla obtient le Prix de l'Académie du Jazz pour un enregistrement avec Soudieux et le pianiste Léo Chauliac. Prévert propose à Henri de mettre en musique "Les cireurs de souliers de Broadway". En se colletant avec succès au vers libre de Prévert (*"Les points de suspension de Jacques, il faut se les envoyer"*, avouait Crolla), le guitariste s'affirme comme un remarquable mélodiste et va être recruté comme accompagnateur par Yves Montand. Autour du pianiste Bob Castella, Montand rassemble en effet un quintet "jazz" avec, outre Crolla, l'accordéoniste Freddy Balta et deux ex de l'orchestre de Django, Emmanuel Soudieux à la contrebasse et Roger Paraboschi à la batterie. Avec cette équipe de choc, Montand va complètement renouveler son répertoire, écumant les cabarets et les salles de spectacle. Partenaire privilégié du chanteur (c'est d'ailleurs Crolla qui lui présentera son amie Simone Signoret à l'été 49), le guitariste composera pour Montand 17 musiques, dont "Sanguine", "Les cireurs...", "Car je t'aime", "Du soleil plein la tête"... L'aventure atteint son point culminant en 1953, avec un triomphe de huit mois à Paris, au théâtre de l'Etoile. En sortira un double album 33 tours enregistré live (une première dans le monde du disque !), publié l'année suivante sur le label Odéon. L'autre temps fort de cette épopée artistique interviendra un peu plus tard, en 1956-57, lors d'une tournée de plusieurs mois en Union soviétique et dans les pays de l'Est (Balta étant remplacé pour l'occasion par Marcel Azzola) : une première également pour des artistes français.

CORDES ET TOILES

En 1954, Montand décide de faire une "pause cinéma". Après s'être associé à Stéphane Grappelli pour rendre hommage à Django (disparu l'année précédente), Crolla, qui s'emploie depuis plusieurs années avec son ami André Hodeir à pénétrer le milieu très fermé de la musique de films, va en profiter pour amorcer un virage. Entre 1948 et 1960, le guitariste signera ou cosignera en effet une cinquantaine de bandes-son originales. Le succès vient notamment en 1955 avec un premier long-métrage, *Gas-Oil* (on raconte que c'est Jean Gabin lui-même qui aurait recommandé Crolla au réalisateur Gilles Grangier), bientôt suivi par *Une Parisienne* (1957), avec Brigitte Bardot. Le couple gagnant Crolla-Hodeir s'imposera définitivement en 1959, avec le film de Michel Boisrond, *Voulez-vous danser avec moi ?*, pour lequel Crolla compose une chanson à l'attention de Bardot, puis avec *Saint-Tropez Blues* (1960), sur le tournage duquel Henri rencontre Jacques Higelin, à qui il offre sa première guitare. Mais Crolla a d'autres ambitions. Il est doué pour la comédie. En 1956, Grimault et Prévert avaient concocté pour lui un premier court-métrage, *Enrico, cuisinier*. En 1960, sur le chantier du paquebot France, à Saint-Nazaire, Crolla tourne en compagnie d'Higelin son premier long-métrage, *Le bonheur est pour demain*, d'Henri Fabiani. Il y campe un ouvrier caréneur. Il en signe également la musique, avec Georges Delerue.

Mais l'artiste n'aura pas le loisir de se voir à l'écran. Après avoir enregistré avec Piaf "Cri du cœur", dont il a composé la musique (sur un texte de Prévert), Henri décède brutalement le 17 octobre 1960, lors d'une opération, suite à un cancer du poumon.


Avec André Hodair

© Collection Colette Crolla

"CEUX QUI REGARDENT HENRI CROLLA AVEC CONDESCENDANCE PARCE QU'IL EST TIMIDE, DISCRET ET NE SAIT PAS LIRE LA MUSIQUE, DEVRONT RECONNAÎTRE SA HAUTE VALEUR..." REVUE JAZZ HOT, 1946

CROLLA ET LE CINÉMA

LE TÉMOIGNAGE D'ANDRÉ HODEIR (COMPOSITEUR ET MUSICOLOGUE)

"J'ai connu Henri Crolla à la fin de la guerre, après son retour d'Italie. Nous jouions ensemble dans les clubs, notamment avec Léo Chauliac (*André Hodeir exerçait alors ses talents comme violoniste, sous le pseudonyme de Claude Laurence, ndlr*). Avant qu'il ne devienne le guitariste attitré de Montand, nous nous sommes retrouvés assez souvent dans des orchestres. Dans le courant des années 50, Crolla en avait un peu assez de jouer de la guitare et d'accompagner Yves Montand. Aussi envisageait-il, d'une part d'écrire des chansons, d'autre part de faire des musiques de films. Mais c'était un milieu très fermé, un "club" où l'on n'entrait pas facilement. Les quelques musiciens qui travaillaient pour le cinéma étaient peu soucieux de voir arriver de nouvelles figures ! Nous nous sommes donc associés, parce que Crolla n'écrivait pas vraiment la musique : ce n'était pas un musicien de formation académique. Nous avons commencé par quelques courts métrages, au début des années 50. Ils ne rapportaient pas grand-chose, mais c'était une façon de nous faire connaître. Nous avons eu énormément de mal à percer, à nous intégrer ensuite au circuit des compositeurs de longs métrages, beaucoup plus rémunérateurs. Car nous cherchions à gagner un peu d'argent, bien sûr ! Nous avons végété assez longtemps, mais Henri, qui était un excellent homme de relations publiques, connaissait beaucoup de monde et recueillait la sympathie générale. Tout le monde l'aimait. C'était un homme très ouvert, très drôle dans les rapports humains. De sorte que vers 1955-56, nous avons eu la chance de pouvoir travailler sur des longs métrages, dont quelques-uns ont eu beaucoup de succès, notamment les deux films de Michel Boisrond, avec Brigitte Bardot pour vedette. On ne pouvait pas trouver mieux à l'époque !

Crolla était un personnage hors du commun... Il introduisait la poésie dans la vie. Il racontait toujours beaucoup d'histoires. Il inventait beaucoup. Il avait toute une série de sketches très au point, qu'il jouait dans la vie même. Par exemple, dans les brasseries de luxe, quand Montand et ses musiciens venaient se détendre après leur spectacle à l'Empire. C'était un scénario extraordinaire... Montand s'installait à La Lorraine, place des Ternes, avec deux-trois personnes, commandait du caviar, du champagne... et Crolla arrivait alors, mal vêtu, la guitare à la main, pour faire la manche. Alors le maître d'hôtel se précipitait pour lui indiquer la sortie et Montand s'interposait : *"Ah non ! Moi, je veux l'entendre !"* Ça, c'était l'invention d'Henri, ça l'amusait beaucoup ! Il était très doué et ça faisait rire tout le monde.

Pour les musiques de film, nous nous partagions le travail. Crolla avait une intuition très juste de ce qu'il fallait faire, des différentes ambiances en fonction des séquences... On en discutait et c'était ensuite à moi de travailler pour matérialiser ce qu'il voulait. Au début des années 50, Crolla connaissait beaucoup de monde dans le jazz et dans la variété, mais personne dans le milieu musical dit "classique" ou dans la musique contemporaine. Ça l'intéressait justement, à cette époque, d'y rencontrer des gens. Je l'ai donc mis en contact avec des amis. C'est ainsi qu'il a financé le premier enregistrement du compositeur Jean Barraqué, avec lequel il est devenu très ami."

Propos recueillis en 1998

QUE RESTE-T-IL D'HENRI CROLLA ?

L'HOMMAGE DE DOMINIQUE CRAVIC

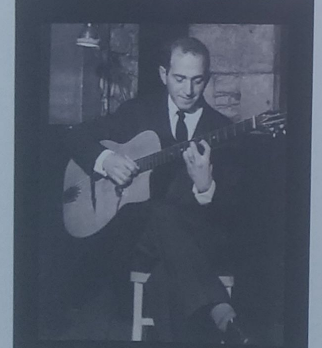
A l'occasion du centenaire Henri Crolla, Les Nuits de Fourvière avaient proposé à Dominique Cravic et ses Primitifs du Futur une soirée hommage le 7 juillet. Pandémie oblige, l'événement aura finalement lieu en 2021, pour célébrer les 101 ans de la naissance de l'artiste, qui aurait certainement apprécié ce clin d'œil iconoclaste !

"Tout ce monde, pas complètement manouche, pas complètement gitan, lié notamment à la variété française, c'est un monde de guitare qui m'a toujours enchanté, avoue Dominique. Touchez pas au grisbi, *avec Jean Wiener, des trucs comme ça, qui te restent dans l'oreille, des espèces de sons un peu "hauts en époque", liés aussi pour moi au monde des années 50, à Brassens, à Barthélémy Rosso, toute cette galaxie de guitaristes… C'est toujours un peu "sous-jacent", et Crolla a touché tellement de monde que, de temps en temps, ça ressort !"*

Pour le leader des Primitifs du Futur, cette passion va s'incarner à la fin des années 90, à la faveur notamment de réunions chez Colette Crolla, la veuve d'Henri (dite "Crolette"), que fréquentent également Patrick Saussois, Hervé Legeay, Olivier Bloch-Lainé ou Jacques Higelin. *"Au dessert, on sortait la guitare, qui se trouvait sous le canapé, dans sa housse d'origine",* reprend Dominique. Cette fameuse Selmer N°453, il aura la chance de la "réanimer" lors d'occasions plus officielles. *"Je prenais la bagnole, j'allais chez Colette dans le XIVe, je me garais, je prenais cette guitare qui était dans son jus, je rentrais dans la voiture, je la mettais sur le siège arrière et je fermais tout de l'intérieur. Je devenais un peu "parano", parce que te faire tirer la Selmer de Crolla…* (rires). *C'était toute une cérémonie et à chaque fois un grand plaisir. Tu as l'impression que tu réanimes un bout du passé. C'est juste un plaisir de savoir qu'il y a encore des gens, des liens, et qu'il suffit de peu de choses : tu souffles un peu dessus et ça peut se réchauffer. C'est ça qui est beau."*

Pour évoquer la saveur de cette musique, Dominique en analyse les différents ingrédients. *"Il y a le côté guitare, souvent presque des solos, avec un son extrêmement pur, extrêmement beau, ni complètement jazz, ni non plus gitan ou manouche, très italien aussi, parce que Crolla vient de là-bas. Il y a les stars de l'époque : Yves Montand, Brigitte Bardot, Marlène Dietrich… Il y a le côté jazz, l'album avec Grappelli. Il y a Prévert aussi, le soleil, les "mille-pattes", le Front Populaire… Et il a fait beaucoup de musique de films, avec André Hodeir. C'est quelqu'un qui a joué avec beaucoup de gens, à la fois comme accompagnateur, mais en gardant toujours sa couleur, qui a réussi à être lui-même, en ayant une "passerelle" sur Django, mais en développant sa propre musique. C'est à la fois de la guitare, mais en même temps, cette guitare est au centre d'un réseau d'énormément de musiques, des années 40 jusqu'à sa mort."*


© François Charle
Dominique Cravic et la Selmer d'Henri Crolla


Henri Crolla, rue d'Alembert

L'hommage des Primitifs sera donc à l'image de ce panorama. *"Crolla a "perfusé" le milieu musical de son époque,* explique Dominique… *On le retrouve même dans une des séances d'Orfeu Negro. Avec sa guitare Selmer et son médiator, d'un seul coup, il joue un truc brésilien ! Je piocherai donc un peu dans tout ça… C'est comme si t'étais au centre d'un réseau, avec plein de liens extrêmement importants en rapport avec le monde musical qui est le nôtre (le jazz, la chanson, la France, Prévert, les chanteuses, Montand, etc.). Quand tu te places à cet endroit-là, comme l'araignée dans sa toile, tu vois plein de choses autour. Et à chaque fois que tu ouvres dans une direction, dans un certain angle, ça te donne autre chose…*

Crolla, c'est deux ou trois positions d'accords, qui sont proches d'ailleurs de ces mondes d'harmonies et de résonances qui viennent de Fauré et de Debussy, que Django a beaucoup utilisés dans ses pièces en solo. Ça, c'est le monde de Crolla. Tu mets un accord de Ré6, tu le doigtes d'une certaine manière, et t'es dans le monde de Crolla ! Tu joues trois notes, tu vas sur la chanterelle, tu cherches un truc, et t'es dans Crolla. C'est quelque chose de fondamental, de très profond par rapport à ce que c'est qu'une guitare. Comme un certain beau picking peut t'ouvrir sur Bob Dylan ou Skip James… C'est des archétypes de musique et d'instrument."

Propos recueillis par Max Robin

Saisissez le code **AC71spring** pour télécharger les playbacks et vidéos pédagogiques de ce numéro sur : **www.guitaristmag.fr/pedago**

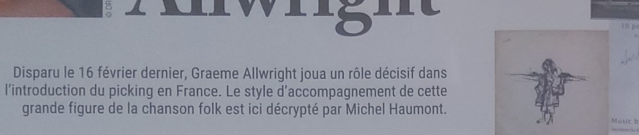
NOUVEAU ! L'ACCÈS À LA PÉDAGO EN LIGNE EST RÉSERVÉE À NOS LECTEURS-TRICES

C'est simple : pour visualiser et télécharger les leçons pédagogiques rendez-vous sur : **www.guitaristmag.fr/pedago**
(inscrivez-vous et renseignez le mot de passe « motdepasse » si nécessaire)

PAR MICHEL HAUMONT

Graeme Allwright





Disparu le 16 février dernier, Graeme Allwright joua un rôle décisif dans l'introduction du picking en France. Le style d'accompagnement de cette grande figure de la chanson folk est ici décrypté par Michel Haumont.



Graeme Allwright fut l'un des premiers à nous faire découvrir le "finger-picking" en France, dès la fin des années 60 (*Le Jour de Clarté*, 1968). S'en suivront les légendaires albums de Roger Mason et Steve Waring (*Guitares Américaines*, 1970) et, bien sûr, l'incontournable Marcel Dadi (*La Guitare à Dadi*, 1973). Le point commun entre les trois sera de nous familiariser avec ce principe de base : les basses alternées.

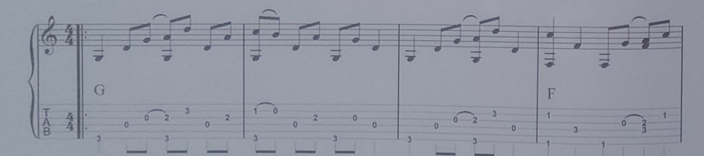
Que l'on puise dans le répertoire des vieux bluesmen, de Merle Travis ou Chet Atkins, comme dans celui des guitaristes anglais plus modernes, on n'échappe pas à cette importance du pouce de la main droite, censée imiter la main gauche d'un pianiste de ragtime : c'est la base !

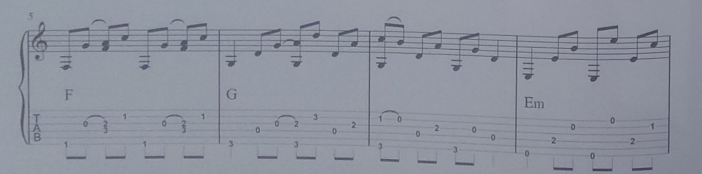
Michel Haumont

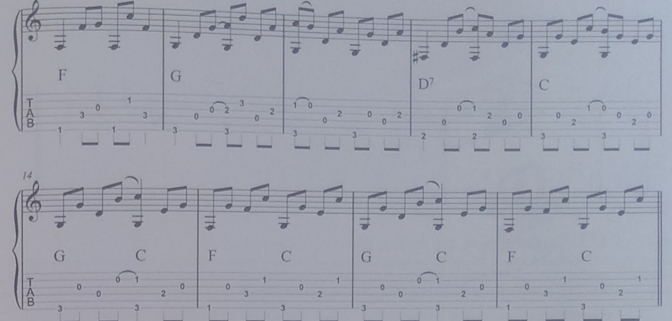
N.B. : Les indications de capodastre sont données par référence aux versions originales.

EXEMPLE 1 : A LA MANIÈRE DE "JE PERDS OU BIEN JE GAGNE" (CAPO 3)

L'intérêt de l'exercice sera d'autonomiser les deux mains :
la coordination entre les liaisons imposées à la main gauche et la régularité du pouce de la main droite sont déterminantes.

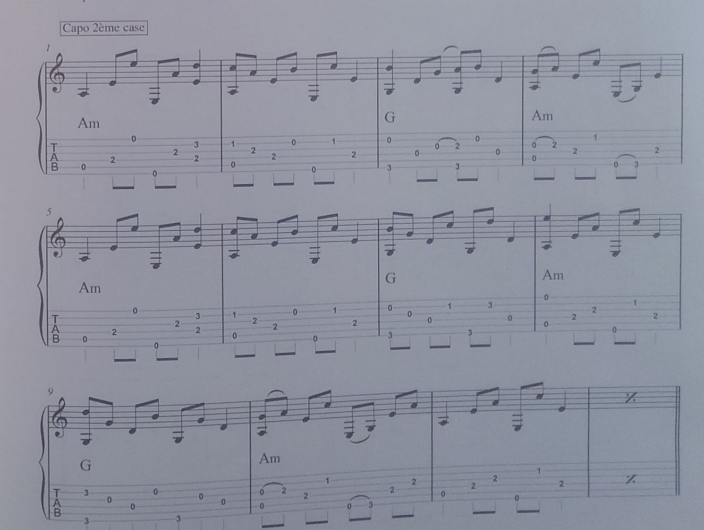


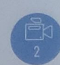




EXEMPLE 2 : A LA MANIÈRE DE "LA LIGNE HOLWORTH" (CAPO 2)

Un des premiers morceaux que j'ai appris. Toujours la règle des basses alternées.
Bon exercice pour se familiariser doucement (mais sûrement) avec le picking.





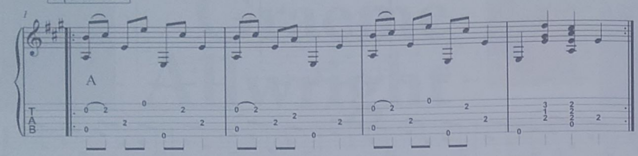




EXEMPLE 3 : A LA MANIÈRE DE "JOLIE BOUTEILLE" (CAPO 2)

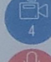
Une bonne occasion de travailler les liaisons. A l'époque, on les appelait "hammering-on" et "pulling-off" selon le sens, expressions très imagées.



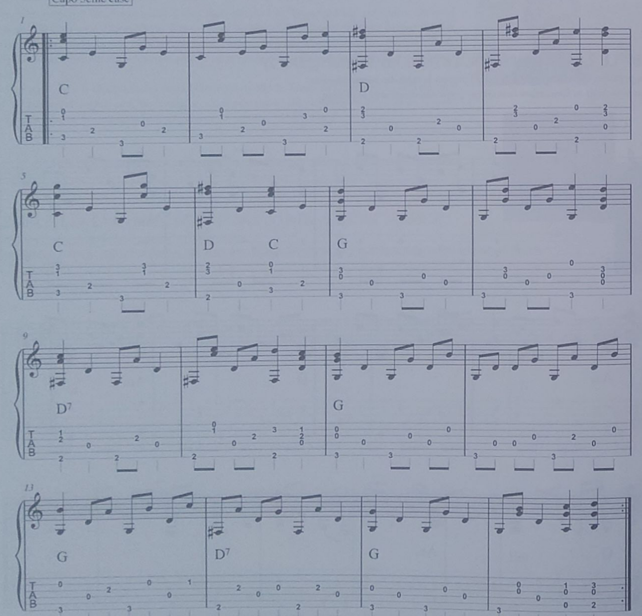


EXEMPLE 4 : A LA MANIÈRE DE "IL FAUT QUE JE M'EN AILLE" (CAPO 5)

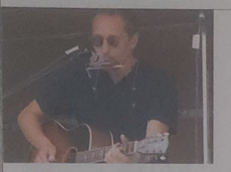
Chanson "phare" du répertoire de Graeme Allwright. L'autoharpe (instrument hybride un peu oublié aujourd'hui) est utilisée dans la version originale. Il était prévu que l'excellent Dominique Maroutian vienne en jouer à l'occasion de cet enregistrement. Confinement oblige, j'ai dû tenter d'en reproduire le son dans cet exemple, grâce au système Hyvibe dont est équipée ma guitare, qui permet de réaliser une séquence sur laquelle j'ai rejoué le thème du refrain.





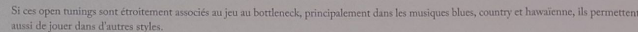


PAR CHRIS LANCRY



Les open tunings

Le principe de base consiste à accorder une guitare différemment de l'accordage standard. Celui-ci est une convention qui s'est développée au cours du temps et l'on parle à son sujet de *"compromis acceptable pour le placement des intervalles"* (Ralph Denyer, *La Guitare*, éd. Bordas). Mais, historiquement, une bonne partie de la musique "traditionnelle" américaine a été créée à partir de deux open tunings principaux : l'open de Ré et l'open de Sol.



Si ces open tunings sont étroitement associés au jeu au bottleneck, principalement dans les musiques blues, country et hawaïenne, ils permettent aussi de jouer dans d'autres styles.

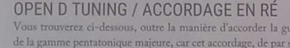
Par exemple, dans les années 60, des musiciens très créatifs comme Joni Mitchell, Stephen Stills ou le génie des génies, Jerry Reed, ont composé ou interprété des morceaux d'anthologie dans ces accordages. La plupart des morceaux de l'album *Blood on the Tracks*, sorti en 1975 et considéré comme l'un des meilleurs albums de Bob Dylan, est en open de Ré (avec ou sans capo). Ainsi, avec ou sans bottleneck, le jeu en open permet de s'aventurer au-delà de territoires connus et surtout de libérer pleinement le son d'une guitare acoustique.

LE PRINCIPE DE BASE

Ce qui fait le son, la particularité et le charme d'une guitare accordée en open, c'est que celle-ci sonne très largement, car le son des cordes n'est plus bridé par des notes "frettées", qui réduisent la résonance et le sustain de ces mêmes cordes.

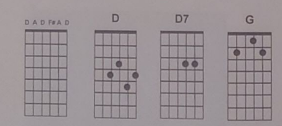
On favorisera donc les accords les plus simples, avec "le moins de doigts possible", pour privilégier ce principe de résonance, qui est l'atout principal de cette technique. Prenons par exemple la première position de l'accord de sol en open D tuning : en libérant la deuxième corde, l'accord sonnera encore mieux. On aura enlevé un doigt, mais enrichi l'accord d'une nouvelle note (une seconde). La plupart des guitaristes spécialisés dans les open, comme Ry Cooder, jouent énormément sur ces possibilités et les sons ainsi obtenus font partie intégrante de leur style.

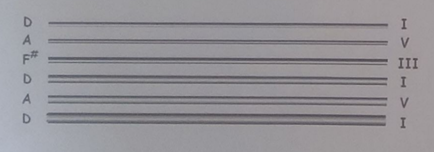
LES ACCORDS EN OPEN D

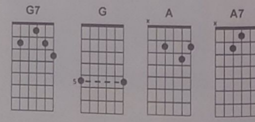


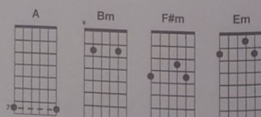
OPEN D TUNING / ACCORDAGE EN RÉ

Vous trouverez ci-dessous, outre la manière d'accorder la guitare, les notes de la gamme pentatonique majeure, car cet accordage, de par sa configuration même, "appelle" un jeu très majeur, même si on ne s'interdit pas d'y insérer des blue notes ! C'était aussi l'accordage préféré d'Elmore James, le roi du slide de Chicago, à la fin des années 50.



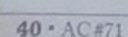






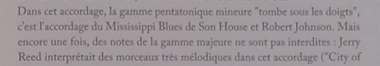
La gamme Pentatonique Majeure

RE	MI	FA#	LA	SI

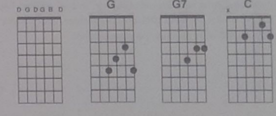


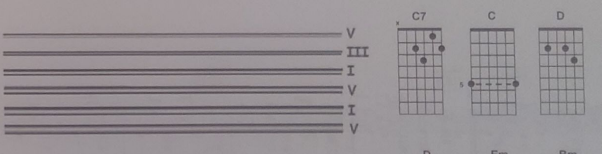
LES ACCORDS EN OPEN G

OPEN G TUNING / ACCORDAGE EN SOL

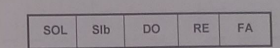


Dans cet accordage, la gamme pentatonique mineure "tombe sous les doigts", c'est l'accordage du Mississippi Blues de Son House et Robert Johnson. Mais encore une fois, des notes de la gamme majeure ne sont pas interdites : Jerry Reed interprétait des morceaux très mélodiques dans cet accordage ("City of New Orleans", par exemple).

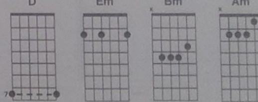


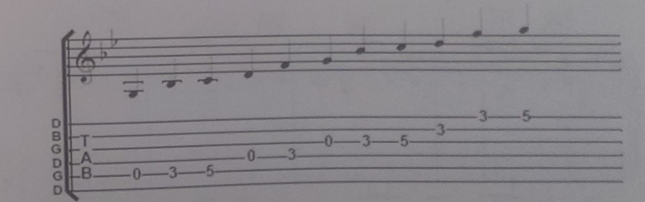


La gamme Pentatonique Mineure



SOL	SIb	DO	RE	FA



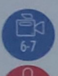


PAR FRANÇOIS SCIORTINO



Ragin' the Blues

Dans cette leçon, nous allons mettre en application quelques principes fondamentaux pour faire sonner votre picking !



L'ANTICIPATION DES ACCORDS

Les accords sont anticipés (mesure 2), souvent sur la dernière note de la mesure qui précède.
De cette manière, on accentue l'effet de syncope et de swing.

LES TRIOLETS (ROULEMENTS)

Sur l'accord de La par exemple (mesure 1, 3e temps). Cet effet donne une dynamique et un caractère très utile pour "sonner" ragtime. Dans un premier temps, si vous trouvez l'effet délicat à réaliser, vous pouvez supprimer la note du milieu et ne jouer que deux croches.

LES BASSES DE TRANSITION

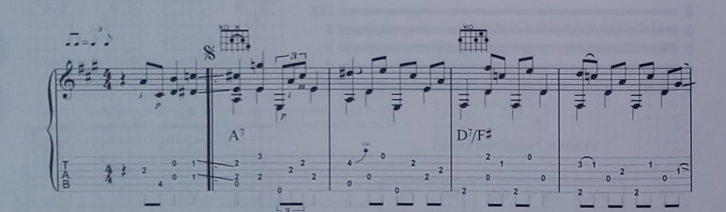
Elles permettent de passer d'un accord à un autre... On essaie d'imiter la contrebasse ! A ce moment-là, vous pouvez étouffer un peu moins pour les faire ressortir.

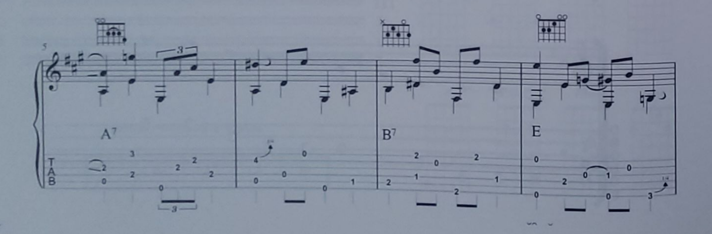
LES NOTES PIQUÉES

Elles donnent un côté moins métronomique au morceau. C'est un effet délicat à maîtriser, car il faut le "sentir" sous les doigts.
A vous de jouer !

François Sciortino

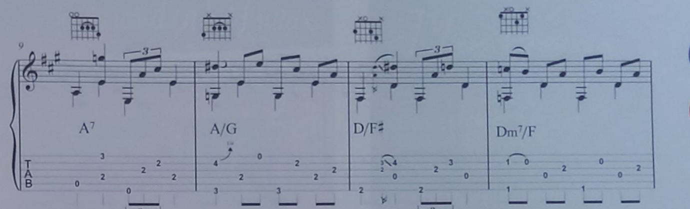
www.françois-sciortino.fr - sciortinofrancois@gmail.com

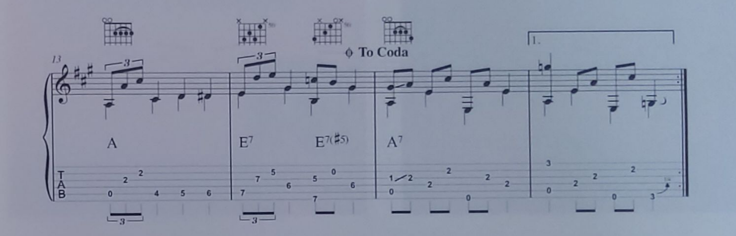


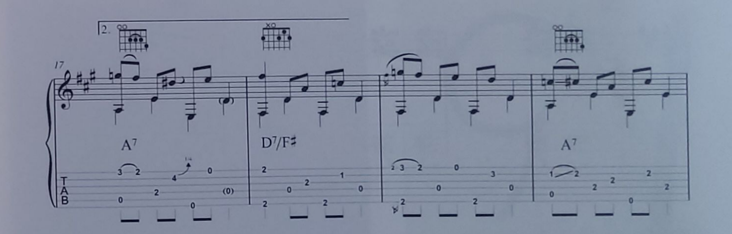


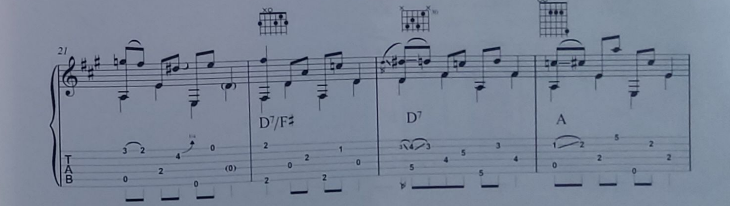


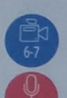


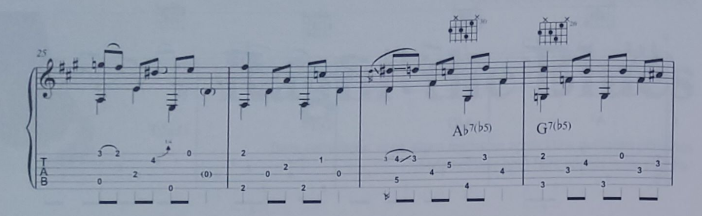


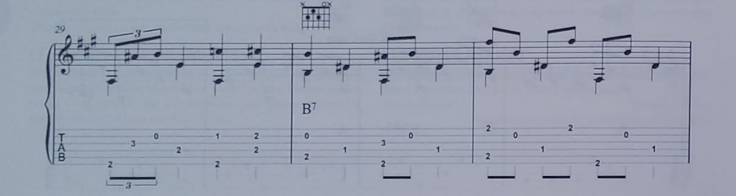


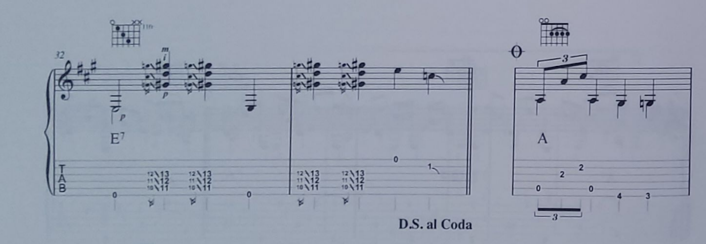


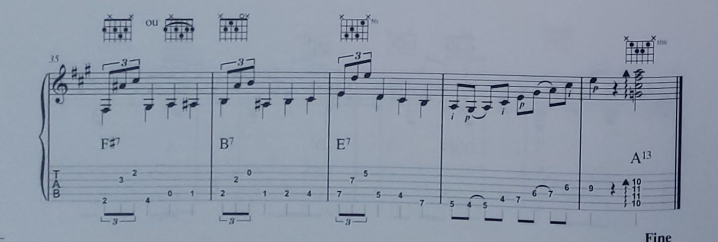



6-7
6-7


A♭7(♭5)
G7(♭5)


B7


E7
A
D.S. al Coda


ou
F♯7
B7
E7
A13
Fine

PAR GWEN CAHUE



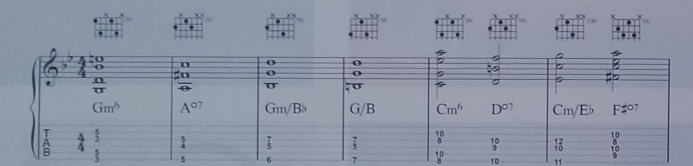
Blues mineur et montées chromatiques

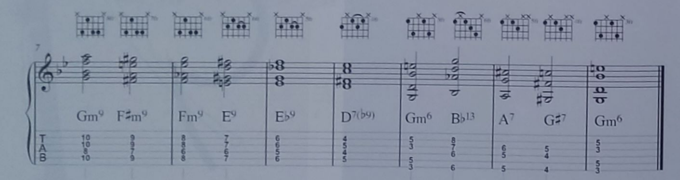
Voici une leçon de guitare manouche autour d'un concept que j'utilise beaucoup dans le style et qui permet une vision différente de l'improvisation : les montées chromatiques.

Il s'agit ici de prendre une grille d'accords, de partir d'une note et de chercher comment monter de manière chromatique en traversant chaque accord. Travailler de cette manière permet d'approfondir la connaissance de son manche à travers l'harmonie et de casser certains automatismes d'arpèges répétitifs que l'on entend souvent en jazz manouche. Cette méthode peut donner une sonorité classique à vos improvisations et permet de se créer des points d'ancrage très forts sur le manche.

Nous prendrons comme contexte un blues mineur en Sol, très apprécié des guitaristes manouches !

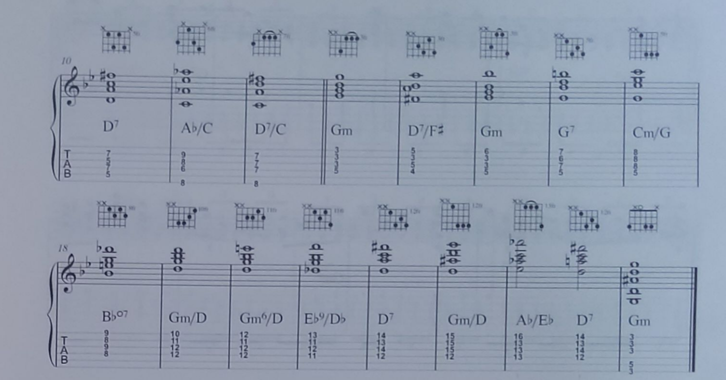
EXEMPLE 1 : GRILLE ENRICHIE



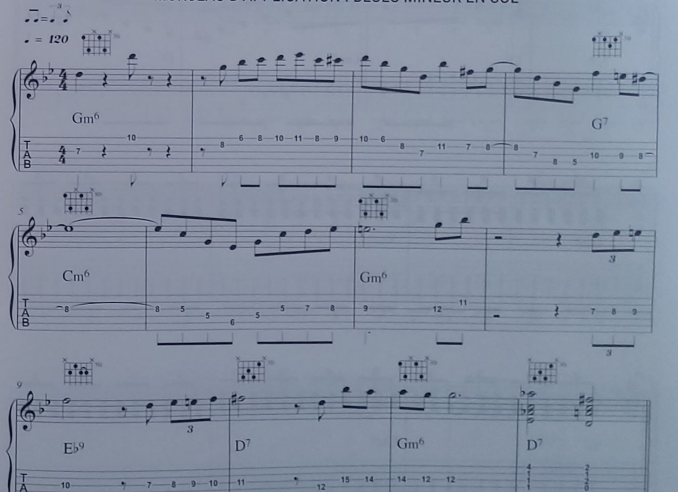


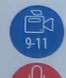
EXEMPLE 2 : GRILLE AVEC MONTÉE CHROMATIQUE

Gm G7 Cm Gm6 E♭9



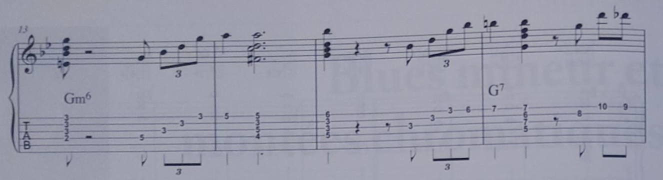
MORCEAU D'APPLICATION : BLUES MINEUR EN SOL

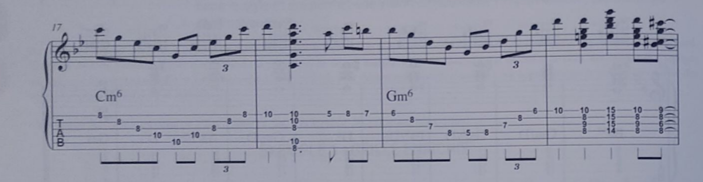


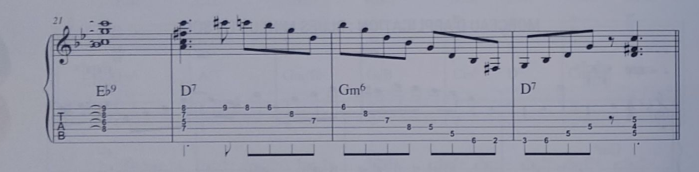


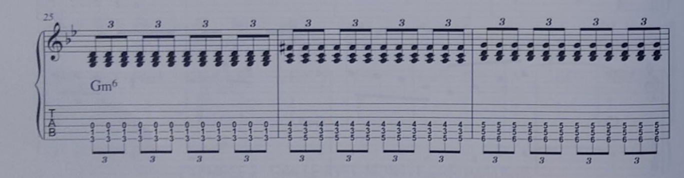


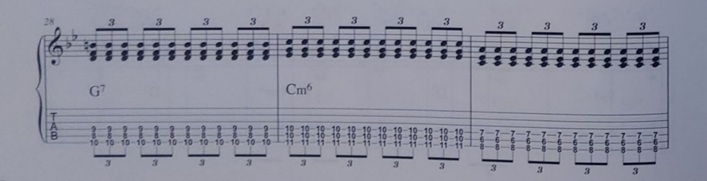




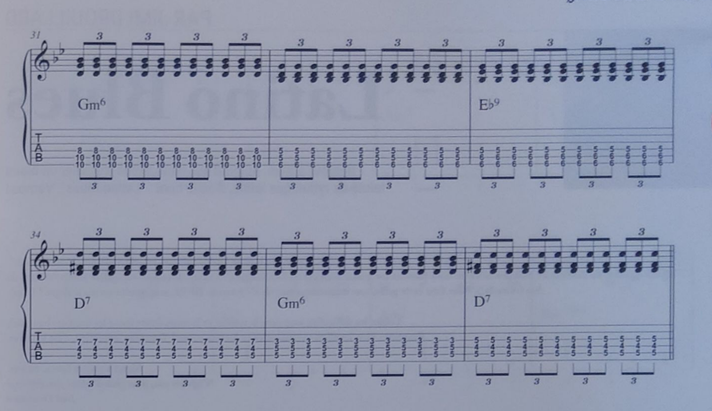




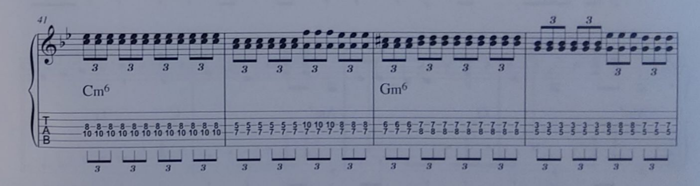




JAZZ MANOUCHE

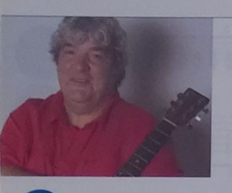


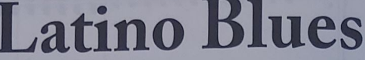




45
E♭9
D7
Gm6

PAR JIMI DROUILLARD





Bonjour à tous. Aujourd'hui, nous allons travailler un blues teinté de rythmique latine, d'où le nom : "Latino Blues". Vamos !

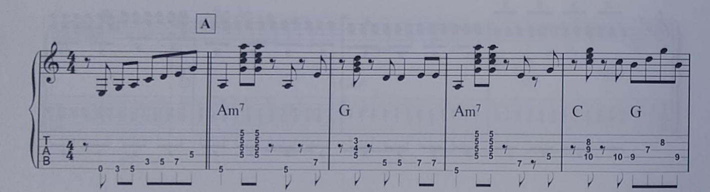
12-13

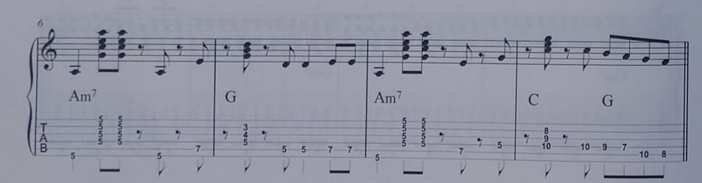
12-13

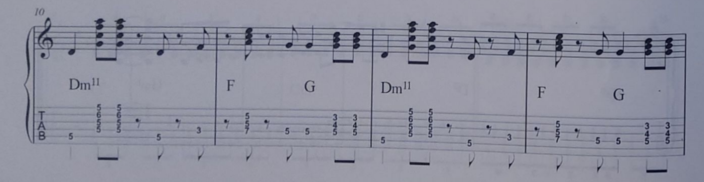
Ce morceau binaire fait 24 mesures et c'est en fait un "double blues". Nous sommes en Am sur les huit premières et nous passons sur quatre mesures en Dm (degré IV), avant de revenir sur quatre autres mesures de Am (miracle !). Pour finir cette grille, une montée qui part de F7 jusqu'au E7/9#, avec résolution sur le degré I (Am).

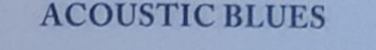
Toutes les difficultés sont dans le rythme et la main droite (pour les droitiers bien sûr). Respectez bien les allers-retours et ça va bien se passer ! Travaillez lentement, c'est le secret.

Merci à tous et bonne écoute.
N'hésitez pas, pour plus d'infos : *jimid@free.fr*
Jimi Drouillard



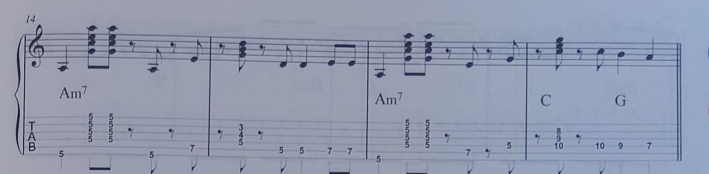


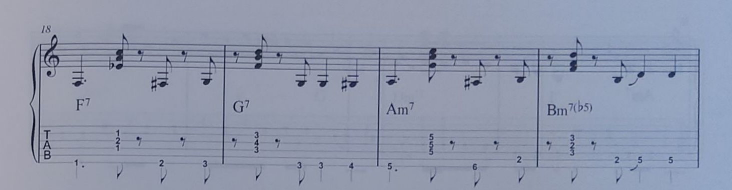


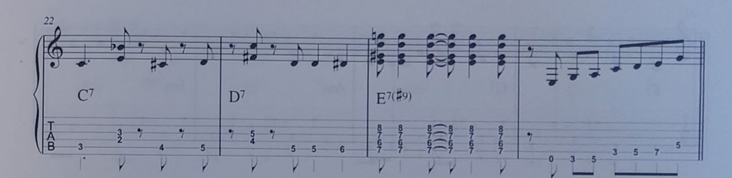


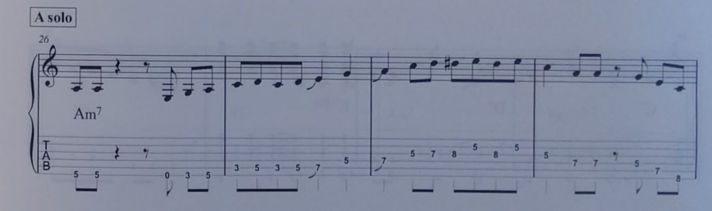
12-13

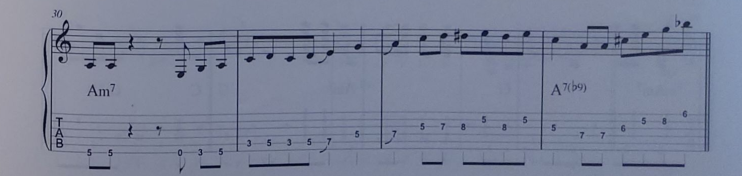
12-13

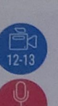


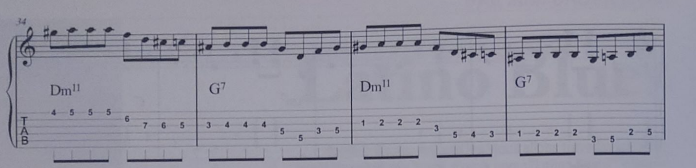


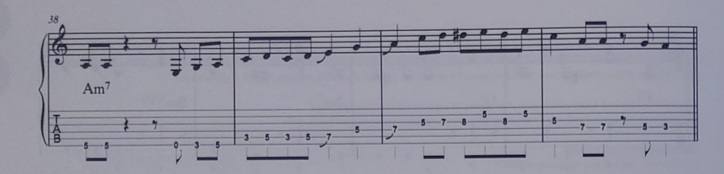


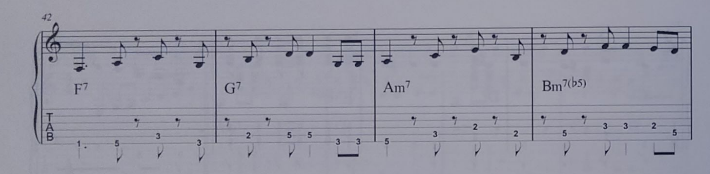


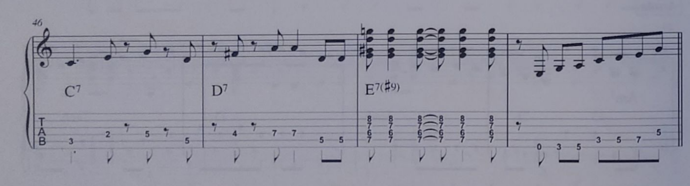


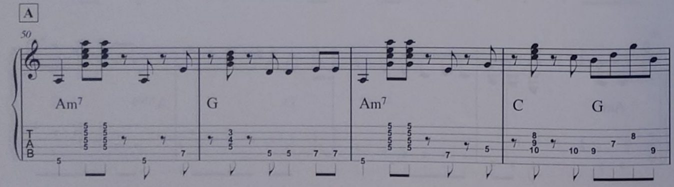

12-13
12-13

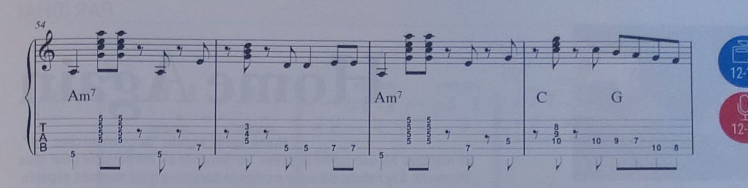

34
Dm11
G7
Dm11
G7
T
A
B

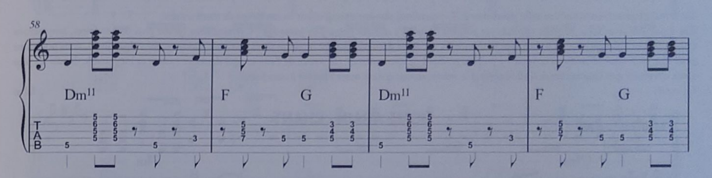

38
Am7
T
A
B

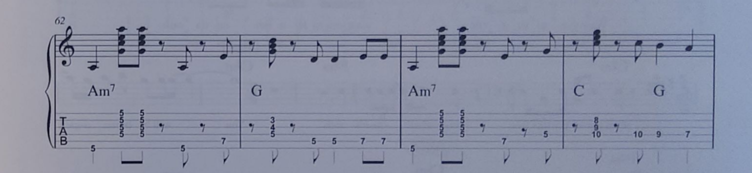

42
F7
G7
Am7
Bm7(♭5)
T
A
B

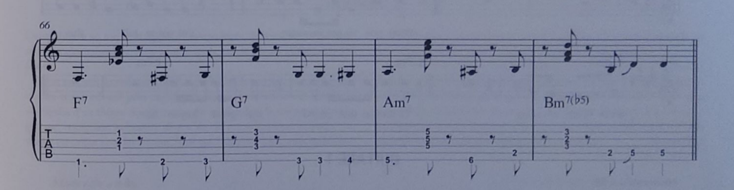

46
C7
D7
E7(♯9)
T
A
B

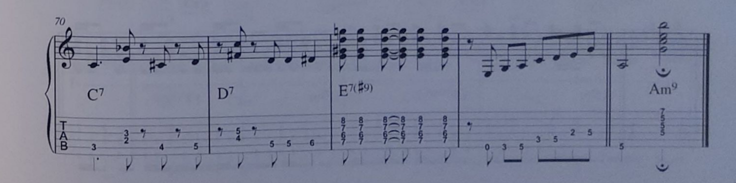

A
50
Am7
G
Am7
C
G
T
A
B


54
Am7
Am7
C
G
T
A
B
12-13
12-13


58
Dm11
F
G
Dm11
F
G
T
A
B


62
Am7
G
Am7
C
G
T
A
B


66
F7
G7
Am7
Bm7(♭5)
T
A
B


70
C7
D7
E7(♯9)
Am9
T
A
B

PAR IDHAI



Home Again

Home Again" signifie "de nouveau chez soi ".
Ce morceau est une forme de prière. Je demande s'il est possible pour nous de revenir à la nature, qui nous a créés et dont nous nous sommes séparés.

14-15

14-15

Ce titre, composé bien avant l'actuelle pandémie de Coronavirus, résonne étrangement en ces temps de confinement.
Est-il possible pour nous de sortir des rails sur lesquels on nous a mis dès notre plus jeune âge ? Certainement qu'aux yeux de nos frères, nous serons traités de fous ! Malgré tout, le jeu en vaut la chandelle, car en se déconditionnant de notre passé (avec ses guerres et ses culpabilités), nous pourrions peut-être bien nous identifier à ce qu'il y a au plus profond de nous-mêmes : la source de l'amour, qui demeure entière et inépuisable depuis les plus vieux souvenirs que l'humanité ait d'elle-même. Ce même amour qui est notre identité à mes yeux !
Le cœur…

Idhai

HOME AGAIN - CHANT

Moderate ♩ = 80

couplet

C#m — F#m

Want you to let it run want you to let it run ou- tta rails

C#m — F#m — refrain C#m

Want you to get this free some- where ou-tra rails You will be home a-gain

F#m — couplet 2 C#m

Want you to get in- sane i've got to tell this is

F#m — C#m — F#m

sweet home co-ming To feel in that proud the great key to be

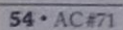
GUITARE 1

Moderate ♩ = 80

refrain

let ring

C#m — C#7(sus2) — F#m — F#7(sus2)







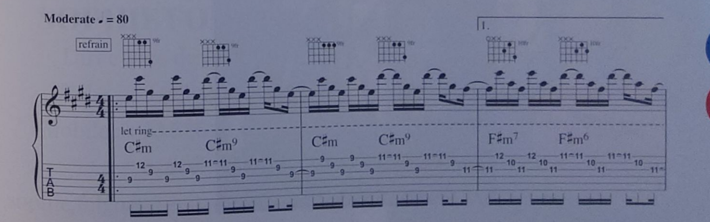
GUITARE 2

Cette ballade au ton nostalgique et tempo léger, de tonalité C# mineur, oscille majoritairement entre deux accords, soit le degré I (C#m) et le IV (F#m).

Tout est parti du riff épuré d'Idhai précédant le couplet, auquel j'ajoute triades et accords m7 pour enrichir. A cela s'est naturellement ajoutée la recherche d'un thème simple autour des triades dans le spectre aigu de la guitare, rejoignant la hauteur de son du riff précédemment entendu. Ce thème est utilisé pour les refrains, ainsi que l'interlude final, mais également en introduction avant même le premier couplet. Ce procédé rappelle un "retour aux sources" (d'où le titre !) lorsque le refrain retentit.

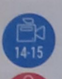
Sur l'interlude, Idhai emploie d'autres accords emprunts à la tonalité de C#m : A, E et B (respectivement degrés VI, III et VII), tous majeurs selon l'harmonisation de la gamme de C#m. L'accord de C fait office d'accord de passage pour amener le C#m (chromatisme de B à C#m).
Le thème du refrain, joué par moi-même, se calque parfaitement sur cette nouvelle cadence, comme expliqué dans la vidéo.

Nicolas Hoch







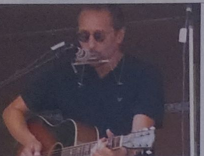


GUITARE 2 (SUITE)



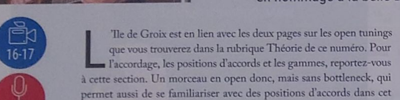


PAR CHRIS LANCRY



L'Ile de Groix

Salut à tous,
Ce mois-ci, un morceau en open de ré (Open D Tuning),
en hommage à la belle Bretagne et influencé par le ragtime (mais en plus lent).



L'Ile de Groix est en lien avec les deux pages sur les open tunings que vous trouverez dans la rubrique Théorie de ce numéro. Pour l'accordage, les positions d'accords et les gammes, reportez-vous à cette section. Un morceau en open donc, mais sans bottleneck, qui permet aussi de se familiariser avec des positions d'accords dans cet accordage. Lorsqu'on joue en open tuning, on laisse résonner beaucoup de cordes à vide, c'est ce qui fait le son et le charme de cette technique.

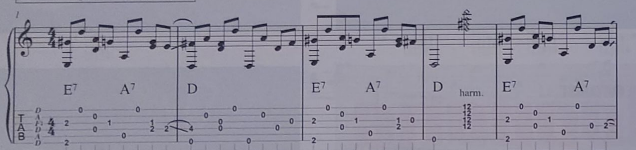
ACCORDS

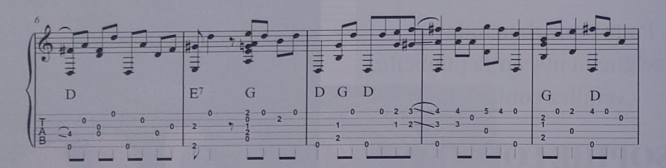
Les accords incrits au-dessus de la tablature sont écrits dans leur forme la plus simple, à trois sons et éventuellement avec une septième en plus. Je n'ai pas voulu compliquer l'information en écrivant le nom complet de certains accords, qui deviennent sus 2 ou sus 4, voire 11ème lorsqu'on laisse sonner une ou deux cordes à vide. A partir de la mesure 25, les accords ne sont plus écrits, car ce sont les mêmes que ceux de la partie A (mesures 1 à 16).

MAIN DROITE

Le fingerpicking est très simple et peut-être joué pouce/index ou pouce/index/majeur. Le pouce de la main droite ne fait pas dans le systématique et peut venir jouer en downstroke les troisième, seconde ou première cordes.

Keep on playin'!





D Bm F♯7 D E7 G A7 D

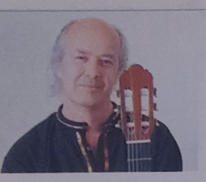
Bm F♯7 Bm E7 G A7 D E7 A7

D E7 A7 D harm. E7 A7 D

E7 G D G D G D D E7

A7 D G D E7 D

PAR NORBERTO PEDREIRA



18-19

18-19

Pôr do sol em Ipanema

(Coucher de soleil à Ipanema)

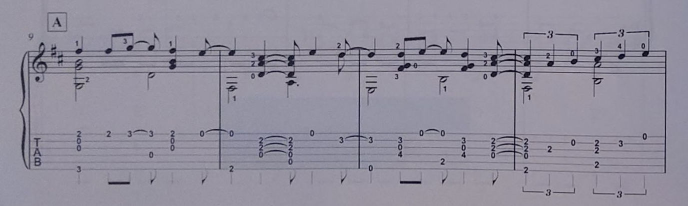
Cette composition est basée sur le rythme de la bossa nova, avec une accentuation particulière sur certains accords de l'introduction et de la coda.

La partition propose une version pour guitare seule. Sur la deuxième vidéo, vous trouverez une proposition d'accompagnement (avec défilé de la tablature), pour une guitare rythmique.

Ce *travail d'écriture* à deux (signé Jean-Marie Denquin et Norberto Pedreira) sera publié dans un nouveau recueil, *Mélodies partagées*, à paraître en octobre prochain chez L'empreinte mélodique.

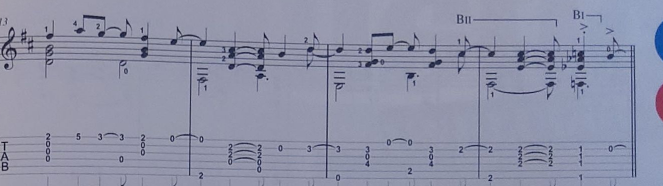


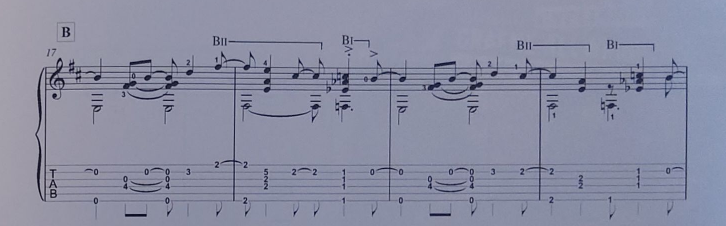


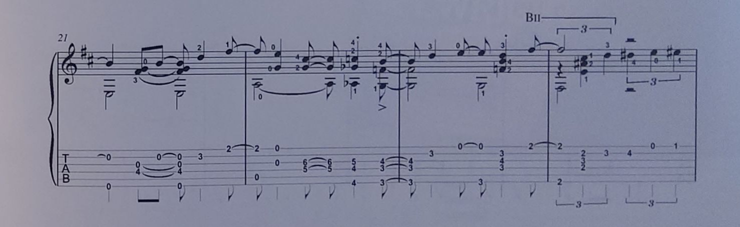


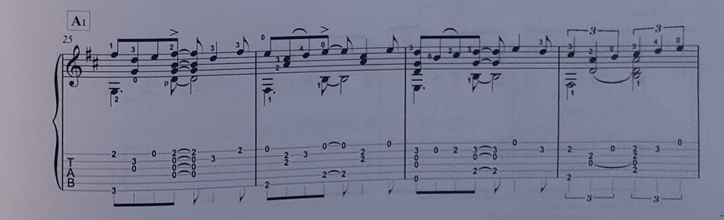
18-19

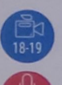
18-19










18-19
18-19


A2
BII
BI
TAB


B
BII
BI
TAB


BII
TAB

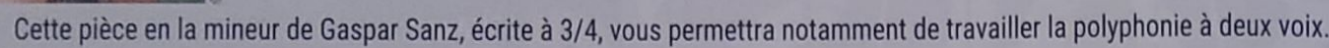

Coda
BII
TAB

PAR VALÉRIE DUCHÂTEAU


© Romain Bouet

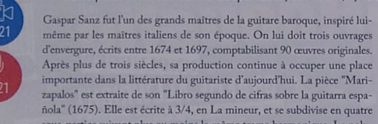
Marizapalos

de Gaspar Sanz (1640-1710)

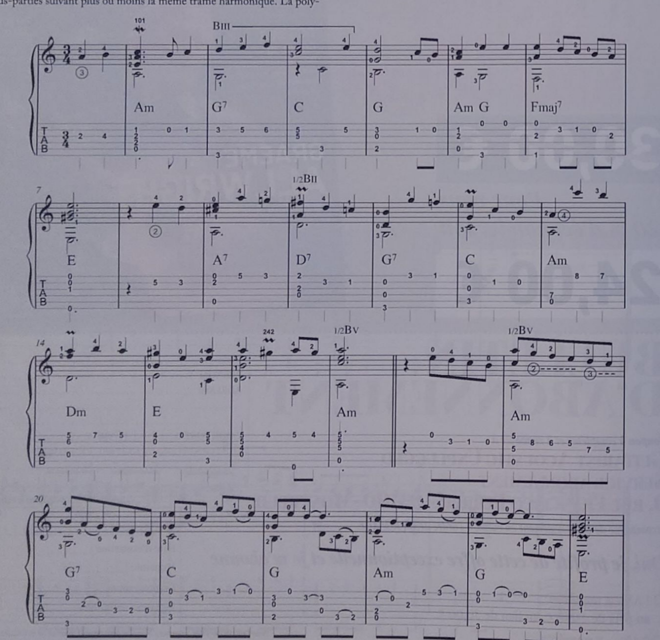

Cette pièce en la mineur de Gaspar Sanz, écrite à 3/4, vous permettra notamment de travailler la polyphonie à deux voix.

20-21

20-21


Gaspar Sanz fut l'un des grands maîtres de la guitare baroque, inspiré lui-même par les maîtres italiens de son époque. On lui doit trois ouvrages d'envergure, écrits entre 1674 et 1697, comptabilisant 90 œuvres originales. Après plus de trois siècles, sa production continue à occuper une place importante dans la littérature du guitariste d'aujourd'hui. La pièce "Marizapalos" est extraite de son "Libro segundo de cifras sobre la guitarra española" (1675). Elle est écrite à 3/4, en La mineur, et se subdivise en quatre sous-parties suivant plus ou moins la même trame harmonique. La polyphonie, à deux voix, est relativement simple et ne devrait pas poser de problème quant à la continuité des différentes voix. Un bon exercice consiste à chanter une voix et à jouer l'autre à la guitare. Comme le veut le style, il est toujours bon de réaliser les appogiatures qui viennent çà et là enrichir le discours musical. Aussi, soyez attentifs aux indications de doigtés qui précisent si l'appogiature se fait par le dessus ou le dessous.

www.valerieduchateau.com



20-21

20-21

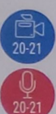
26
Am D7 G7 C

31
BI 1/2BIV 1/2BV
F Bm7(b5) E7 Am Am

38
G7 C E7 Am E

45
A D G C Bm7(b5) E7

52
1/2BV
Am G C Am F G C



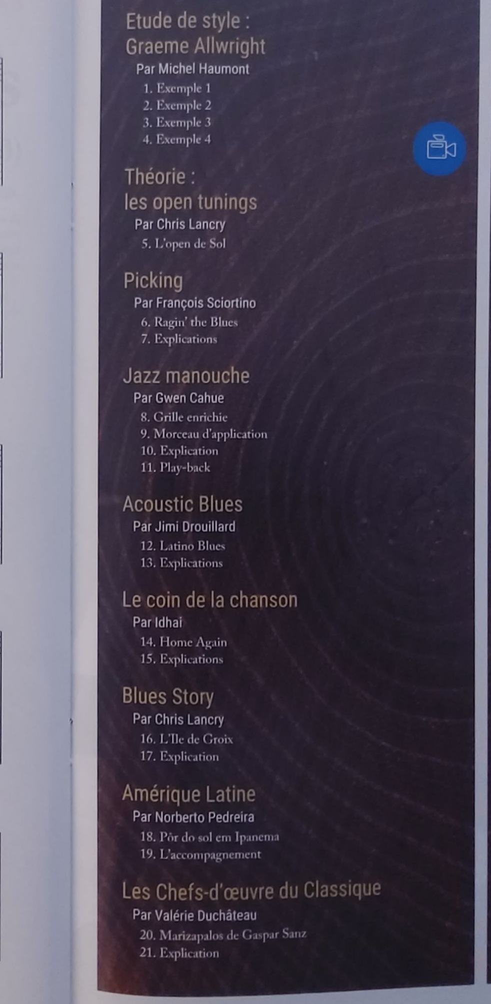
G F E A D G

C Am Bm7(♭5) E Am

Am G7 C Dm Am

Fmaj7 E A7 D7 G

Am Dm G E Am




Etude de style : Graeme Allwright
Par Michel Haumont
1. Exemple 1
2. Exemple 2
3. Exemple 3
4. Exemple 4
Théorie : les open tunings
Par Chris Lancry
5. L'open de Sol
Picking
Par François Sciortino
6. Ragin' the Blues
7. Explications
Jazz manouche
Par Gwen Cahue
8. Grille enrichie
9. Morceau d'application
10. Explication
11. Play-back
Acoustic Blues
Par Jimi Drouillard
12. Latino Blues
13. Explications
Le coin de la chanson
Par Idhai
14. Home Again
15. Explications
Blues Story
Par Chris Lancry
16. L'Ile de Groix
17. Explication
Amérique Latine
Par Norberto Pedreira
18. Pôr do sol em Ipanema
19. L'accompagnement
Les Chefs-d'œuvre du Classique
Par Valérie Duchâteau
20. Marizapalos de Gaspar Sanz
21. Explication

© Franck Hondus

NICOLAS PEYRAC

Si le chanteur aime désormais se produire seul en format "guitare-voix", c'est avant tout pour (re)donner à ses guitares toute la place au cœur de ses chansons et sa musique. Entretien exclusif avec un artiste qui manie la musique, le verbe et l'honnêteté artistique avec une même et rare franchise, et nous ouvre quelques-uns de ses flight-cases.

Olivier Rouquier

Il a contribué à écrire quelques-unes des très belles pages de la chanson française, dont le tube "So Far Away from LA", inscrit au grand livre des plus belles chansons françaises de tous les temps. Au fil de ses vingt albums, le chanteur a produit de nombreuses et sublimes chansons qui auraient mérité un éclairage tout aussi favorable. Doté d'une plume poétique et inspirée, qui l'a aussi conduit vers le roman et l'autobiographie, l'artiste, auteur-compositeur-interprète possède une voix, qui a toujours magnifiquement porté ses chansons, guitare acoustique en mains ou pas, dans une cohérence totale. Ce que l'on sait moins, c'est que Nicolas Peyrac est un passionné de guitares.

UN HOMME DES ARTS ET DES GUITARES

Poète et musicien, c'est aussi un photographe professionnel qui manie l'objectif avec le même talent. Un magnifique livre grand format présentant une vaste sélection de ses œuvres photographiques, accompagnées de textes, paraîtra en octobre chez Ramsay. Songwriter lumineux, auteur de chansons et de romans magnifiques, mélodiste hors pair, Nicolas Peyrac est aujourd'hui revenu à ses premiers amours : faire la route avec ses guitares et proposer des concerts guitare/voix, ses fameux "Acoustiques Improvisés ". Comme une boucle enfin bouclée, l'artiste est revenu à la simplicité d'hier pour exprimer le plus profond de sa sensibilité d'aujourd'hui. Sans artifice ni écran entre le public et lui.

Comment a eu lieu votre première rencontre avec la guitare ?

J'étais à l'époque au lycée français de New York. Je devais avoir 16 ans, un copain s'était mis à la guitare, et je me suis aperçu que cet instrument était un véritable aimant à filles ! Comme j'étais timide et réservé, et que par ailleurs j'écrivais des poèmes, je me suis dit que la guitare était vraiment faite pour moi !

Avez-vous pris de cours ?

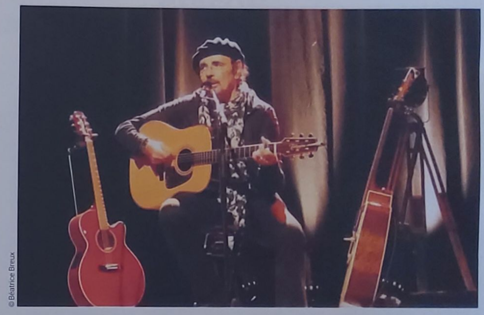
Non, j'ai appris tout seul à partir de la classe de la 4e. J'avais quelques bouquins avec des accords, des photos, des dessins, et j'essayais aussi de repérer ce que faisaient les guitaristes que je pouvais voir. J'en ai passé des heures et des heures à jouer, à m'user les doigts ! Arrivé en 1ère et en Terminale, j'ai bossé encore plus comme un taré sur le manche. C'est à cette époque que j'ai mis en place mon picking.

Pratiquez-vous encore aujourd'hui des séances de travail spécifique sur l'instrument ? Technique, gammes, rythmes…

Ah ça, non ! J'ai ma technique, mon univers sonore, ça me va bien ! Mais j'ai toujours exploré d'autres manières de faire résonner les cordes, notamment avec des open tunings. Dans un sens, je travaille, mais cela n'a pas de dimension technique, c'est plutôt de la création ; je cherche des accords, je regarde de temps en temps les vidéos de Jean-Félix Lalanne, mais je me dis : *"Même pas en rêve pour moi !"* J'essaie aussi, de temps en temps, de reprendre des chansons de James Taylor, mais à ma sauce, ça me permet de découvrir de nouveaux accords, des enchaînements auxquels je n'ai jamais pensé…

Vous semblez beaucoup utiliser ces accordages alternatifs, les fameux open tunings…

J'ai eu une phase durant laquelle je ne supportais plus la guitare "normale", alors j'ai cherché d'autres façons de jouer, sans savoir que beaucoup d'autres guitaristes et chanteurs pratiquaient cela depuis longtemps ! Ça m'a ouvert de nouveaux horizons incroyables ! Depuis ce temps, j'utilise trois open, dont celui de Do et de Sol, mes plus fréquents, puis un 3e, à ma façon. C'est très inspirant. Vous placez les doigts d'une certaine manière, et il se passe toujours quelque chose d'intéressant, avec des résonances incroyables. En mettant un capo, cela accroît encore plus le potentiel.



© Béatrice Breux

"UN DÉCLIC S'EST PRODUIT AVEC L'ACHAT EN 2006 DE MA TAKAMINE TAN16, À LA MORT DE MON PÈRE. CE MODÈLE M'A REDONNÉ LE GOÛT DE LA GUITARE."

Comment expliquez-vous cette relation particulière avec la guitare ?

Je suis passionné, et même de plus en plus passion-né par la guitare ! Il y a une longue période durant laquelle j'étais passé aux synthés, piano, etc. Et, petit à petit, je suis revenu la six-cordes. Un déclic s'est produit avec l'achat en 2006 de ma Takamine TAN16, à la mort de mon père… Ce modèle m'a redonné le goût de la guitare. Pendant longtemps, je pensais Gibson, Martin, mais depuis cette Takamine, j'ai découvert un autre univers acoustique. Ça sonne !

Aujourd'hui, vous vous produisez seul, entouré de trois guitares. Est-ce un choix artistique lié à cette passion ?

Pendant des années, j'ai été totalement frustré de ne pas entendre ma guitare sur scène, avec notamment la batterie en plein dans la tête… Même avec une équipe de quatre musiciens hyper talentueux et un ingénieur du son remarquable, la guitare est toujours planquée et noyée dans l'ensemble. Le déclic définitif a eu lieu il y a deux ans : je dînais avec mon chef d'orchestre qui était venu assister à l'un de mes premiers concerts "Les Acoustiques Improvisées". Il m'a déclaré avec une grande franchise et honnêteté : *"Tu vois, après t'avoir entendu ce soir, je m'aperçois qu'on ne sert à rien ! Ça fait vingt ans qu'on ne sert à rien ; ce que tu fais avec ta voix et ta guitare suffisent ! Ajouter autre chose, c'est casser toute cette magie"*. En fin de compte, je suis passé par toutes les phases : seul avec ma guitare, puis avec des orchestres, des groupes, entouré de technologies diverses et variées, voire de l'informatique, et je me retrouve finalement aujourd'hui seul sur scène avec une guitare qui fait mon bonheur !

Comment choisissez-vous vos guitares ?

Je n'ai jamais eu de règle, à part pour ma première Martin que j'ai attendue un moment avant de pouvoir l'acheter. Pour les autres, ce sont des hasards, des conseils…

Vous pratiquez beaucoup le jeu en arpèges. Et le médiator dans tout ça ?

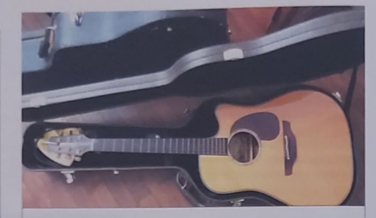
(Grands éclats de rire) Tu es fou ! Je suis totalement in-ca-pable de jouer avec un médiator ! Je fais trois allers-retours et je le perds dans la caisse, il s'envole, je le tiens à l'envers… Non, ce n'est vraiment pas pour moi ! J'ai développé mes arpèges et mon picking, je fais le strumming avec les doigts, c'est ainsi que j'aime jouer les accords, ça m'ouvre beaucoup d'horizons. Et c'est ainsi que mes guitares sonnent le mieux.

TAKAMINE
EG 540C

"C'est une Takamine sans prétention qui date de mon séjour à Montréal, je l'ai payée 1000 dollars à l'époque. Les bois sont très beaux, la finition rouge somptueuse. Je l'utilise en open tuning, elle marche bien dans cette configuration et je la trouve facile à jouer. Bien amplifiée, elle a une bonne sonorité pour la scène."

Les séries "G" évoquent avec beaucoup d'à propos l'esprit des modèles japonais, dans des versions bien plus sages pour le porte-monnaie. Ces Takamine "Class Eco" se taillent un beau succès au fil des décennies grâce à la qualité de leur fabrication. L'EG 540C est apparue en 2009, la caisse de taille NEX en érable flammé, le coloris rouge translucide et le préampli TK4NT constituaient ses caractéristiques majeures.





TAKAMINE
TAN16COV

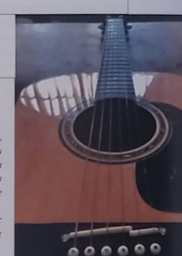
"J'ai eu cette guitare à l'époque de la disparition de mon père. Sa sonorité est très inspirante. Je la joue un peu moins depuis que j'ai la PD7D, mais je conserve un attachement très fort pour cette Takamine… Elle m'a remis les mains sur le manche."

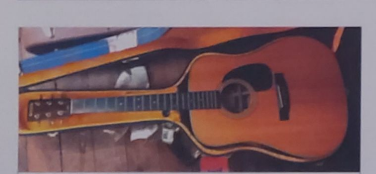
Il s'agit peu ou prou du modèle précurseur de la P7D, qui placera la barre plus haut en affichant une classe bien plus élevée encore,et un préampli CoolTube passé en version "3".

TAKAMINE
P7D Gloss

"La P7D est arrivée à la maison il y a quelques mois seulement. Ce fut un vrai coup de foudre ! Elle est magnifique, la lutherie est sublime, et quel son ! C'est vraiment la guitare dont je rêvais sans savoir qu'elle existait. Je la joue tous les jours, je passe toutes mes matinées ou presque à composer et écrire des chansons dessus. Je dois avoir mille mémos vocaux dans mon téléphone. Tous les matins, je prends la guitare, j'ai toujours un truc qui me passe par la tête, et qui va forcément servir à un moment ou un autre. Ça s'accumule ! J'ai trois albums d'avance et des centaines de textes et musiques de côté. C'est la guitare qui provoque tout cela ! Je forme un tout avec elle. Elle possède le genre de manche que j'aime beaucoup, un 44,45 mm de largeur qui me convient parfaitement et son préampli est formidable."

Modèle "5 étoiles", la P7D possède de très sérieuses références. Cette guitare est 100 % "Made in Japan", issue de l'atelier historique de la marque. Sommet de la série Professional, la P7 Dreadnought aux sublimes essences d'épicéa et de palissandre sait charmer l'ouïe, la vue, le toucher, avec une même magnificence.





SADA 1973

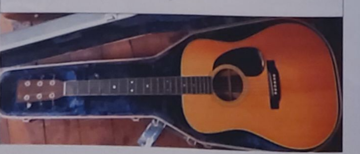
"Ma première folk ! Le dos est en trois parties, comme sur l'originale Martin. Je l'ai achetée en France. A l'époque, je n'avais pas les moyens de me payer une vraie dreadnought Martin, la guitare dont je rêvais. Alors, j'ai choisi cette copie Sada, de très bonne qualité au demeurant. Pour la petite histoire, c'est la guitare avec laquelle j'ai enregistré "So far Away from L.A."

Copies économiques de célèbres Américaines, les Sada étaient fabriquées à Nagoya par le luthier Sadao Yairi, cousin de Kazuo Yairi, qui allait pour sa part connaître le succès avec les guitares Alvarez Yairi. Le modèle Sada de Nicolas date de 1973 et porte le numéro de série 770.

MARTIN
D-35 (1976)

"Evidemment, j'ai longtemps rêvé de jouer sur des Martin ! D18, D28, D35, autant de noms mythiques. J'ai cette D35 qui m'a été offerte par Philippe Constantin (producteur chez EMI, Philippe Constatin fut un exceptionnel découvreur de talents, ndlr). *Je ne m'en sers plus trop, maisje l'ai beaucoup jouée. A l'époque de mes débuts, tout le monde jouait dessus. Le son Martin, c'est quelque chose tout de même ! Même si ce n'est pas fréquent, quand je ressors et rejoue la D35 ou la MK81 Gibson, je me dis :* "Wouhaa, quand même !"

Si la D35 de Nicolas a besoin d'un bon réglage et d'un recollement du pickguard, elle n'en demeure pas moins dans un excellent état. Après 44 ans de bons et loyaux services, quel son !



GIBSON
Chet Atkins (cordes acier et nylon)

"Cette Chet Atkins nylon blanche vient d'un magasin de Los Angeles. Je m'en sers sur quelques chansons seulement. Celle à cordes acier (en photo) *est totalement liée à ma première Ovation. Francis Lalanne a appris que c'est moi qui avais la guitare sur laquelle son frère avait appris à jouer. Dans les années 90, il m'a demandé quel modèle j'aimerais avoir en échange de cette fameuse Ovation, qu'il voulait offrir à Jean-Félix. Admirateur de Sting et le voyant alors souvent jouer une Gibson Chet Atkins, j'ai évoqué ce modèle sans croire une seconde qu'il allait poursuivre son idée. Le 25 décembre qui suivit, Francis sonnait à ma porte :* "Je peux avoir la guitare de Jean-Félix ?" *Mais il oublie la guitare dans le coffre du taxi ! Il passe la nuit à chercher le bon taxi pour récupérer la guitare qu'il avait mis vingt ans à retrouver afin de l'offrir à son frère !"*

La Chet Atkins connut son heure de gloire dans les années 80 en raison de ses aptitudes à affronter la scène et ses contraintes techniques (feedback) sans aucune difficulté : c'est une électro sans caisse. Mark Knopfler aidera grandement à populariser la version nylon par l'utilisation qu'il en faisait en concert sur "Private Investigations".





GIBSON
MK81

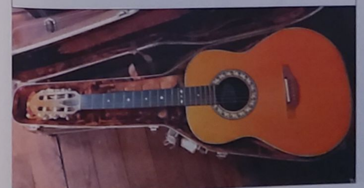
"Lors d'un séjour à Los Angeles début 1980, en me baladant sur Sunset, je suis rentré faire un tour à Guitar Center et suis tombé en admiration devant cette folk sublime, un vrai coup de foudre ! Regarde cette nacre, cette finition, c'est magnifique ! On peut l'entendre sur "From Argentina to South Africa"."

Apparue en 1975, la MK est une flat- top qui connut une courte vie. Elle ne ressemblait à aucun autre acoustique Gibson. C'est peut-être pour cela qu'elle ne rencontra pas le succès escompté, et la maison américaine d'arrêter rapidement la production après trois petites années de commercialisation. Riche en innovations et en nouveautés techniques et esthétiques, la MK81 heurta les guitaristes, pour qui Gibson acoustiques signifiait J45, Hummingbird et SJ200.

OVATION
Folklore (1975)

"J'ai eu ma première Ovation – qui n'est pas celle-ci – vraiment par hasard. C'était en 1976, lors d'une tournée à Marseille. Mon Ovation a été cassée, je vais donc dans un magasin en acheter une autre pour continuer la tournée. Dans la boutique, il y avait une Folklore avec un manche assez large, comme je les aime, je suis donc reparti avec. Pour la petite histoire, c'est la guitare sur laquelle Jean-Félix Lalanne venait d'apprendre à jouer en s'installant des heures durant dans la boutique, avec l'autorisation du patron."

Cette Ovation Folklore était très prisée par les joueurs de picking, fils spirituels de Marcel Dadi bien sûr, en raison de sa largeur de manche plus importante que les Standard. Remarquez aussi la tête ajourée !





MARTIN & OVATION
12 cordes

"Ce sont des guitares que j'ai eues un peu par hasard, mais je ne les ai jouées que très occasionnellement et je ne les utilise plus du coup. Aujourd'hui, je ne suis plus capable de jouer de la 12 cordes, ça me fatigue à tous points de vue… Rien que l'accordage me fatigue !"

www.bertrandmusic.fr

PIERRE BERTRAND

Modèle Archtop



PARÉE À TOUTE ÉPREUVE !

Installé à Issoire (63) depuis 1996, Pierre Bertrand s'est fait connaître comme un spécialiste de la guitare folk. La collaboration avec son fils Nils, qui le rejoint à l'atelier à partir de 2014, aboutit notamment à la création de ce superbe modèle archtop acoustique.

Max Robin

C'est son amour de la guitare, spécialement à travers sa passion pour la musique folk (John Renbourn, Bert Jansch…), qui conduira Pierre à embrasser le métier de luthier. Auparavant, le contact avec un oncle ébéniste (qui lui passera le "virus" du travail du bois) et la présence d'un environnement favorable (le magasin de ses parents, où il "décroche" une guitare à l'âge de 12 ans) auront notablement "préparé le terrain". Pierre commence donc en autodidacte, avec les bouquins (en anglais !), comme beaucoup de collègues de sa génération. *"On apprend le métier à ses dépens*, explique-t-il, *les erreurs sont payées cash !"* C'est donc *"avec le temps"* qu'il va se former, en prenant soin d'*"écouter les guitares"*, et en n'hésitant pas si nécessaire à aller voir un de ses aînés, tel Marc Boluda. En 1996, Pierre décide de conjuguer sa passion et son savoir-faire en s'installant officiellement à Issoire (dans l'ex-magasin de ses parents). Si le luthier ne refuse évidemment aucune des commandes qui peuvent lui parvenir (électriques, manouches, classiques…), les guitares acoustiques constituent son terrain de prédilection.

C'est dans cette optique qu'il aborde la création de ce modèle archtop de 16 pouces ½ (format Benedetto), pour répondre à la commande d'un client. Spécialiste du design, son fils Nils interviendra dans l'élaboration des formes (notamment le dessin des ouïes) et la définition de l'équilibre général de la guitare. C'est d'ailleurs cette unité esthétique qui frappe lorsqu'on découvre cet instrument : élégance des lignes, forme personnelle des ouïes, sobriété et raffinement du "tout bois" (cordier, chevalet, pickguard et cache-trussrod en amourette). En mariant l'érable ondé (pour le dos, les éclisses, le manche et le binding de corps et de touche), l'épicéa du Jura (pour la table) et l'ébène (touche et placage de tête), le luthier convoque des valeurs sûres tout en rehaussant l'originalité de son accastillage et la palette des nuances (matières, textures et coloris cohabitent ici le plus harmonieusement). Pourvue de mécaniques Grover chromées et d'un micro flottant double bobinage (choix à la demande, par exemple Benedetti - ou Häussel, en l'occurrence, pour le modèle testé), la belle est parée à toute épreuve.





RESPECT ET RICHESSE DU TIMBRE

Avant de la prendre en mains, précisons que la table de cette archtop fait l'objet d'un traitement différencié (plus épaisse au milieu, très fine sur les côtés), afin de favoriser la projection et la richesse harmonique, le luthier ayant opté pour un barrage en X (paramètre bien entendu modifiable à la demande). C'est d'ailleurs en jouant sur ces trois facteurs déterminants : épaisseurs de la table, barrage et volume des ouïes (ce dernier permettant d'ajuster la fréquence de résonance basse de la guitare), que Pierre répond aux exigences de ses clients en matière de sonorité, adaptant chacune de ses guitares aux attentes de son futur (et heureux !) possesseur. Dans tous les cas, le respect et la richesse du timbre de l'instrument prévalent, en ne les sacrifiant jamais aux (éventuels) impératifs de puissance ! Pour autant, ce qui distingue cette archtop, dès qu'on se met à égrener quelques notes ou accords, c'est son indéniable caractère acoustique. Par sa réactivité sonore dans tous les registres (grave, médium ou aigu) comme par ses capacités de projection, l'Archtop de Pierre Durand se comporte comme un véritable instrument acoustique, doté d'une personnalité autonome, en rien "bridée". Il ne sera donc pas nécessaire de la brancher pour en goûter toute la (les) saveur(s). Dès qu'on l'étrenne (en toute confiance et en tout confort), la belle ne manquera pas de vous séduire et de vous embarquer, cette "jazz" pouvant au besoin articuler en souplesse quelques accents "gypsy". Pour "faire la pompe" ou accompagner, elle suivra en effet sans broncher ! Sur l'exemplaire testé, Pierre a installé un micro allemand (Häussel), destiné à reproduire l'image sonore la plus claire possible. Qui affectionne le côté "dark" des jazz (à la Pat Metheny ou à la Jim Hall) devra jouer, une fois branché, avec le potard de tonalité (accessible, comme celui de volume, sous le pickguard), pour en limiter la brillance. Mais si l'on a envie de "lâcher les lions", la Bertrand ne se fera pas prier, le grain particulièrement expressif de la bête se trouvant restitué dans toute sa dimension, magnifié avec une belle opulence par le système d'amplification (ampli à lampes recommandé !).

Evidemment, l'excellence a un prix (6500 euros), amplement justifié ici, vu la qualité du travail et le service proposé par le luthier.



SITE : WWW.BERTRANDMUSIC.FR



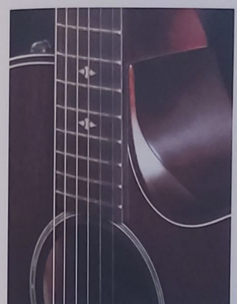
2020, ANNÉE



?

La maison californienne annonce des nouveautés marquantes pour les mois à venir. Nous avons testé en exclusivité trois modèles issus de gammes différentes afin de jauger et juger de l'intérêt de cette cuvée qui restera assurément dans les annales du genre. Magistrales ? Réponse.

Jacques Balmat



TAYLOR
324ce Builder's Edition

L'ORIGINALE

Ce modèle est à plus d'un titre une exception ! Il s'agit en effet d'une guitare qui réunit un ensemble de caractéristiques jamais assemblées auparavant, fût-ce sur une référence très haut de gamme de la maison californienne.

La 324ce jouit de spécificités jusqu'alors réservées aux modèles "haut de gamme". Ainsi, cette nouvelle unité de la série 300 bénéficie du fameux "armrest", ce pan incliné élaboré au niveau de l'éclisse supérieure pour éviter la cassure de l'avant-bras sur le bord de la caisse. Il y a ensuite ce pan coupé diaboliquement ergonomique grâce à une double découpe biseautée, qui ouvre une voie royale à la main gauche tout un procurant un délicieux agrément esthétique. La taille de caisse est de type Grand Auditorium, format propriétaire de Taylor et symbole d'une réussite extraordinaire, tant sur le plan sonore que commercial. Longtemps, la "GA" fut l'étendard et le symbole de la maison, et qui lui colle encore aux cordes malgré un gros flight-case d'innovations techniques des plus remarquables au fil de quatre décennies.

CLASSE ÉCO ?

La gamme "300" est la série la moins onéreuse des Californiennes, le premier palier des guitares "Made in El Cajon, CA", situé juste au-dessus des 100 et 200 issues des ateliers mexicains de Tecate, qui n'est pas uniquement la ville de la fameuse bière du même nom ! Evoquer la perfection de la fabrication Taylor revient à convoquer l'euphémisme, alors passons tout de suite sur le sujet. La finition satinée ("Silent Satin" dans le texte) procure une belle douceur pour le toucher, mais aussi pour la vue. Le coloris Tobacco Kona Burst est sublime et sublimé par le fini, qui ne présente pas le défaut du genre souvent rencontré : le "son" dégagé par le toucher. Le Silent Satin porte bien son nom ! L'absence de tout angle saillant renforce la sensation de grande douceur tactile.

- On aime : la très qualité générale, à tous niveaux.
- On regrette : pas de choix de coloris/finition, c'est une série limitée, prix justifié, mais un peu inamical tout de même...

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 9
- Son électro : 10
- Rapport qualité/prix : 10



UN MODÈLE TRÈS URBAIN

Entièrement réalisée en bois massifs, la 324 présente une table en acajou et, totalement inédits, un fond et des éclisses en frêne. Il s'agit d'une espèce de frênes plantés depuis plusieurs décennies dans des villes américaines. Robert Taylor a eu l'idée de mettre en place un vaste plan de ressourcement spécifique et durable, afin d'offrir une "seconde vie" aux arbres concernés, plus noble qu'un débit pour bois et/ou granulés de chauffage, copeaux de jardinage, voire un lent pourrissement sur une aire de stockage… Au terme d'un vaste programme de recherches et de tests, ces essences nommées "Urban Ash", s'avèrent particulièrement efficientes en termes de vibrations, et donc d'efficacité acoustique, lorsqu'associées à de l'acajou et utilisées en version Grand Auditorium. Il en découle une sonorité aux médiums très définis, des aigus brillants et légèrement compressés, alors que les graves présentent une assise solide caractérisée par un son légèrement diffus et "chaud". Grâce au registre médium vraiment caractéristique, la 324ce présente une même aisance dans des genres aussi distants que le jeu en rythmique et le fingerpicking. Branchée, la 324ce montre un visage plein de charme, sa voix est chaude, après une attaque de note précise, avec un piqué clair pour aller s'infuser dans la tenue qui prolonge des harmoniques riches et multiples.

NUMBER ONE !

Barrage V-Class, chevalet Curve Wings, repères de touche Compass… Cette édition très spéciale embarque les dernières nouveautés techniques. Par contre, Taylor reste sur ses fondamentaux les plus éprouvés en ce qui concerne le manche : un profil typique, l'archétype du manche moderne à l'aube des années 90, qui reste à ce jour un modèle et une référence dans l'univers de la guitare folk. Le profil Taylor est désormais imité, copié, sans doute égalé, mais encore jamais dépassé. Il va sans dire, mais encore mieux en l'écrivant, que cette guitare est une parfaite réalisation qui remplit tous les critères de la guitare ultra pro, susceptible de séduire avec un même élan le pratiquant amateur exigeant comme le mercenaire passionné. Son équilibre entre l'attrait esthétique indéniable, la qualité de son offre sonore (acoustique et électro) et son agrément de jeu en font tout simplement l'un des top modèles des nouveautés Taylor 2020. Nous la plaçons en ce qui nous concerne sur la toute première marche du podium. Gageons que cette série spéciale "Builder's Edition" sera suivie d'une version standard, plus abordable, mais malheureusement certainement dépourvue de certains attributs qui font tout le charme et l'intérêt de cette version, ô combien convaincante.

- Prix : 3299 euros, prix public conseillé
- Style : Grand Auditorium, pan coupé, électro
- Table : acajou massif
- Fond et éclisses : frêne "Urban Ash" massif
- Manche : acajou
- Touche : ébène du Cameroun
- Largeur au sillet de tête : 44,5 mm
- Largeur à la 12e case : 54 mm
- Mécaniques : Gotoh 510 en laiton
- Préampli : Taylor ES2. Volume, basses, aigües
- Etui/housse : etui Taylor Deluxe
- Version gaucher : non
- Production : USA
- Site : www.taylorguitars.com

TAYLOR
816ce Builder's Edition

LA CLASSIQUE MODERNE

Nouveauté 2020 comme il se doit, cette 816 est également la toute dernière contribution du fabricant à sa série 800, la plus célèbre d'entre toutes, puisqu'elle abrite la désormais légendaire 814, passée au rang de modèle de référence marquante dans le grand livre de l'histoire de la guitare western. Que de chemin parcouru depuis l'introduction de la toute première 814 !

DES LONGUEURS D'AVANCE

La 816ce Builder's Edition 2020 représente l'un des modèles les plus évolués à ce jour. Andy Taylor nous explique sa démarche : *"Je me suis penché sur le format Grand Symphony, qui possède des propriétés acoustiques remarquables. J'ai cherché à aller encore plus loin dans la qualité sonore, mais aussi dans la qualité de jeu proposée par la guitare"*. La 816ce 2020 fait donc peau neuve. Cela consiste à un remodelage complet de la caisse. Le barrage V-Class y prend une place de choix bien sûr, puisque c'est lui qui va concentrer l'efficacité "motrice" de l'instrument en assurant la gestion des vibrations issues des cordes et transmises à la table par le chevalet.

OPTIMISATION OPTIMALE

Andy Powers a choisi l'épicéa Lutz afin de magnifier les fréquences graves, chaudes et précises. Cette essence est une hybridation naturelle du Sitka et de l'épicéa blanc, pour des "résultantes sonores" qui concilient les avantages des deux espèces, et au final un son qui rappelle fortement celui procuré par un épicéa des Adirondacks. Chaque pièce de l'instrument a été repensée et redessinée, chaque opération de fabrication a été revue pour optimiser les process de fabrication afin de repousser et augmenter encore autant que faire se peu la qualité générale de l'instrument et la perfection des menus détails et autres points de finition. La 816ce 2020 bénéficie ainsi qu'un pickguard en ébène, de mécaniques Gotoh remarquables de stabilité et d'agrément esthétique.

- On aime : le "Soundport ", la qualité des bois et le son Taylor
- On regrette : pour les allergiques, le son Taylor...

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 9
- Son électro : 10
- Rapport qualité/prix : 8



OUVERTURE SONORE

La 816ce conserve l'agrément de jeu exemplaire de la maison en termes d'ergonomie du manche, et si la caisse ne présente pas un pan incliné au niveau de l'éclisse supérieure, elle propose la nouvelle découpe double avec évent, le Soundport Cutaway. Cette ouverture constitue une source sonore supplémentaire à double fonction : permettre une bonne perception sonore à l'instrumentiste lui-même et offrir une ouverture spatiale élargie à l'auditoire. Le résultat est, dans les deux cas, probant. L'accès à toutes les cases est total et sans aucun effort particulier. Associé au Lutz, le palissandre vient reconstituer le duo noble de la guitare folk, pour une sonorité des plus riches, magnifiquement timbrée et riche d'harmoniques multiples qui tendent à se faire entendre comme sur un piano.
Comme on s'y attend, le système électro s'accommode parfaitement de cette nouvelle lutherie. Les basses peuvent être absolument énormes, les bas-médiums décoiffants ! Alors mieux vaut opérer un réglage "droit" des EQ du système d'amplification et travailler la courbe avec les deux potentiomètres installés à bord de la guitare. En tout cas, voilà un son électro qui ne manque ni de punch ni de réalisme ! Il s'inscrit pleinement dans l'esprit général du modèle. Voilà encore une nouvelle belle réalisation que cette 816ce. Elle ne révolutionne pas le genre, mais sa contribution au même genre mérite qu'on pose mains et oreilles sur ce modèle, qui marque une étape intéressante dans l'évolution technique des guitares Taylor pour une qualité sonore typique du fameux son Taylor encore accrue.



- Prix : 4499 euros, prix public conseillé
- Style : Grand Symphony, pan coupé "Soundport ", électro
- Table : épicéa Lutz massif
- Fond et éclisses : palissandre massif
- Manche : acajou
- Touche : ébène original du Cameroun
- Largeur au sillet de tête : 44,5 mm
- Largeur à la 12e case : 54 mm
- Mécaniques : Gotoh 510 en laiton
- Préampli : Taylor ES2. Volume, basse, aigu
- Etui/housse : étui Taylor Deluxe
- Version gaucher : non
- Production : USA
- Site : www.taylorguitars.com

TAYLOR
912ce Builder's Edition

LA SOMPTUEUSE

Attention, guitare grand luxe ! Main gantée, soulever le couvercle de l'étui de cette guitare, revient à ouvrir la porte d'univers très, très haut de gamme. La série 900 représente en effet ce qui se fait de mieux en matière de guitares de série chez le Californien, et donc, plus largement, dans le monde de la guitare de grande série. Pour aller encore plus loin dans la lutherie, il faudra passer à l'atelier custom shop pour un "Built to Order ", où chaque élément qui compose la guitare (et il y en a !) est laissé au choix du guitariste.

BEAUTÉ

La gamme 900 présente donc le summum du genre en termes de matériaux, choix techniques, réalisation et finitions. Il n'est pas surprenant de découvrir des bois de très grande qualité et la mise en œuvre d'essences somptueuses. La taille Grand Concert confère un aspect très séduisant et attachant au modèle : ce n'est pas une "Big Mama" façon dreadnought, la prise en bras s'en trouve énormément facilitée, d'autant que le pan incliné épargne l'avant-bras de toute cassure ; aucun angle saillant ne vient marquer les bords de caisse, tout est adouci par un bel arrondi. Mais ce n'est pas non plus une mini, qui pourrait donner l'impression de jouer "dans-une-boîte-à-chaussures".

- On aime : la haute qualité des prestations
- On regrette : les personnalités esthétique et sonore ne feront pas consensus...

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 8
- Son électro : 10
- Rapport qualité/prix : 8

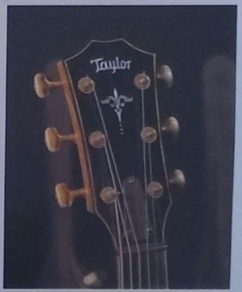


FACILITÉ

Comme ses compagnes de l'année 2020, la 912ce Builder's Edition reçoit les dernières innovations technologiques créées par Andy Powers, à l'exception du Soundport, présent exclusivement sur la 816ce Builder's Edition, pour l'instant. Il est très agréable de disposer du pan incliné mentionné précédemment, de la double découpe, biseautée, pour un accès magistral aux cases les plus hautes. Le manche est un "14 cases hors caisse", il procure l'exemplaire et habituelle aisance de jeu de la maison.

GÉNÉROSITÉ

Essences, taille de caisse et barrage produisent un son compact et puissant. Comme légèrement écrêté de part et d'autre du spectre, il donne à entendre des basses puissantes, mais de profondeur et de rondeur atténuées, et des aigus également puissants, mais à la brillance comme légèrement voilée. Riche et velouté, la sonorité pourra réellement étonner l'auditoire, après avoir créé la surprise auprès de l'instrumentiste : comment une guitare de cette taille peut elle se montrer aussi généreuse ? En usage électro, ce délicieux instrument franchit un autre palier : le format de caisse se montre prodigieux pour concilier contraintes et spécificités de l'amplification. Avec une forte résistance à l'effet feedback, la taille Grand Concert permet des niveaux sonores très élevés. La crédibilité de la sonorité et son réalisme restent intacts, à tous volumes sonores. Avec ses filets constitués d'incrustations d'abalone somptueuses, les nouveaux repères de touche "Bellefleur" en véritable nacre, la signature "guitare de grand luxe" est complète. Voilà une guitare pour les amoureux de très belles guitares, tout autant que de très beaux sons !



- Prix : 6299 euros, prix public conseillé
- Style : Grand Concert, pan coupé, électro
- Table : épicéa Lutz
- Fond et éclisses : palissandre des Indes
- Manche : acajou tropical
- Touche : ébène du Cameroun
- Largeur au sillet de tête : 44,45
- Largeur à la 12e case : 53,7 mm
- Mécaniques : Gotoh 510 en laiton à bain d'huile
- Préampli : Taylor ES2. EQ 2 bandes, Volume
- Etui/housse : étui Taylor Deluxe
- Version gaucher : non
- Production : USA
- Site : www.taylorguitars.com

LAQUELLE CHOISIR ?

On choisira la **324CE** pour son caractère "green friendly" et son tempérament sonore ; la **816CE** pour le bénéfice du Soundport et la qualité des bois, et enfin la **912CE** pour le grand luxe à tous niveaux.

www.guitareboucher.com

BOUCHER
HG-66

UNE GUITARE MA-JES-TUEUSE !

Bienvenue au royaume de la très belle guitare ! L'ouverture de l'étui TKL tweed de type "vintage deluxe" laisse apparaître un instrument de très, très grande classe. Bien évidemment, le tarif indiqué sur le bon de livraison nous avait préalablement informés sur la catégorie super haut de gamme du modèle.

Jacques Balmat

Au-delà du prix, l'évidence de prendre en main une guitare exceptionnelle est immédiate et totale, il ne faut pas des heures pour mesurer l'ampleur du travail. Fort de source d'approvisionnement de bois remarquables, le luthier canadien présente une très forte expertise en la matière.

LOCAL-HEROES

Plutôt bien placée sur le plan géographique, la maison peut mettre en œuvre un bois local fort prisé depuis une décennie après une absence totale d'utilisation liée à des restrictions drastiques pour permettre un renouvellement des forêts concernées, j'ai nommé l'Adirondack. La qualité de l'essence mise en œuvre par Boucher est signée "AAAA", dont l'œil exercé sait apprécier la beauté. Les cernes sont exemplaires, régulières et moyennement espacées. Un traitement spécifique par torréfaction est opéré afin d'obtenir tout à la fois une parfaite stabilité du bois et une maturation accélérée, dont l'effet sur le phénomène vibratoire s'avère important. Cette magnifique table massive repose sur une autre essence locale, tout aussi remarquable : un érable ondé. Les assemblages et les finitions assurent une prestance exemplaire : c'est beau et précis pour une véritable leçon de lutherie. L'esthétique joue sur le mode sobre et chic, où l'un dispute à l'autre la plus haute place sur le podium du genre. Le vernis brillant "haut lustre" assure un fini luxueux qu'aucun traitement satiné, ou plus encore mat, ne peut à ce jour approcher. Les filets herringbone, la plaque façon "écailles de tortue", les repères de touche en nacre de perle sont autant d'arguments finement choisis et travaillés pour assurer un caractère historique et haut de gamme au modèle. Pour rester conforme à l'esprit original de la 000, la HG-66 n'est pas proposée en version pan coupé.

PAS COUPÉE

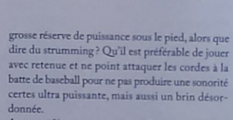
Conforme aux pratiques anciennes du genre, la tête est ajourée. Elle intègre des mécaniques Gotoh "high quality", similaires aux mécaniques de l'époque copiée. Le manche est de type "12 cases", ce qui signifie que la pièce d'acajou est jointe à la caisse au niveau de la case 12, pratique conforme, là encore, à l'originale. Le diapason affiche 648 mm. Cela induit une tension des cordes et un rendu différent différents d'une "14 cases", notamment du registre grave en raison d'un décalage du chevalet. Ce même manche dispose d'un profil en très léger V, mais qui n'a toutefois qu'une lointaine parenté avec la triple 0 historique du siècle dernier. Le galbe est un mélange de "V" et de "C", la première tendance s'estompant à partir de la case 4 pour aller vers le "C" au fil de la montée vers l'aigu. La largeur au sillet en fait d'emblée un modèle parfaitement adapté au picking et à tous les autres styles musicaux qui requièrent de l'espace pour le placement des doigts de la main gauche La touche propose une surface de jeu parfaite et exemplaire pour permettre des techniques diverses sans jamais ressentir un quelconque inconfort de placements, que ce soit pour un accord complexe ou un enchaînement note à note rapide sur plusieurs cordes.

- ON AIME : un ensemble harmonieux et parfait.
- ON REGRETTE : un prix justifié, mais élevé, très élevé.

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 10
- Rapport qualité/prix : 8

SA MAJESTÉ

La HG-66 prouve, si besoin était, qu'une guitare à caisse en érable peut dégager une grosse puissance sonore et un son très chaud, marqué par des basses généreuses et des bas médiums appuyés. On est loin de la mapple-western à la voix asthmatique, sans relief et sans sustain. La Boucher rejoint Taylor dans le club fermé des créateurs de guitare en érable de petit format au tempérament très généreux. Le timbre est subtil, le grain chaud, ample et diffus. L'association de l'épicéa des Adirondacks et de l'érable de grande qualité, parfaitement travaillé, et torréfié en ce qui concerne la table, produit une sonorité absolument majestueuse. Grâce à l'érable, la guitare possède une belle présence et une articulation claire des notes, alors que la tendance de l'Adirondack, surtout dans le cas d'une 000, pouvait conduire à produire un ensemble aux fréquences graves et bas-médiums par trop envahissant. Le jeu aux doigts dispose ainsi d'une



grosse réserve de puissance sous le pied, alors que dire du strumming ? Qu'il est préférable de jouer avec retenue et ne point attaquer les cordes à la batte de baseball pour ne pas produire une sonorité certes ultra puissante, mais aussi un brin désordonnée.

A un tarif hautement élitiste, Boucher propose une triple 000 absolument parfaite. Le modèle fait montre d'une vraie noblesse, à tous points de vue. C'est ce qu'il est convenu de nommer la "guitare d'une vie ". Un modèle pour tout jouer, aisément transportable et qui saura grandement profiter d'un discret équipement électro pour offrir ses services sur scène. Bravo !

- Prix : 5836 euros, prix public conseillé
- Style : 000
- Table : épinette rouge des Adirondacks torréfiée
- Fond et éclisses : érable ondé
- Manche : acajou du Honduras
- Touche : ébène
- Largeur au sillet de tête : 44,5 mm
- Largeur à la 12e case : 57 mm
- Mécaniques : Gotoh Open Gear
- Préampli : non
- Etui/housse : Boucher Deluxe
- Version gaucher : sur commande spéciale, même prix
- Production : Canada
- Site : www.guitareboucher.com


www.breedlovemusic.com

BREEDLOVE

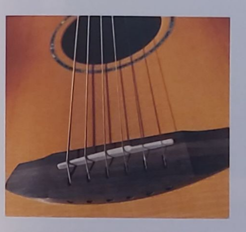
Premier Concerto E

COUP DE FOUDRE !

La Premier Concerto E représente la plus aboutie des versions de ce jeune modèle. L'originale fut un coup de maître, la 2.0 parvient à pousser encore un peu plus loin la qualité générale du modèle. L'atelier de l'Oregon a optimisé chaque paramètre pour parvenir à un résultat époustouflant.

Jacques Balmat

Peu à peu, la dénomination "Premier Concerto " devient en soi une petite série, le modèle étant en effet décliné en onze versions ! La Premier Concerto E 2020 confirme toute la saveur de la version originale, en optimisant certains paramètres. La guitare est livrée dans un étui deluxe, nous n'en attendions pas moins vu le prix et le standing du modèle.

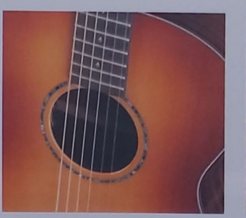


DE GRANDES ET BELLES TABLES

Des essences très nobles ont été sélectionnées pour la réalisation du modèle. Sur une base en palissandre d'Inde remarquable, la maison américaine propose un choix entre plusieurs tables : épicéa de Sitka, épicéa des Adirondacks ou cèdre rouge. Autant de bois pour autant de tempéraments sonores différents et marqués. Nous avons choisi de tester la version Sikta, qui nous paraît le juste milieu, et présente en outre des repères d'évaluation plus aisés avec d'autres modèles fabriqués à partir des mêmes types de bois. C'est le duo de bois typique du genre "western guitar", bien que cette Breedlove dépasse, et de loin, cette appellation. La finition brillante assure une bonne protection des bois tout en conférant une parure de luxe qui exalte les coloris, la Premier Concerto E étant proposée en plusieurs finitions différentes.

BONNE MAIN

Le manche est réalisé dans une véritable pièce d'Acajou du Honduras, pratique qui se raréfie aujourd'hui. La touche est faite en ébène africain issu du Congo. Pour parfaire la composition et plus encore le timbre, Breedlove a choisi un sillet en os véritable plutôt qu'en Tusq. Le galbe de ce manche est celui d'une guitare moderne, avec un profil très contemporain, qui offre une facilité de jeu évidente. Adeptes ou non d'envolées techniques, pratiquants sprinters ou marathon-men, il procure un agrément physique de grande tenue. Sa forme n'est ni trop ronde ni trop plate, c'est le juste milieu qui permet un même confort pour un déroulé d'accords comme pour une interprétation mélodique. Il est aussi



plaisant en picking qu'en strumming. La largeur conviendra à toutes les tailles de main, ce qui constitue une belle prouesse.

Les très sérieuses mécaniques sont associées au chevalet "Delta" de la maison, et l'absence de chevilles d'être saluée à sa juste mesure ! La tenue de l'accord est exceptionnelle et la transmission des vibrations des cordes à la table en tous points exemplaire.

GARANTIE QUALITÉ "PIÈCES ET MAIN D'ŒUVRE"

On a vu le côté pièces, en ce qui concerne la main d'œuvre, il n'est point utile de s'étendre très longuement : c'est parfait et remarquable, il n'est qu'à observer les filets et sur-filets, magnifiquement posés et les collages des barrages, d'une propreté absolument exemplaire. Les conséquences sonores de la réalisation sont évidentes. Le son se révèle majestueux, il s'impose dans l'espace sans que l'instrumentiste ait besoin de forcer son jeu de main droite. La projection est importante et la sonorité se diffuse très largement. L'attaque des cordes est immédiatement suivie d'une mise en vibration totale de la table et du fond, le ressenti physique impressionne. Les fréquences graves sont littéralement exaltées, mais grâce à leurs registres respectifs parfaitement dimensionnés sous l'effet de barrages travaillés avec une extrême précision, les médiums et aigus ne sont pas à la traîne, la sonorité ne procure pas la sensation de basses envahissantes. La puissance des médiums n'empêche nullement la



douceur, tandis que les aiguës chantent sur un mode chatoyant. Electro, la Premier Concerto tire profit d'un préampli L.R. Baggs qui se fait oublier : cachés dans la caisse en pourtour de rosace, les contrôles ne saccagent pas la lutherie, tandis que le rendu sonore s'avère très réaliste, avec un grain "naturel".

LA GRANDE CLASSE

Proposée en version standard et pan coupé, voilà une très grande guitare, irrésistible. C'est la très grande classe à tous les niveaux. Comparé aux modèles concurrents, cette Breedlove bénéficie d'un tarif qui la place en très bonne place sur le podium : la première ! Car si le prix est élevé, il paraît finalement très intéressant au vu de la qualité, magistrale, de l'instrument.

- ON AIME : quel son ! Quelle beauté !
- ON REGRETTE : rien, non, rien de rien...

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 10
- Son électro : 9
- Rapport qualité/prix : 9

- Prix : 3215 euros, prix public conseillé
- Style : Concerto, pan coupé
- Table : épicéa de Sitka massif
- Fond et éclisses : palissandre indien
- Manche : acajou du Honduras
- Touche : ébène du Congos
- Largeur au sillet de tête : 44,45 mm
- Largeur à la 12e case : 53,9 mm
- Mécaniques : bain d'huile
- Préampli : L.R. Baggs EAS VTC
- Etui/housse : étui Breedlove deluxe
- Production : USA
- Site : www.breedlovemusic.com

BLACKSTAR
Sonnet 120



www.blackstaramps.com/fr

LE BLACKSTAR SONNE TOUJOURS DEUX FOIS

Blackstar occupe depuis près de quinze ans une belle place sur la scène de l'amplification électrique. La marque anglaise a une première fois diversifié son catalogue en y ajoutant une rubrique pédales. Ce fut ensuite une offre pour les bassistes qui vint prendre place dans les références du fabricant. En début d'année, Blackstar a créé la surprise en annonçant l'arrivée d'une nouvelle gamme : le Sonnet propose d'amplifier nos électros !

Jacques Balmat

La série est d'emblée composée de deux unités : un ampli 60 watts et un ampli de 120 watts. Ce dernier possède quelques spécificités supplémentaires, qui en font un outil très complet. C'est cette version que nous avons testée.

LES GRANDS ESPACES

Avec deux canaux, le Sonnet présente une architecture conventionnelle. On retrouve donc un panneau de commandes plutôt standardisé, mais très riche. Les entrées sont au format double jack/XLR ; voilà qui facilitera les branchements et les exploitations multiples, diverses et variées. Chaque tranche est dotée d'une alimentation fantôme en 48 volts, outil indispensable pour le branchement de micros et/ou de préamplis spécifiques. Le Sonnet s'annonce donc comme un bon compagnon pour le chanteur guitariste, en plus d'être un combo bien spécifié pour l'instrumentiste à cordes. Une réverbe numérique à quatre modes permet d'ajouter de l'espace à la sonorité, de manière plus ou moins marquée selon le programme choisi et le niveau ajusté à l'aide du potentiomètre dédié à la durée de réflexion. L'effet peut être commandé au pied à l'aide du connecteur fourni, qui possède aussi une fonction de coupure du son en sortie, facilitant par exemple l'accordage de l'instrument sans perturbation pour l'auditoire.

IL PREND SON PIED

Le Sonnet dispose pour chaque canal d'une autre gamme de contrôles pour ajuster l'électronique aux caractéristiques techniques de la pièce comme le pad (-10dB) l'inverseur de phase, l'anti-feedback, le filtre passe-haut. Un pied inclinable, replié sous le coffret, permet l'ajustement de l'inclinaison du combo pour une bonne dispersion du son, mais également une optimisation de la perception par l'utilisateur lui-même. En outre, il est également possible de placer l'ampli sur un stand grâce à l'embase insérée sous le coffret. Le dos du coffret recèle aussi son lot de bonnes choses, puisqu'on y découvre deux boucles d'effets, chaque canal disposant ainsi de son propre circuit indépendant. Ce panneau de connexions intègre également une sortie DI, une entrée auxiliaire au format mini jack et une prise USB.

BRILLANT, SI BESOIN

Dans le cadre de l'amplification d'une voix comme d'une guitare, une première impression saute aux oreilles : les basses de type bass-reflex assurent un excellent rendement des registres graves et bas-médiums, ça pulse ! La tendance sera plus ou moins accentuée selon l'équipement raccordé, mais de manière globale, c'est riche dans ces registres. Pour nos tests, nous avons utilisé du matériel "courant" : un micro Shure SM58 pour la voix, une Martin DX 1, une Taylor 814 et une Takamine EN65C pour les guitares, les deux premières pour les essais cordes acier ; la 3e pour les sessions cordes nylon. Les réverbes se révèlent de bonne qualité, et s'il n'est pas possible d'affecter un mode différent à chaque canal, il est toutefois permis de doser indépendamment l'intensité du traitement. En l'absence de coupure optionnelle des tweeters, il est malgré tout possible d'atténuer la brillance grâce au mini potentiomètre spécifique, et trouver ainsi le parfait équilibre en adéquation aux goûts de chacun et/ou au répertoire joué. Le Sonnet 120 propose un joli relief sonore et une diffusion acoustique de qualité, dont la spatialisation profite beaucoup de la réverbe embarquée.

UN PEU D'AIR FRAIS

En terme de spatialisation, on pourra aller beaucoup plus loin dans le domaine en utilisant les fonctions offertes par l'USB et le soft RecRoute disponible avec l'ampli. C'est un nouvel univers qui s'ouvre alors à l'utilisateur ! Blackstar ne manque pas son entrée dans l'univers de l'amplification électro-acoustique. S'il ne révolutionne en rien l'amplification électro, le Sonnet propose une alternative intéressante aux piliers du marché. Moins richement spécifié, mais également moins cher, le Sonnet 60 est proposé à 399 euros (prix public conseillé).

- Effets : réverbes (Hall, Studio, Chamber, Plate)
- Traitements sonores : 8
- Rapport qualité/prix : 9
- Les + : les deux canaux très bien spécifiés, la puissance et la connectique

- Prix : 549 euros, prix public conseillé
- Technologie : transistors
- Puissance : 120 watts
- HP : 1x8", 2 tweeters
- Canaux : 2
- Entrées : 1 double format jack/XLR, 1 aux. jack 3,5 mm
- Contrôles : 2 EQ 3 bandes
- Effets : réverbes
- Boucle d'effets : 2
- Sorties : sortie DI, USB audio
- Dimensions : 417 mm x 352 mm x 296 mm
- Poids : 11,5 kg
- Footswitch : 2 fonctions
- Divers : USB, Bluetooth
- Production : Chine
- Site : www.blackstaramps.com/fr





BOSS
Acoustic Singer Live LT



www.boss.info/fr

PETIT FORMAT, GRANDS SERVICES !

Voilà deux ans, aux portes de l'été, Boss lançait à la surprise générale une nouvelle série d'amplis pour instruments électro-acoustiques. La gamme Acoustic Singer venait d'être portée aux fonts baptismaux de la confrérie mondiale des guitaristes. 24 mois plus tard, la marque nous présente le dernier-né de la famille. Le voici en test.

Jacques Balmat

De manière conventionnelle, la maison japonaise a attendu le dernier Namm de janvier dernier pour rendre public le nouveau benjamin des Acoustic Singer Live, dénommé LT. Il s'agit là d'une version allégée, en tous points, de la version standard et milieu de gamme que constitue l'Acoustic Singer Live, petit frère lui-même du Singer Pro, actuel top modèle de la gamme. Vous suivez toujours ?

C'EST QUI LE BOSS ?

Ce nouveau modèle est destiné aux usages plutôt tranquilles, sans besoin d'une grande puissance sonore ni d'un vaste choix de commandes et autres potentiels de réglages étendus. Voilà donc un combo très bien adapté pour jouer à la maison et dans des salles de petite taille. Il perd quelques programmes d'effets pour n'en conserver que les plus essentiels, mais aussi le looper, dont il faudra s'adjoindre les services par un périphérique externe si besoin. Le système de biamplification développé pour les deux autres modèles est à nouveau mis à l'œuvre, pour une puissance globale de 60 watts. Ces watts sont bien restitués par les deux haut-parleurs : un woofer qui va gérer 50 watts de fréquences graves et bas médiums, et un tweeter pour 10 watts attribués aux hauts médiums et aigus. Tout cela est parfaitement bien maîtrisé par Boss et permet une très bonne définition finale, un rendu précis des trois registres de la guitare, mais aussi des voix qui pourraient être raccordées via le micro dédié ; des voix à la tessiture toute de même nettement moins étendues que celles de nos six-cordes. Le Singer Live LT est particulièrement bien adapté aux branchements guitare-voix. Chacun des deux canaux est en effet plutôt spécialisé pour l'un et l'autre de ces usages, avec une entrée spécifique à chaque format de connexion, jack dans un cas, XLR dans l'autre. Dommage d'avoir manqué le rendez-vous des entrées double format qui se développe de plus en plus au sein des produits concurrents.

- Prix : 409 euros, prix public conseillé
- Technologie : transistors
- Puissance : 60 watts (50 + 10)
- HP : 1x6,5", 1 tweeter 1" dome
- Canaux : 2
- Entrées : 1 jack, 1 XLR, 1 aux. jack 3,5 mm
- Contrôles : 2 EQ 3 bandes, effets
- Effets : réverbes, chorus, delays
- Boucle d'effets : non
- Sorties : sortie DI, sortie casque/rec., connexion pour FS
- Divers : anti-feedback, volume, entrée aux., USB
- Dimensions : 364 mm x 271 mm x 300 mm
- Poids : 10,2 kg
- Footswitch : en option (FS-5U, FS-6, FS-7)
- Production : Malaisie
- Site : www.boss.info/fr

L'AMPLI POUR TOUS

La taille du coffret et la dimension du HP engendrent une certaine limitation de l'épaisseur et de la richesse sonore, qui perdent un peu en efficacité et en diffusion, comparées aux deux autres références de la série. Mais c'est un choix raisonné, qui ne nuit pas au modèle lorsqu'on pose sur la balance le format, le poids, le prix et l'efficacité sonore. Tout cela considéré, l'Acoustic Singer Live LT s'avère un bon outil tout autant qu'un partenaire sûr et sérieux pour agrémenter toute prestation en élevant son volume sonore à un juste niveau.

Les processeurs d'effets indépendants pour chaque canal constituent un apport important et très intéressant, d'autant qu'ils proposent des traitements de réverbes, delays et modulations de fort belle qualité. Les programmes diffèrent selon le canal, les uns étant adaptés à la guitare, les autres à la voix. Ils forment ces "petits plus" qui font bien souvent la différence. Pourvu d'une prise USB, cet ampli peut jouer le rôle d'interface pour entrer directement le son de votre guitare et de votre voix dans votre ordinateur, votre tablette ou votre Smartphone. Le panneau arrière possède également la connectique nécessaire pour raccorder trois types de footswitch de la maison, afin de gérer à distance les effets et "mutes" de deux canaux.

RIEN DE PLUS

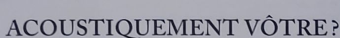
Pour un prix généralement situé autour de 400 euros, Boss propose un combo électro-acoustique de qualité. Son utilisation est simple, facile et permet d'aller rapidement droit au but : jouer en bénéficiant d'une sonorité réaliste et séduisante. Voilà un petit combo qui rend de grands services. Que demander de plus ?

- Traitements sonores : 8
- Rapport qualité/prix : 9
- Les + : la taille, le prix et les effets

TC ELECTRONIC

Plethora x5

www.tcelectronic.com



ACOUSTIQUEMENT VÔTRE ?

Ce petit pédalier n'a pas fini de faire parler de lui. A peine apparu sur le marché, voilà qu'il change la donne, et TC Electronic de susciter à nouveau discussions, controverses et adhésions massives. Il faut dire que la maison danoise, désormais intégrée au sein d'un important groupe asiatique, était attendue au tournant. Bref, tous les ingrédients étaient réunis pour que *Guitarist Acoustic* mette ses doigts et ses oreilles dans l'histoire, afin de livrer son avis sur la question et étendre la réflexion sur le sujet à cette question cruciale : le Pléthora x5, acoustiquement compatible ou pas ?

Jacques Balmat



Nous avons utilisé ce nouveau multi-effets trois semaines durant, dans différents contextes, au sein de deux configurations : raccordé entre guitare électro et ampli, et directement dans une console de mixage. Un G-Natural est régulièrement venu à l'appui pour établir quelques comparaisons et épauler nos essais.

EN CASCADE

Le Pléthora x5 se présente sous la forme d'une "barre" suffisamment compacte pour permettre des transports faciles, quasiment dans la housse de la folk, tout en offrant une bonne ergonomie d'usages, tant pour les pieds que pour les doigts, durant les séances d'édition et de recherches sonores. En la matière, le nouveau TC est bien plus "ouvert" qu'il n'y paraît. On utilisera de préférence l'application Tone Print dédiée, nettement plus conviviale en raison d'une vue plus large que la somme des cinq écrans qui affichent tout à tour, de gauche à droite, des menus et sous-menus déroulant, et cette sensation parfois que ça n'en finit plus de "s'ouvrir" en cascade !

FAIRE FRÉTILLER LES OREILLES

Si ce nouveau joujou n'est pas spécifiquement dédié à la guitare électro, il n'est pas plus spécialisé "ès-guitare électrique". Les traitements embarqués peuvent en effet être conformes tout autant à l'une qu'à l'autre. La boucle d'effets programmable permet en outre d'ajouter à l'envi l'effet ou le traitement externe qui pourrait faire défaut. Et là, on ne peut s'empêcher de penser à un préampli externe, d'autant que le point d'insertion dans la chaîne d'effets est malléable à souhait. Car si le G-Natural intègre un préampli, il n'en est rien du Plethora. Nous avons testé différentes solutions de préamplification électro externe : l'efficacité de cet ajout est évidente. Placée en tout début de chaîne, c'est LA solution pour un cheminement du traitement des plus sûrs et efficaces. Ceci n'est en rien obligatoire pour profiter des sons du Plethora, mais c'est tout de même plus réjouissant pour les oreilles.

SÉDUCTION

Il n'est ensuite qu'à choisir parmi les modulations, réverbes, delays, shifts et autres compresseurs, pour conformer le son à ses idées. La transparence des traitements en fait l'ami des guitares électro ! On retrouve la patte TC, ce qui n'a rien d'étonnant puisque ce pédalier n'est somme toute que la mise en boîte commune des circuits déjà développés pour des pédales unitaires du fabricant parmi les plus célèbres et réussies de cette dernière décennie : Corona Chorus, Flashback Delay, Hall of Fame Reverb… Autant de noms qui fleurent bon la belle sonorité et totalement propices à nos guitares à caisse. En l'absence de tout mode d'emploi (si ce n'est un feuillet expliquant comme brancher l'appareil !), il nous a fallu tâtonner des heures et passer plusieurs jours à chercher quelques tutos plus ou moins officiels sur le net afin d'accéder à des fonctions cachées, comme le défilement des banques de programmes au pied, l'activation d'un accordeur, la création de programmes de sons de A à Z, etc. Et de finir par découvrir, fût-ce encore partiellement peut-être, le potentiel finalement incroyable de cette petite machine pour laquelle TC annonce d'emblée des mises à jour régulières du firmware (nous avons testé une machine en version 1.1) et l'intégration régulière de nouvelles fonctions et nouveaux programmes, comme le Ditto.

IL A DE L'AVENIR, CE PETIT !

Comparés au G-Natural, les effets du Plethora sont en nombre bien plus élevé, et l'ajout de programmes par les Tone-Print étend à l'infini la sonothèque. Les traitements sont plus transparents encore, avec une petite impression que tout cela est moins chaud si aucun préampli n'est placé en début de chaîne, ce qui est totalement "normal". Hormis donc cette absence d'une vraie section préampli, bien qu'on puisse un peu bidouiller avec le compresseur, le simulateur d'enceintes et les EQ, le Plethora montre de bonnes capacités à exalter avec discrétion ou emphase la sonorité d'un instrument électro/acoustique. La fonction Mash, affectée à certains effets lors de l'appui prolongé sur le footswitch correspondant, produit des résultats très étonnants, qui peuvent susciter la création et même développer l'imagination artistique de certains musiciens. A 479 euros, voilà un multi-effets dans l'air du temps et plein de promesses.

- Effets : 9
- Traitements sonores : 9
- Rapport qualité/prix : 9

- ON AIME : les afficheurs, la souplesse d'usage et les sons.
- ON REGRETTE : l'absence de manuel est vraiment irritante…

- Prix : 479 euros, prix public conseillé
- Type : pédalier multi-effets
- Divers : 127 programmes, boucle d'effets, accordeur, speaker/cab-sim., bluetooth, mini-B USB, compatible "Tone-Print", stéréo in/out,
- Alimentation : adaptateur secteur (inclu)
- Dimensions/poids : 300mmx116x53mm, 1,4kg
- Production : Chine
- Site : www.tcelectronic.com



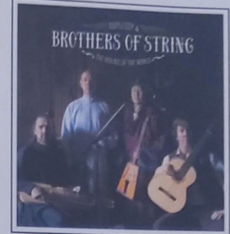
MATHIAS DUPLESSY

Les mystères de l'Est

Fin janvier, le compositeur sans œillères sortait le 3e volet, *Brothers of Strings* (Absilone/Socadisc), de son original quatuor à cordes, Mathias Duplessy & The Violins of the World, mariant la guitare acoustique aux vielles traditionnelles chinoise, mongole et suédoise. A l'heure où le monde se confine pour lutter contre le Coronavirus, portrait d'un musicien qui dynamite les frontières.

C'est peu dire que ce multi-instrumentiste a plusieurs cordes à son arc. Aux murs de son home studio trônent guitares, banjos, cavaquinhos, charangos, saz, sarangis, ukulélés et des vielles en veux-tu en voilà. C'est là, dans cette caverne d'Ali Tablas, en banlieue parisienne, que Mathias Duplessy a composé le dernier album des Violons du Monde. Une véritable mappemonde musicale, où les cordes dialoguent à l'unisson. Aux côtés de Mathias, on retrouve maître Guo Gan au erhu, le violon chinois à deux cordes ; le morin khurr, la vieille mongole à tête de cheval de Dandarvaanchig Enkhjargal, alias EPI, et le nyckelharpa d'origine suédoise d'Aliocha Régnard. Chevauchant des steppes mongoles aux clubs jazz parisiens, cheminant hors des sentiers battus, ces quatre qui détonnent dessinent un somptueux western oriental. *"L'idée de ce projet m'est venue à Bombay, en 2008 : j'étais sur un rebord de fenêtre en train de discuter avec Sabir Khan, un maître de sarangi, avec qui j'ai travaillé sur des musiques de film, une activité pour laquelle je suis plus connu là-bas qu'en France, bizarrement. Il m'a dit qu'il aimerait faire un album avec moi. Or, à cette période, Guo Gan et Epi m'avaient justement fait la même demande. Bref, au lieu de partir sur trois projets différents, pourquoi ne pas tout regrouper et proposer une rencontre entre la guitare et les vielles traditionnelles ? J'arrive à Paris et j'en parle à Alain Weber, programmateur de nombreux festivals, mais aussi de la Cité de la Musique et du musée du Quai Branly. Il me dit que c'est une super idée, que ça ne s'est jamais fait, etc. Voilà, c'était parti !"*, se rappelle Mathias. Un premier volet, *Marco Polo*, sort en 2010, suivi de *Crazy Horse* (2016), avec lequel le gang de Duplessy fait sauter la banque, générant vingt millions de vues sur Facebook !

Ce *Brothers of Strings* contient tout autant de pépites : il y a là un boléro asiatique ("Texas Boléro"), une valse aux saveurs miso ("A Japanese in Paris"), un gypsy jazz qui fait le grand écart entre Paris et Pékin ("Chinese Dumplings"), un clin d'œil à Bruce Lee dans la pièce qui ne manque pas de souplesse "Kung-Fu" (*"une sorte de battle entre instruments de musique"*) et une adaptation jubilatoire de "The Good, The Bad & The Ugly", qui évoque un western mongol, *"une musique de crapules, espiègle, avec deux personnages qu'on adore, Blondin et Tuco. Il y a un parallélisme entre le galop des chevaux dans les films de western et celui des équidés mongols, qui a inspiré beaucoup de morceaux traditionnels locaux. Autre point commun : les grandes mélodies épiques qui évoquent les paysages de ces contrées."* Des décors grandioses à chaque morceau, pour un album conçu comme une fresque du Far East.



> *"Avec les Violons du Monde, nous ne sommes pas dans un discours politique ou une charge frontale, nous luttons contre le formatage culturel à notre manière."*

Un frenchie à Bollywood

Dépoussiérant les instruments traditionnels, électrisant les cordes acoustiques, le groupe n'hésite pas à briser les codes, à dynamiser, dynamiter les répertoires, à l'image de la reprise en apesanteur de "Brothers in Arms" de Dire Straits. Une escapade vers le rock anglo-saxon qui n'a rien de surprenant aux yeux du guitariste globe-trotter : *"Ces musiciens ont grandi sur la même planète que nous, au même moment, ils ont écouté de la pop, du jazz, du rock, ils sont ouverts au monde."* Certes, mais est-il simple de réunir ces cordes si lointaines ?

"Avec ces instruments, on peut vraiment s'amuser et tout jouer en s'éloignant de la tradition. Par exemple, nous avons utilisé les glissandos pour reproduire les inflexions de la Gibson de Mark Knopfler. De même, il y a beaucoup d'unissons avec ce type d'instruments. La principale difficulté technique réside dans la justesse, mais quand on y arrive, quand ces instruments sont à l'unisson avec des octaves particulières, ça donne un grain, une couleur particulière. Je pense souvent au célèbre compositeur américain Charles Ives, qui, après avoir distribué les partitions à l'orchestre, disait aux musiciens : "Là, vous avez tout devant vous, sauf la musique". *Je m'en inspire pour conseiller les musiciens qui interprètent mes pièces :* "Ne joue pas une seule note sans savoir ce que tu vas en faire ; trouve le chemin pour la jouer ; comment vas-tu la lancer, la faire vivre, la faire disparaître ?" *C'est cela qui donnera le relief à la musique, comme si tu avais une carte plate que tu devais créer en 3D."*

Musique animée. Passionné de cinéma, fan d'Ennio Morricone, Michel Legrand et Nino Rota, Mathias Duplessy a composé nombre de bandes originales de films, documentaires, pubs, ainsi que celle du film d'animation *Mouk*, et réalise lui-même ses clips. Cette autre french touch plaît : sa B.O. du film *Finding Fanny* du réalisateur indien Homi Adajania a obtenu deux nominations lors des Filmfair Awards et Radio Mirchi Awards. A Bombay, Duplessy s'est fait un nom dans les couloirs de Bollywood, mais aussi dans les studios français, marocains et russes. Qu'il soit derrière un instrument ou une caméra, Mathias retrouve son âme d'enfant. *"Gamin, après avoir vu un film, j'en rejouais les scènes : si j'avais vu* Indiana Jones, *j'étais Indiana Jones ! Il en va de même avec la musique : quand je joue de la musique mongole, j'ai l'impression de chevaucher dans les steppes ! J'habite les personnages, je me projette complètement, j'y crois vraiment ! Sinon, à quoi bon ? C'est cette faculté de projection qui donne l'inspiration"*, résume-t-il.

Les mappemondes de Mathias

Si la vie était une bande-son, il ne serait pas simple de déchiffrer la partition de Mathias Duplessy. Disons qu'il y aurait beaucoup de mouvements, des sauts dans le vide et des syncopes, de changements de tonalités comme de directions, des boussoles affolées et des pages noircies au fil de ses nuits banches. Musicien autodidacte, ayant pris quelques cours avec le flamenquiste Yerbita à Paris, il suit ce dernier à Grenade en 1999 et, sous les chaleurs andalouses, fait la tournée des clubs et des tablaos durant plus de trois ans. *"C'était une période géniale, intense ! Yerbita me répétait :* "Le flamenco est toujours là où tu ne l'attends pas". *C'est vrai : le soir, après avoir donné un concert, on croisait des musiciens avec qui on rejouait dans la foulée, et ça continuait ainsi toute la nuit. Ce que j'aime chez les gitans, c'est leur puissance de vie, leur énergie… J'aime cette métaphore : on aura beau couler du goudron et du bitume sur des kilomètres, pour faire des parkings par exemple, il y aura toujours une petite herbe qui arrivera à pousser. Quand on a goutté à cela, on trouve que le reste manque de piquant, qu'il ne se passe pas grand-chose dans cette*



Mathias dans son home studio


© Thibault de Puyfontaine
The Violons of the World

Europe bedonnante… Eteinte." Duplessy rentre à Paris, mais ne s'y ankylose guère longtemps. Au fil de ses pérégrinations, il a un coup de foudre pour la Mongolie, se plonge dans l'étude du chant diphonique et du morin khuur - "*J'aime cette musique qui te fait ressentir l'espace, le temps, la spiritualité, les ancêtres*" -, puis pour l'Inde, "*le pays des cordes par excellence, et de la musique de manière générale*".

A NE PAS RATER!

Entre autres projets, Mathias Duplessy a composé la B.O. de ***La panthère des neiges***, le film de Sylvain Tesson et du photographe animalier Vincent Manier, tiré de l'essai publié par Gallimard en octobre 2019 et ayant reçu le prix Renaudot.
Parallèlement, il a écrit une sonate pour le duo du guitariste Miloš Karadaglić et du mandoliniste Avi Avital (sortie prévue fin 2020/début 2021).

Plus qu'une collection de tampons de douane, le globe-trotter pratique les plongées intérieures, comme lorsqu'il évoque Ravel : "*Sa musique est très précise ; quand il dessine un carré, on voit que c'est un carré. Ravel nous donne la main pour comprendre et rentrer dans sa musique. J'ai découvert Ravel par le Boléro puis par sa Valse, alors que les valses viennoises, à mes yeux, c'était ringard. Mais à force de l'écouter, je l'ai trouvée sublime, c'est la mort qui danse avec l'homme, une tragédie… La fin de la valse correspond à la fin du monde!*"

Il y a une dizaine d'années, le compositeur anti-académique, tout sauf classique, rencontre Jérémy Jouve et lui propose d'interpréter sa pièce "Cavalcade". Il lui confiera bien d'autres partitions : "*Je suis instinctif, déstructuré ; Jérémy, lui, est posé et refléchi, mais avant tout, c'est un génie de la guitare. Ma musique avait besoin de quelqu'un comme lui pour se structurer, s'anoblir*". Les deux amis ne se sont pas prêts de se quitter, le concertiste classique enregistrant cet été un album des compositions pour guitares et musiques de chambre de Mathias Duplessy.

L'ermite, l'étudiant & le gourou

Tendre l'oreille, découvrir de nouvelles contrées plutôt que de se contenter des playlists des radios mainstream ; goûter, décrypter chaque saveur plutôt que d'avaler les tambouilles labélisées world music… Mathias Duplessy met en musique la diversité quand la société tend à se replier sur soi, à se confiner pour des raisons autres que sanitaires. "*Partout où nous voyageons avec les Violons du Monde, nous observons les peurs, les communautarismes, les tensions se multiplier… Comme le disait Stevie Wonder, un musicien que j'adore :* "Les musiciens sont les derniers soldats de l'amour". *Car, contrairement aux autres disciplines artistiques, quand les musiciens jouent ensemble, sur scène, devant un public, ils sont dans le registre de la communion. Avec les Violons du Monde, nous ne sommes pas dans un discours politique ou une charge frontale, nous luttons contre le formatage culturel à notre manière.*"

No format. Tel pourrait être le credo de ce musicien qui ne craint pas les carrefours. C'est dit en filigrane dans son premier album sous son nom, sorti en 2008, *L'Hermite Voyageur* (avec l'ancienne orthographe). "*L'ermite est en dehors de la société, ce qui lui permet de ne pas suivre le flux, les idées qu'on lui impose. J'aime quand je me sens retiré…*" Etre en dehors pour se recentrer, le musicien se moque des chapelles comme des salles de concert dernier cri : "*Dans mes souvenirs merveilleux, il y a ce spectacle des Violons du Monde en Inde dans un grand palais de Jodhpur, au Rajasthan, avec la voûte étoilée au-dessus de nos têtes, c'était extraordinaire. J'aime quand les lieux sont chargés d'histoire, quand tu ressens la puissance de la nature. Nous avons également joué au festival Cosmo Jazz, face au Mont-Blanc ou devant le Palais Idéal du Facteur Cheval, c'était incroyable!*"

Quels que soient ses terrains de jeux, qu'il joue ses guitares cordes nylon (aux doigts ou au médiator), notamment les modèles flamenca et prochainement classique du luthier Félix Galliou, Mathias Duplessy semble défendre l'idée qu'il n'existe d'autres barrières que celles que l'on s'impose. Avant de retourner s'évader dans son home studio, il cite le maître de sarangi Ustad Sultan Khan : "*In the street, be like a student ; on stage, be like a guru*". Ou comment, chaque jour, apprendre humblement de la vie et, sur scène, viser les étoiles.

Ben

https://mathiasduplessy.fr


© DR
Avec Sabir et Dilshab Khan, maîtres de sarangi, sur la plage de Bombay

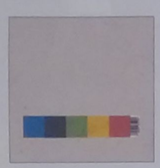
The Violons of the World

Avec Loy Ehrlich à Essaouira

Avec Jérémy Jouve

Au Studio Mimabo, lors de la réalisation de l'album du guitariste sénégalais Ameth Male

A Bombay, avec les enfants musiciens des bidonvilles



JOHN MORELAND
L.P.5

(Thirty Tigers)

Que John Moreland ait réussi à s'imposer en temps que songwriter et folk-picker dans le style alternative country n'a rien d'étonnant. Ses textes font preuve de dons d'observation pour décrire la vie au cœur de l'Amérique et sa musique est un riche mélange de country, blues et rock indé, avec une tradition venant en droite ligne de Townes Van Zandt, Guy Clark, Neil Young et John Fogerty. Né à Longview, Texas en 1985, John Moreland a grandi dans l'État voisin, l'Oklahoma, dans une famille "working class" de stricte obédience baptiste, ce qui explique son look actuel : barbe à la ZZ Top – en moins long – et chapeau de révérend. Il a d'abord commencé à jouer avec des groupes de metalcore teenager, comme Arson, avant de changer totalement de style musical.

Au début de la vingtaine, après avoir redécouvert ses racines country/folk, il commence à composer et monte son propre groupe d'abord nommé The Dust Bowl Souls, puis The Black Gold Band. Mais c'est en solo qu'il est reconnu comme un songwriter de talent, après son premier album, *Endless Oklahoma Sky*, en 2008. Sur son cinquième album solo, son jeu en picking acoustique, venu de Townes Van Zandt, est très sophistiqué, enregistré dans le studio de Matt Pence, Echo Lab, à Denton, Texas. L.P.5 est mix de guitare folk et de sons cool joués aux claviers, un peu comme ce que faisait Townes Van Zandt dans la dernière partie de sa carrière. La batterie est souvent jouée sur un étui de caisse claire ou un carton vide. Voilà du pur Texas folk actuel, un autre feeling qui ne doit rien à personne. ***Romain Decoret***



COURTNEY BARNETT
MTV UNPLUGGED LIVE IN MELBOURNE

(Milk Records/PIAS)

Le 22 octobre 2019, de retour en Australie dans sa ville natale de Melbourne, Courtney Barnett y a donné un concert dans la cour du Bar Howler, un lieu atypique qu'affectionne l'artiste. Avec son jeu en picking, ses mélodies sixties aux harmonies vocales bercées par l'influence du Velvet Underground, l'Australienne, accompagnée, entre autres, par Paul Kelly et Marlon Williams aux guitares, délivre sur scène, dans une ambiance cool, ses meilleures compositions ("Depreston", "Sunday Roast", "Avant Gardener"). S'inscrivant naturellement dans une filiation entre Jonathan Richman, Adam Green et une PJ Harvey version anti-folk, Courtney Barnett conclut son set avec une belle assurance par une version à l'émotion palpable de "So Long Marianne" de Leonard Cohen. Remarquable. ***Philippe Langlest***



YOUNG GUN SILVER FOX
CANYONS

(Légère Records/Big Wax)

Pour leur 3e album, Andy Platts et le batteur Shawn Lee ont choisi de célébrer les canyons californiens de L.A., où CSN&Y, les Eagles et Joni Mitchell donnèrent naissance à ce son reconnaissable entre tous : harmonies vocales éthérées, guitares et rythmiques rock. Platts et Lee ont déjà exploré le terrain avec les précédents albums, *West End Coast* et *AM Waves*, mais, ici, ils ont donné libre cours à leur enthousiasme de kids roulant sur la voie rapide. Ils ont composé tous les titres, et la batterie de Shawn Lee donne ce "bounce" californien venu de John Barbata ou Don Henley. Ils savent se faire plaisir en inventant le thème d'une série TV imaginaire avec "Danny Jamaïca" ou en se lançant dans le boogie west coast de "Long Distance Love Affair". Lignes de basse, couches sonores superposées et voix en harmonie claires comme du cristal. ***R.D.***



KEVIN SEDDIKI & JEAN-LOUIS MATINIER
RIVAGES

(ECM)

Rivages, "Rêverie", "Sous l'Horizon", "Derivando"... En ces temps de confinement, c'est peu dire que cet album invite à l'évasion. Tout au long de cet opus d'une rare délicatesse, dynamitant la formule guitare-accordéon, Kevin Seddiki et Jean-Louis Matinier cheminent hors des sentiers battus, sur le fil et les lignes d'horizon, naviguant entre airs populaires et plongées intérieures, alternant écriture et improvisation, tout à l'introspection, tissant leurs fresques en cordes sensibles et ouvertes aux quatre vents. L'album d'ouvre sur "Schumansko" (avec le violoncelliste Raphaël Merlin et le percussionniste Bijan Chemirani), un grand écart entre un thème de Robert Schumann et d'un traditionnel bulgare, comme pour marquer la volonté des deux artistes de ne se refuser aucun voyagen aucune digression. Pas de cahier des charges, mais un seul credo : prendre le temps, ouvrir l'espace. Ainsi, les deux voix dialoguent et se complètent à merveille, évitant les vieilles recettes de l'unisson, à l'image de l'émouvante composition de Kevin Seddiki, "Après la pluie", dans laquelle les notes de guitares ruissellent sur un tapis d'accordéon. Ils échangent, confrontent, juxtaposent, cherchent en variant les rythmes et les textures sonores pour finalement s'accorder. Un véritable orchestre à deux musiciens, une *"musique de chambre ouverte sur le monde"*, comme le résume justement la note d'intention.

Des "Berceaux" de Gabriel Fauré à l'hallucinante relecture de "Greensleeves", où l'ostinato installe un tableau en clair-obscur et dont le thème semble couvert par le bruit des déferlantes, en passant par un clin d'œil émouvant à la "Chanson d'Hélène" de Philippe Sarde, superbement remise à nu, Seddiki et Matinier peignent de somptueuses fresques impressionnistes. Un album de dialogues et de carrefours, signé chez le prestigieux label ECM. On n'est jamais aussi libre qu'en quarantaine. ***Ben***



LA CARAVANE PASSE
NOMADIC SPIRIT

(At(h)ome)

Clairement, cet album porte bien son nom avec ses cocktails hip hop balkaniques aux tempos sous taurine, ses lâchers de poules, cordes, cuivres et confettis. Contrairement à ce que nous enseignent les profs de SVT, le soleil et les fêtards se couchent à l'Est. Depuis près de vingt ans, la bande de Toma Feterman pratique le subtil art *"d'inviter à la fête en ayant conscience du chaos qui nous entoure."* Ce 6e album est un véritable kaléidoscope de répertoires, une virée nomade, forcément, joyeusement psychotique et moins absurde qu'il n'y paraît. Tout au long de sa nouvelle route, la Caravane a accueilli nombre d'invités, dont l'ovni gnawa Mehdi Nassouli ("Nomadic Spirit"), la chanteuse flamenca Paloma Pradal ("Mala Reputacion"), le quatuor balkano-banlieusard Aalma Dili ("Maria Kalash"), mais aussi un accordéoniste breton, un trompettiste serbe, un cymbaliste moldave, un koriste malien ("Exode Exotique"), un joueur catalan de tenora... En somme, une Internationale de l'esprit nomade. Entre la "Valse manouche", les rythmes chaloupés ("Tchatchatchatcher"), les fièvres balkaniques et le flow frontal, sûr que les dancefloors vont prendre feu et que certains vont s'y casser les bassins. ***Youri***



JONATHAN WILSON
DIXIE BLUR

(Bella Union/PIAS)

Natif de Caroline du Nord, Jonathan Wilson a grandi à Los Angeles dans le quartier de Laurel Canyon, un territoire angeleno fréquenté à fin des sixties par la crème de la scène rock US (The Byrds, Crosby, Stills & Nash, The Eagles...). Jadis guitariste de luxe pour Roger Waters, Wilson compte déjà à son actif la réalisation de trois albums studio, dont le précédent et incontournable *Rare Birds*. Pour son quatrième chapitre, notre homme a quitté la Californie pour retrouver ses racines dans le Deep South. Réalisé à Nashville et entouré par une kyrielle de musiciens sudistes, dont Kenny Vaughan à la guitare et Russ Pahl à la pedal steel, Jonathan Wilson nous offre un répertoire folk-rock acoustique au son boisé, éclairé par ce grain de voix à la fois tendre et nostalgique qui fait la différence ("So Alive", "Korean Tea"). Avec ce nouvel album, Wilson s'impose définitivement comme une valeur sûre. ***P.L.***



JEAN-CHARLES GUICHEN
BRAZ LIVE

(www.jcguichen.com)

Le précédent opus de Jean-Charles Guichen (*Breizh An Ankou*) le donnait à entendre en groupe, soutenu notamment par un remarquable tandem basse/batterie. Mais il est également allé défendre son "Solo de l'Ankou" seul sur scène, à la guitare acoustique, y compris dans le contexte spécifique des *Festoù-Noz*, où la danse prend toute sa place. Capté live au Festival Interceltique de Lorient en août 2019, cet album porte témoignage de cette expérience, avec une prise de son restituant volontairement l'ambiance de salle et les pas des danseuses et des danseurs. Le "guitar-hero" breton s'y révèle à la hauteur de sa réputation, déployant une énergie qui emprunte parfois à celle du rock, avec un "punch rythmique" d'une solidité à toute épreuve. Un remarquable tour de force instrumental. On prend! ***M.R.***



LAZY LESTER
YES INDEED

(Socadisc/Tempo)

Décédé en 2018, Lazy Lester est célébré par ses amis bluesmen. Enregistré live pendant le MNOP Festival de Périgueux, le Louisianais est accompagné par l'harmoniciste Benoit Blue Boy, le clavier Geraint Watkins (Balham Alligators et Eric Clapton), Thibaut Chopin à la basse et Stan Noubard-Pacha à la guitare lead. L'entente se crée autour de titres de Jimmy Reed avec des détours par Hank Williams, ou "Ya Ya" de Lee Dorsey pour se terminer sur "I'm a Man" de Willie Dixon. A la fin de chaque titre, Lester salue le public avec un "Yes indeed!" bien senti, qui a donné son titre à l'album. Une médaille de chevalier des arts et des lettres n'a pas suivi, mais ce disque est bien meilleur qu'un "gong" gouvernemental. ***R.D.***



VOLO
AVEC SON FRÈRES

(At(h)ome)

Le duo des frères Volovitch propose une nouvelle virée filiale dans la chanson française, teintée des pigments des musiques du monde et rythmée par les grooves funk, des ritournelles à la guitare acoustique joliment troussées et des textes futés qui interrogent ce monde qui ne tourne plus rond, à l'image du titre "La Crise" relatant de manière caustique et avec tendresse les questionnements de ces quadras bloqués aux carrefours de la vie. ***Y.***



ALASKA GOLD RUSH
CAMOUFLAGE

(Luik Music)

On peut rêver d'Alaska et traquer autre chose que la martre ou le caribou. Que les aficionados de bûcherons folk, gratteux de palissandre et chemiseux à carreaux, passent leur chemin : dans ce 2e album, les pépites sont polies à la disto, aux lézardes de guitares garage-rock et rentre-dedans, de quoi coller des cauchemars aux castors. Du "free folk garage", selon les termes de ce duo bruxellois (Renaud Ledru, chant et guitare – Nicky Collaer, batterie). Si les plaines folk américaines sont bel et bien une terre d'inspiration des deux Belges, pas question de jouer sur la corde nostalgique, les Alaskiens d'outre-Quiévrain dépoussièrent le répertoire via une esthétique lo-fi et indie-rock. Dans le bush, le bois, on le coupe pour se chauffer ; ici, on l'envoie plein fer, de façon incendiaire ("Playground", "Dark is Night"). A l'occasion, les garçons se calment pour des trips psyché-rock sous les aurores musicales ("Camouflage", "Smell the Robbers", "Bone Breaking") ou des arpèges et des jeux de syncope à la Red Hot ("Pretty"). Le titre ne ment pas : Alaska Gold Rush, c'est véritablement une ruée vers l'or. ***Y.***



NATHANIEL RATELIFF
AND IT'S ALRIGHT

(Stax/Caroline International)

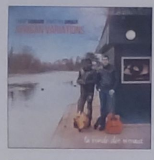
Après sept ans passés en studio et sur scène à la tête de son combo soul The Night Sweats, Nathaniel Rateliff a décidé de faire une petite pause. Proche du producteur américain Richard Swift, décédé en 2018, qui était également chanteur et musicien, avec qui Nathaniel avait collaboré sur ses deux premiers albums, le songwriter de Denver signe là son premier album solo. Teintées de blues et de folk, les nouvelles compositions de Rateliff donnent le frisson sur la très belle ballade springsteenienne "And it's Still Alright". On reste ému sur le morceau "Mavis" et son refrain évident, comme une envie irrésistible de fredonner la ritournelle. Enregistré dans le studio de Richard Swift à Cottage Grove dans l'Oregon, Nathaniel Rateliff, accompagné entre autres par les guitaristes Eric Swanson (Israel Nash) et Luke Mossman (The Night Sweats), propose un disque puissant, sombre et intime, comme une journée de printemps entre grand soleil, arc-en-ciel et poussées de nuages. ***P.L.***



BOOK CORNER
J'AURAIS VOULU ÊTRE UN BEATLES
JERÔME ATTAL

(Le Mot et le Reste)

L'auteur est scénariste, parolier de Vanessa Paradis, Johnny Hallyday et Eddy Mitchell. Il est né en 1970, au moment où les Beatles se séparaient, et célèbre les Fab Four sous diverses formes, courts textes, poèmes, haïkus. Il sait passionner en parlant du 5e Beatle, sans jamais mentionner Stu Sutcliffe, et met en scène la rencontre avec Bob Dylan en manquant le fait que la casquette de ce dernier était celle du lieutenant Starbuck dans le film *Moby Dick* (dixit Dylan). De même, George Harrison était plutôt un fan de Carl Perkins, son tout premier groupe étant nommé The Perkins. Un livre qui évoque les émotions d'un adolescent. ***Romain Decoret***



AFRICAN VARIATIONS (CHERIF SOUMANO/ SÉBASTIEN GINIAUX)
LA RONDE DES OISEAUX

(LDC Music/10h10/Sony Music)

Qu'il évolue au sein du trio du violoniste Mathias Lévy (deux albums à ce jour), aux côtés du saxophoniste Franck Wolf (dans l'excellent *Acoustic Five* qui vient de paraître), ou avec son partenaire d'African Variations (leur premier opus remonte à 2016), Sébastien Giniaux s'affranchit sans cesse davantage du contexte manouche qui l'a fait connaître. Dans ce contexte marqué par l'africanité, où il dialogue avec la kora de Cherif Soumano, à la guitare (acoustique et électrique) ou au violoncelle (son premier instrument), Sébastien s'impose comme un redoutable rythmicien, un compositeur inspiré (signant ou cosignant la plus grande partie du répertoire) et un soliste brillant, au phrasé remarquablement fluide. Les duettistes nous régalent évidemment lorsqu'ils sont sur leur terrain de prédilection (cf. 'Désert', cosigné par les deux), ou que la voix de Paloma Pradal vient stimuler ou prolonger leurs échanges. Mais ils touchent à l'évidence du sublime lorsqu'ils s'attaquent à l'un des monuments de Léo Ferré ('Avec le temps'), trouvaille ici parfaitement adaptée à la formule. Dans le mille ! **Max Robin**



PHILIPPE LAFON & ROSIVALDO CORDEIRO
AMITIÉ/AMIZADE

(www.philippelafon.com/www.rosivaldocordeiro.com)

Philippe Lafon, qu'on a pu entendre notamment avec Les Amis de Brassens, s'associe ici au guitariste brésilien Rosivaldo Cordeiro, pour un album à deux guitares (6, 12 et 7 cordes), agrémenté de dobro, basse, mandoline (brésilienne of course !) et de quelques habillages sonores. Philippe y fait également entendre un joli filet de voix, dans des reprises de Brassens, Le Forestier ou Nino Ferrer. Le reste du répertoire met en valeur leur propre signature ('Maman est partie', 'La Neige et la Pluie'...) ainsi que leur talent d'interprètes, revisitant au passage quelques standards (français, américains ou... brésiliens !). A signaler notamment, une très belle version de la *Gnossienne N°1* d'Erik Satie. Faites tourner ! **M.R.**

SÉLECTION DE COFFRETS ANTI-CONFINEMENT



R.E.M.
MONSTER - 25TH ANNIVERSARY LIMITED EDITION

(Craft/Universal)

Sorti en septembre 1994, l'album *Monster* est un bloc de douze chansons brutes et efficaces, conçues pour la scène. Bien loin des ballades moelleuses qui ont fait le succès du quatuor d'Athens, Georgie ('Losing My Religion', 'Everybody Hurts'), *Monster* est en quelque sorte l'album de Peter Buck. On sent bien que le guitariste de R.E.M. est ici comme un poisson dans l'eau : ça carillonne sur 'What's the Frequency, Kenneth ?' et ça rugit sur 'Star 69'. Remixé par le producteur Scott Litt, l'édition anniversaire contient dans une boîte cloche une version de l'album original remastérisé par Greg Calbi, des photos inédites, un nouveau livret et un poster. Un grand disque à (re)découvrir sans plus attendre.



THE ROLLING STONES
LET IT BLEED 50TH ANNIVERSARY LIMITED EDITION

(ABKCO/Universal)

Pour tous les vrais fans, *Let it Bleed* est un album totem et représente un vrai tournant dans la carrière des Stones. Au sommet de sa créativité, le groupe anglais, étoffé par l'arrivée en 1969 de Mick Taylor à la guitare, aligne ici un répertoire magique, composé d'une impressionnante collection d'hymnes rock à l'efficacité diabolique, avec 'Midnight Rambler' ou 'Gimmie Shelter'. Le contenu de l'édition du 50e anniversaire, numérotée en version coffret super deluxe, est à la hauteur de l'événement. On y trouve : deux vinyles en mono et stéréo avec la pochette originale restaurée, un livret de 80 pages, deux CD en mono et stéréo, le single de 'Honky Tonk Women', trois lithographies numérotées de la pochette originale, signées par l'auteur, et un poster en couleur du groupe en 1969.



THE STOOGES
FUN HOUSE

(Rhino Records)

50 ans. Considéré par beaucoup comme le sommet des Stooges, *Fun House*, le 2e album de la bande à Iggy sorti en 1970, va ressortir (le 17 juillet) en un set exceptionnel de vinyles, comportant une multitude de trésors, et à seulement... 1970 exemplaires. Au menu : une collection de quinze 33 tours, comprenant la totalité des sessions de l'album, un concert à New York datant de 1970, un tapis de protection pour vinyles, des posters, ainsi que deux singles 'contenant des mixes de 'Down on the Street' et 'I Feel Alright'. Enfin, cette pépite de poids compilera des témoignages d'Henry Rollins, Thurston Moore de Sonic Youth, Joan Jett, Tom Morello de Rage Against The Machine.



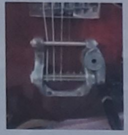
THE DOORS
THE SOFT PARADE

(Warner)

Le 4e album des Doors, plus deux heures de musique inédite comprenant l'intégralité de la jam 'Rock is Dead'. Coffret 3CD + 1 vinyle.



Coups de cœur
ou coups de gueule,
cette rubrique est la vôtre !
Alors, n'hésitez pas
à nous contacter
à l'adresse suivante :
acoustic@editions-dv.com



Bonjour,
Après de longues années d'infidélité, j'ai repris la pratique de la guitare acoustique avec votre numéro 1 et une guitare classique à cordes nylon. Depuis, du temps a passé et j'ai fini par ressortir la vieille SG que j'utilisais dans les années 70. A l'époque, malgré que bien réglée par Jacobacci, cette guitare avait un problème d'accordage, mis sur le dos du vibrato que j'avais retiré. Mais bon, comme je jouais surtout acoustique, j'ai rangé cette guitare et puis... En ouvrant son étui après près de quarante ans, j'ai tout de suite été surpris pas une sorte de vert de gris sur le chevalet. Je l'ai nettoyé et me suis aperçu qu'à l'époque, j'avais coincé les supports de cordes avec une sorte de pâte blanchâtre, genre colle. Pourquoi ? J'ai oublié, mais j'ai l'impression que cette pâte colle bloque aussi le sustain. Cordes neuves (enfin neuves d'époque, retrouvées dans l'étui), j'ai tenté de l'accorder et là, surprise ! mon accordeur à pince, qui fonctionne très bien sur guitare acoustique, est resté muet. J'ai donc dû utiliser mon téléphone.

J'ai deux questions : est-ce qu'un accordeur à pince fonctionne sur une guitare solidbody ou est-ce réservé aux acoustiques, et quel est votre avis sur ce chevalet harmonica ?

J'ai regardé sur Internet et n'est trouvé qu'une photo d'une SG avec ce type de chevalet, les autres utilisent presque toutes le Tune-O-Matic, droit ou en biais. Serait-il utile que j'investisse 40 euros pour en changer, si cela est possible avec l'écartement des deux plots ?

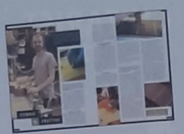
En vous remerciant et dans l'attente de votre réponse,
Bien cordialement

Christian Mazars

Cher Christian
Concernant les cordes, mieux aurait valu monter un jeu "frais" et récent, je ne suis pas certain que des cordes achetées il y a plusieurs décennies puissent encore présenter des qualités optimales… Concernant le montage d'un vibrato Tune-O-Matic, l'idée est effectivement intéressante, surtout si vous ne souhaitez pas revenir à un vibrato. Par contre, nous ne saurions trop vous conseiller de faire appel à un spécialiste (luthier, guitar-tech d'un magasin), car ce n'est pas un travail à prendre à la légère, tant pour l'intégrité de votre guitare (même si elle semble avoir déjà connu quelques aventures) que pour la justesse finale de l'instrument. Par ailleurs, il existe de nombreux types de chevalet TOM (formes, matériaux, ajustements…), une pièce qui influe sur la tenue de l'accord, la justesse et le son. Un professionnel saura vous présenter les différents modèles et vous aider à choisir le meilleur pour votre guitare.

Venons-en à votre accordeur à pince. Les premiers modèles de ce type d'appareils utilisaient la captation du son émis par la guitare. Vous comprendrez que dans le cas d'une guitare électrique, ce n'est pas l'idéal, et que les chances d'obtenir une information fiable sont très réduites, sauf à caler le volume de l'ampli sur un bon niveau ! La recherche en électronique a ensuite permis d'exploiter les vibrations émises par le manche. Chaque note correspond en effet à une fréquence vibratoire, exprimée en hertz, et cette fréquence de représenter le nombre de vibrations engendrées en une seconde, avec pour référence le fameux La 440 ! Donc, dans votre cas, votre accordeur à pince semble être assurément un modèle "audio". Il ne peut donc analyser les vibrations du manche de votre guitare. Faites l'essai sur une guitare acoustique et tenez-nous au courant.

Jacques Balmat



Bonjour
J'ai une question pour le luthier Richard Baudry. Je souhaite me faire fabriquer une guitare par un luthier, mais entre les différences de formes et les possibilités de bois, je n'arrive pas à me décider. J'aime les sons plutôt chauds, mais j'ai peur de me tromper. Quelle est l'incidence de la forme et des bois sur le son ?

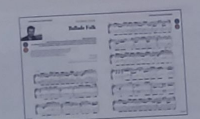
Elisabeth, Quimper

Chère Elisabeth,
C'est une question très intéressante et c'est là que le luthier vient en expert pour vous orienter. Il faut d'abord comprendre que c'est avant tout la qualité du travail du luthier qui déterminera les qualités acoustiques de votre instrument.

D'une manière générale, il faut savoir que les guitares de grand format, type jumbo ou dreadnought, ont tendance à donner un son plus ample et sont parfaites en accompagnement, alors que les petits formats comme l'OM, la double ou triple 0 (ou les formats JumboKe ou Artist que je propose) seront des guitares offrant plus de netteté et de précision, et se prêteront davantage aux solos.

Pour le bois utilisé en fond et éclisses, plus il sera dense, moins il absorbera les fréquences aiguës et plus la guitare projettera un son précis et puissant. C'est le cas pour les guitares en fond et éclisses en palissandre, en ébène de Macassar, en ziricote ou en bubinga. Si on souhaite obtenir un son plus chaud, plus rond, il faudra choisir un bois moins dense comme l'acajou, le noyer ou l'érable. Une petite particularité des bois ondés comme souvent l'érable en lutherie : l'onde rigidifie le bois et offre donc un son plus percussif qu'un érable standard. Ceci reste bien entendu théorique. C'est au final la qualité de l'assemblage et de la fabrication dans son ensemble qui donnera tout le rendu attendu et respectera les spécificités des bois utilisés. Enfin, il est important pour un luthier d'avoir plusieurs modèles à faire essayer dans son show-room afin que le client se rende compte des particularités et des différences de sonorités. Même si l'aspect esthétique du bois et le confort de jeu donné par le format de la guitare sont aussi d'autres aspects à prendre en compte.

Richard Baudry



Cher Samuel,
En regardant votre leçon sur YouTube, je vois que le morceau s'appelle "Lost Birds". Je vois aussi que vous jouez parfois avec l'ongle de l'index comme un médiator, et le son est superbe ! Est-ce des ongles en gel ? Comment taillez-vous cet ongle ? Ne s'use-t-il pas trop rapidement du coup ?

Matthieu

Cher Matthieu,
Merci pour votre message. Concernant la première question : j'ai des ongles naturels. Comment est-ce que je les taille ? J'essaie d'être le plus parallèle à la corde, sans trop d'arrondis pour être assez plat. La forme des ongles dépend beaucoup de celle des doigts et de la constitution naturelle de l'ongle (est-il souple, épais, etc. ?). Je vous conseille de regarder comment la pulpe de votre doigt passe sur la corde et à quel moment l'ongle vient toucher la corde. Bref, de bien observer ce détail pour comprendre comment vous allez tailler l'ongle, pour faire en sorte qu'il passe le plus possible en douceur sur la corde.
D'autre part, une astuce consiste à placer une lime à ongles sur vos cordes et, avec le doigt sur la lime, faire comme si vous jouiez. Là, vous allez voir une partie limée sur votre ongle qui consiste à vous donner l'angle avec lequel vous attaquez la corde. Puis vous arrondissez un peu les extrémités afin d'éviter tout accroc. Ainsi, vous obtiendrez l'angle idéal.

Samuel Strouk



CLUB LECTEURS

Voici quelques pépites printanières à écouter pour "déconfiner".
Attention, le mode de fonctionnement a changé !
Désormais pour participer, il vous suffit de vous rendre sur sur la page **www.guitaristmag.fr/jeuxconcours**, et de remplir le formulaire. Indiquez bien sûr le titre de l'album que vous souhaitez recevoir. Au nom de la loi du club « Guitarist Acoustic », les premiers arrivés seront les premiers servis.



AL DI MEOLA X 10

earMusic vous offre 10 exemplaires du nouvel album d'**Al Di Meola**, *Across the Universe*, un hommage stylistique aux Beatles, du jazz au rock en passant par la world music, entre instrumentations acoustiques et électriques.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



KEVIN SEDDIKI & JEAN-LOUIS MATINIER X 10

ECM vous fait gagner 10 exemplaires du duo **Kevin Seddiki & Jean-Louis Matinier**, *Rivages*, une somptueuse rencontre la guitare et l'accordéon pour une musique de chambre ouverte sur le monde.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



MORGANE IMBEAUD X 10

Roy Music vous offre 10 exemplaires du nouvel album solo de **Morgane Imbeaud**, *Amazone*, une traversée pop-folk dans les contrées nordiques.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



JONATHAN WILSON X10

Bella Union vous fait gagner 10 exemplaires du nouvel album de **Jonathan Wilson**, *Dixie Blur*, dans lequel le natif de Caroline du Nord propose une plongée folk-rock acoustique.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



ALASKA GOLD RUSH X10

Luik Music vous offre 10 exemplaires du 2e album, *Camouflage*, de ce duo bruxellois adepte du "free folk garage". Attention, ruée vers l'or!

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



COURTNEY BARNETT X10

Milk Records vous fait gagner 10 exemplaires du *MTV Unplugged. Live in Melbourne* de la songwriteuse australienne, adepte du picking et des mélodies sixties aux harmonies vocales bercées par l'influence du Velvet Underground.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.